

A coup de Baïonnette

5

COLLECTION
DE
LA BAÏONNETTE
VOLUME
9

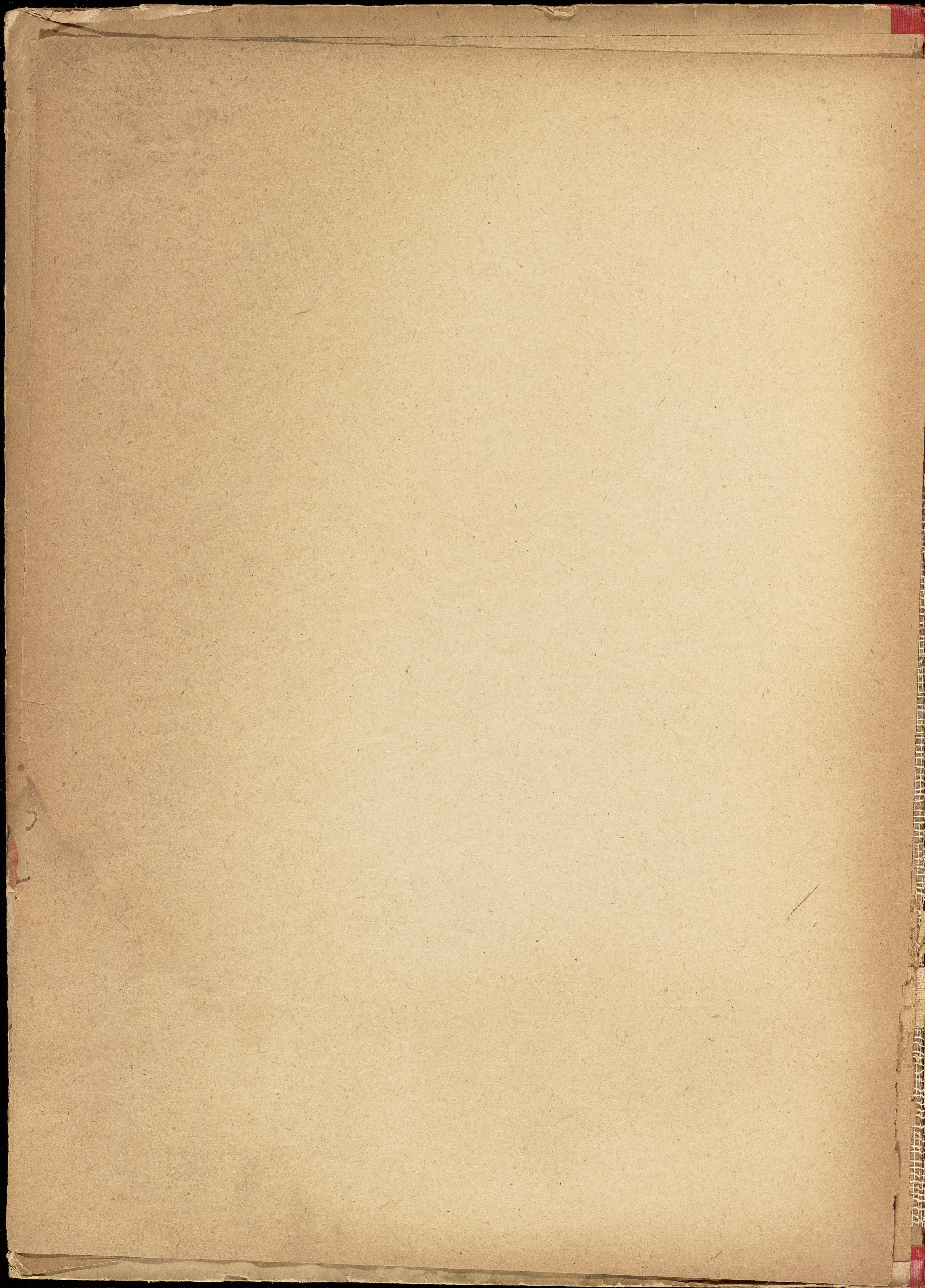


L'ÉDITION
FRANCAISE
ILLUSTRÉE
PAR

250

125

651



LA BAIONNETTE



DESSINS DE
PAUL IRIBE, GENTY, GUS BOFA,
de FLEURAC, JEANJEAN, A. AMIAUX, etc.

Les
POTES

TEXTE DE
MAURICE DEKOBRA

LES POTES



PAR MAURICE DEKOBRA

— Vingt-deux ! les Potes... V'là un Civil !...

Le Pâle Civil entra dans la tranchée, l'air emprunté, la démarche hésitante, telle une poule perdue dans le foyer de l'Opéra. Et, pour la première fois, il dévisagea ces poilus dont les journaux lui avaient tant parlé ! Son mentor l'amena, par le pan de sa jaquette, jusqu'au seuil de la guitoune et lui dit :

— Je vais, Pâle Civil, te présenter les Potes. Silence à l'appel ! Je commence... Le Pote qui ne s'en fait pas ?...

— Présent !

— Le Pote qui s'en fait ?

— Présent !

— Le Pote qui a du vague à l'âme ?

— Présent !

— Le Pote qui rousse ?

— Présent !

— Le Pote gandin ?

— Présent !

Le mentor s'arrêta. Il invita le Pâle Civil à poser son fond de culotte anxieux sur une caisse renversée et il procéda à l'interrogatoire du premier Pote.

— Qui es-tu ?

— Je suis le Pote qui ne s'en fait pas.

— Pourquoi ne t'en fais-tu pas ?

— Parce que ça ne sert à rien et que je suis patient.

— Où as-tu appris la patience ?

— A la guerre. La guerre est la grande tireuse de cartes qui nous apprend la grande patience.

— Pourquoi es-tu devenu si patient ?

— Parce que le cuistot qui est toujours en retard m'en a montré la nécessité.

— Pourquoi ceux qui, comme toi, ne s'en font pas, ont-ils le teint frais et les joues roses ?

— Parce que leur moral est bon. Et un bon moral, ça vaut le pinard pour colorer les joues.

— Pourquoi les camarades préfèrent-ils le Pote qui ne s'en fait pas ?

— Parce qu'il ronfle bien, le soir, dans la guitoune.

— Quel est l'avantage de ronfler ?

— Ça empêche d'entendre les obus.

— Si la guerre dure encore cinq ans, continueras-tu à ne pas t'en faire ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que si on s'en fait, on se fait des cheveux.

— C'est juste. Et alors ?

— Et alors, quand on se fait des cheveux, ça attire les totes.

Le mentor commanda : « Rompez ! » Et le deuxième Pote parut.

— Qui es-tu ?

— Je suis le Pote qui s'en fait.

— Pourquoi t'en fais-tu ?

— Parce que ma nourrice m'a donné du lait tourné.

— Et depuis que tu as l'âge de raison ?

— Je m'en fais parce que ça fait passer le temps, qui, au front, a la vie plus dure que nous.

— Tu ne peux pas t'en faire tout le temps ?

— Si.

— Du matin au soir ?

— Oui. Le matin, parce que j'ai toute la journée devant moi à m'embêter.

— Et le soir ?

— Parce que je me dis que, le lendemain matin, ce sera kif-kif.

— Mais quand tu vas en permission ?

— Je m'en fais parce que je pense que, sept jours après, faudra que je reprenne le train en sens inverse.

— Et quand tu as double ration de pinard ?

— Je m'en fais, parce que je me dis que le cabot va en renverser dans les boyaux et que ce sera ça de moins qu'on boira pas.

— Tout de même, il y a des moments où tu ne t'en fais pas ?

— Y en a pas.

— Quand le bataillon est au repos ?

— Si. Je m'en fais parce que, le jour où il fait beau, j'ai peur qu'il ne pleuve le lendemain.

— Et le jour où il pleut, tu dois te dire : Chic ! ça cessera demain ?

— Non. Je me dis : Y pleuvra peut-être encore plus fort et ça me rend triste.



Le pote qui ne s'en fait pas.

LA BAIONNETTE



(Dessin de Louise Ibels.)

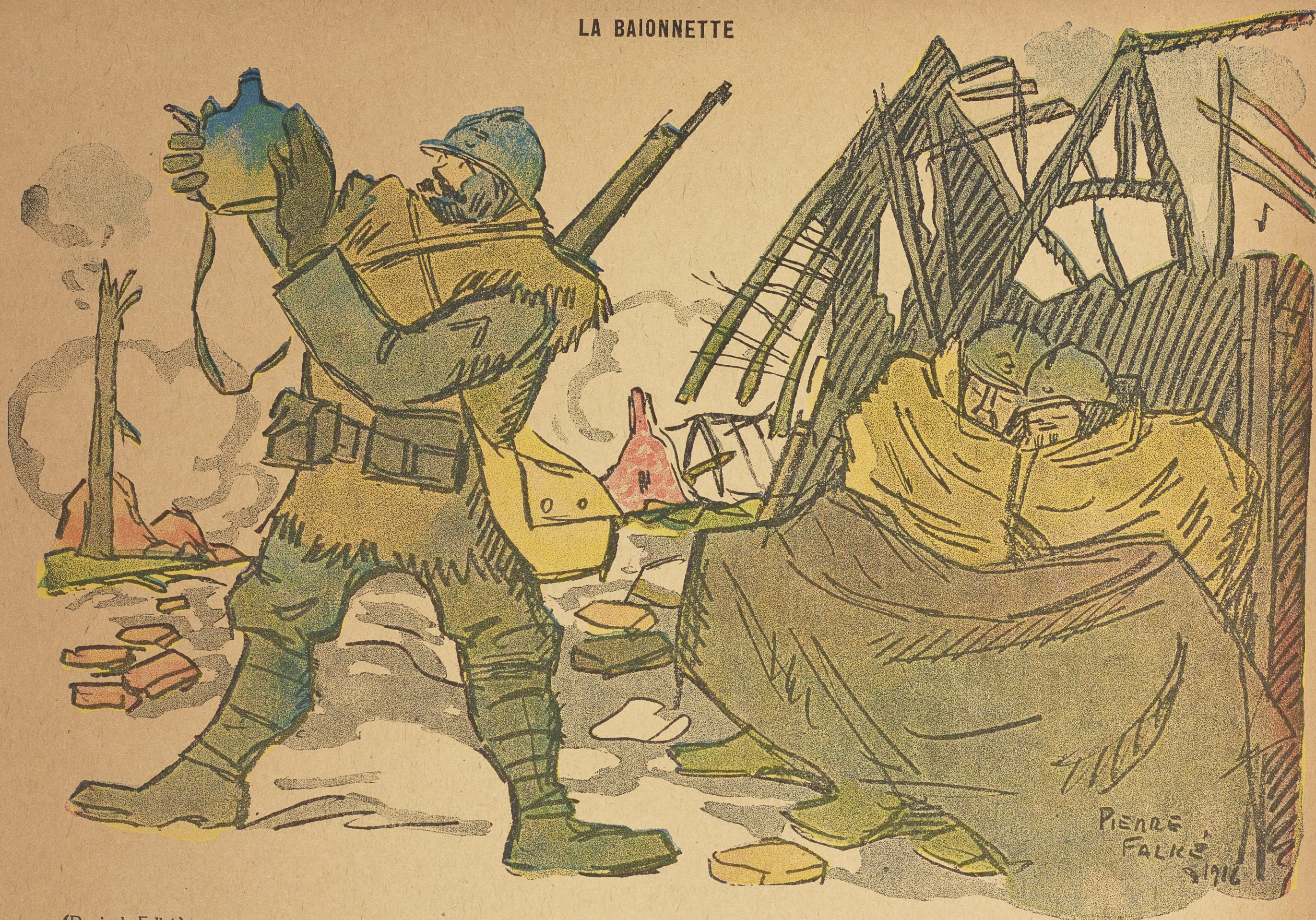
— Eh bien! A quoi penses-tu, mon vieux pote?
— Au temps où nous n'étions que des potaches.



— Grouille-toi, vieux, y en a bien encore deux goulées.

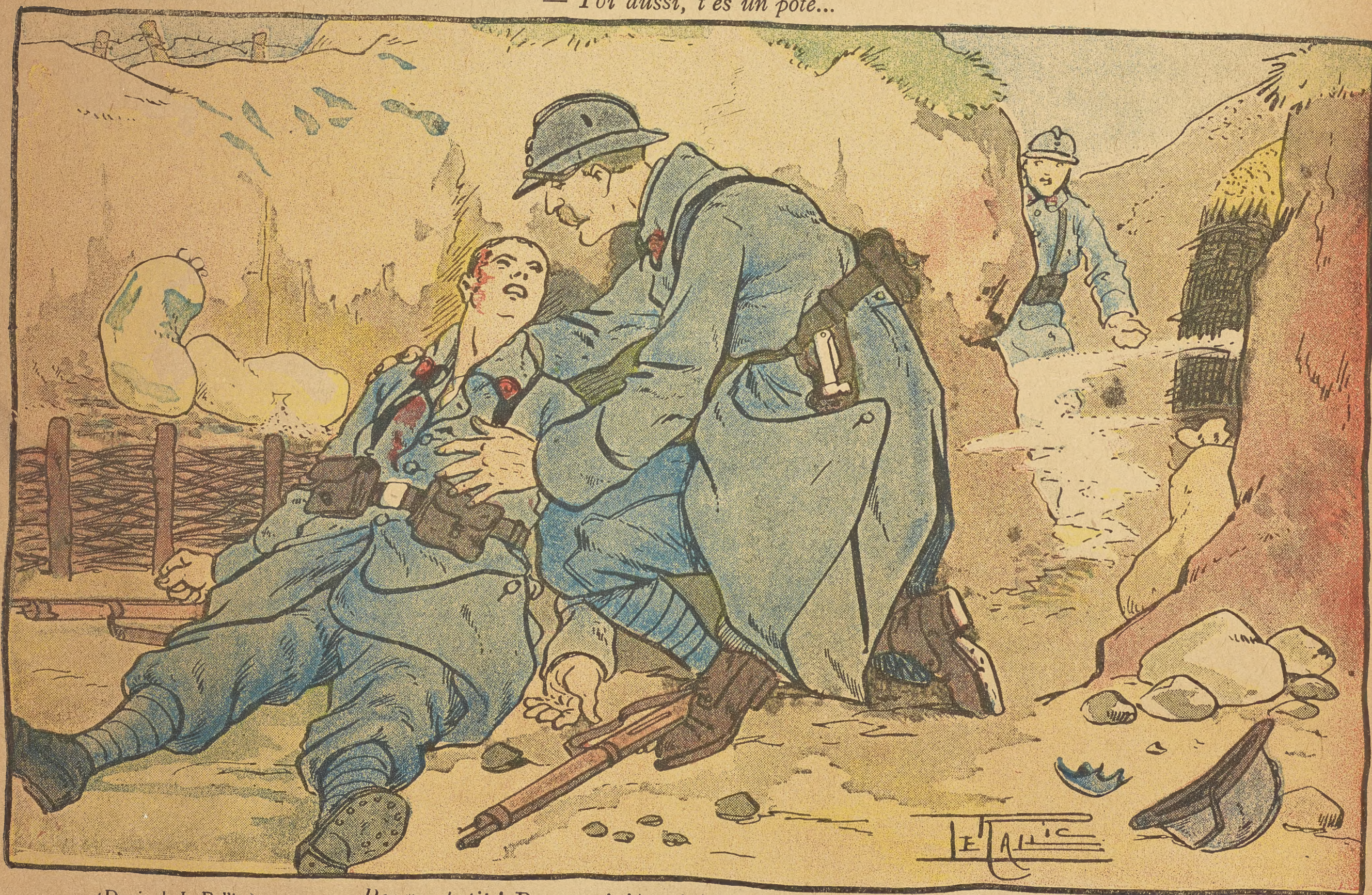
(Dessin de C^{heval}.)

LA BAIONNETTE



(Dessin de Falké.)

— Toi aussi, t'es un pote...



(Dessin de L. Rallic.)

— Pauvre petit ! Pourquoi t'être jeté devant moi quand il a éclaté ?
— Toi, t'as des gosses...



(Dessin de Jeanjean.)

— Et quand j'y ai dit : « Marraine, l'poilu qu'est avec moi, c'est mon pote », elle a eu tout d'suite d'la considération pour lui et elle y a fait faire connaissance avec sa boniche.

LA BAIONNETTE



Le pote qui a du vague à l'âme.

— Parce que je suis une nature romanesque et que le romanesque ça ne se marie plus avec la guerre moderne.

— Où as-tu du vague à l'âme ?

— Quand je suis seul en faction, quand je déambule le long des boyaux, quand je me promène dans la campagne désolée, quand je médite dans les cagnas.

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

— C'est ce qui te donne du vague à l'âme ?

— Oui. On n'a rien pour se raccrocher, alors on va à la dérive.

— Tu ne joues pas aux cartes avec tes camarades ?

— Non. Je préfère penser à la fin de la guerre.

— Ça te mène loin ?

— Ça m'a mené ici pendant deux ans et demi. Je fais la guerre dans ma Tour d'Ivoire. C'est dangereux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on risque beaucoup plus de recevoir un obus sur la cafetière.

Le mentor renvoya son interlocuteur à ses rêveries et appela le quatrième Pote.



— Crois-tu qu'on aura la guerre ?

— Admettons. Mais pendant que tu dors, sûrement tu ne t'en fais plus ?

— Si.

— Comment ça ?

— Je rêve que je ne m'en fais pas. Alors ça me donne le cauchemar et je m'en fais, en me réveillant, d'avoir rêvé que je ne m'en faisais pas.

Tristement le Pote se retira et le mentor appela le troisième poilu. Il lui demanda :

— Qui es-tu ?

— Je suis le Pote qui a du vague à l'âme.

— Qu'est-ce que c'est : du vague à l'âme ?

— Ça s'écrit *spleen* en anglais et ça se prononce *marteau*.

— Pourquoi as-tu du vague à l'âme ?

après le colon quand on n'a pas de repos ; après le général quand on retourne aux tranchées ; après le Gouvernement quand j'reviens de permission et après le Kaiser quand les salauds d'en face nous crachent sur le citron.

— Tu ne peux pas obéir sans protester ?

— Non. Faut que j'gueule.

— Et, après que tu as bien gueulé, tu obéis ?

— Non. Je gueule et j'obéis en même temps.

— Ah ! très bien. Mais je sais quelqu'un avec qui tu ne rousses pas. C'est le vague-mestre quand il t'apporte un mandat.

— Si, je rousse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'retient deux sous pour la quittance.

Le mentor invita le Pote à se retirer, ce qu'il fit en protestant, et appela le Pote élégant qui arborait, là-bas, une tenue bien coupée.

— Qui es-tu ?

— Je suis le Pote gandin.

— Qui t'a baptisé ainsi ?

— Mon voisin de guitoune.

— Qui est-ce ?

— Un tondeur de chiens.

— Pourquoi es-tu si élégant ?

— Parce que j'ai toujours l'espoir de découvrir, au cantonnement, une jeune hôtesse belle et blonde, comme dans les romans.

— Alors qu'auras-tu fait pendant tes années de front ?

— Je m'y serai embêté et... rasé tous les jours.

— Pourquoi ne fumes-tu que du tabac anglais ?

— Parce qu'il est contraire à la hiérarchie qu'un simple soldat fume du caporal supérieur.

— Que fais-tu en permission ?

— Je me commande des tuniques et des capotes neuves que je porte sur le front.

— Que fais-tu de tes vieux vêtements ?

— Je les porte à Paris, pour ne point avoir l'air d'un embusqué.

Le Pote se tut. Et le mentor reconduisit le Pâle Civil vers l'arrière.

MAURICE DEKOBRA.

(Dessins de l'auteur.)

Pour paraître le 12 Juillet :
ENFANTS DE FRANCE

DESSINS DE
Fabiano, Gerda Wegener,
de Gastyne, Métivet, etc.

TEXTE DE
Rodolphe Bringer.



Le pote qui rousse.



Le pote qui s'en fait

Il arriva en se dandinant, la cigarette à la bouche.

— Qui es-tu ?

— J'suis le Pote qui rousse.

— A propos de quoi rouspètes-tu ?

— A propos de tout ?

— A quoi ça sert-il ?

— A passer le temps.

— C'est inutile.

— Non. Ça me fait du bien. Si je roussais pas, j'mourrais d'salivé rentrée.

— Ça embête tes camarades ?

— Non. Ça les fait rigoler.

— Après qui rousses-tu ?

— Après le cabot quand j'suis d'corvée ; après le cuistot quand j'bouffe du singe ; après le lieutenant quand j'suis d'faction ;



Le pote gandin.



(Dessin de Cartier.)

— Tu trouves intelligent d'avoir risqué ta vie pour sauver un mort ?
— Mon commandant... c'était mon pote !



(Des.in de Paul Iribé.)

— JE SUIS LA, MON CA
— OUI, MON POTEAU.



MAINE, VOUS NE TOMBEREZ PAS.

LA BAIONNETTE



(Dessin de Luc By.)

— T'en fais pas, mon vieux pote, on les aura.



(Dessin d Ibels.)

LES « POTEAUX » D'INFAMIE



Quand un pote a du tabac
Aussi l'autre pote en a.



Car tout, en frère, il partage,
Totos, rat, rata, potage.



Gloire, assaut, faim, soif, danger,
Il prétend tout partager.



Quand sur l'un d'eux il l'ansquaine
L'eau sur l'autre dégouline.



Quand un pot n'a plus le sou,
Il a bu... l'aut' pote est saoul.



Quand l'un saisit en cadence
Une anse l'aut' prend l'autre anse.



Quand ils reçoivent un mot charmant
Ils s'en lisent mutuell'ment



Ils ont la même espérance:
C'est d'desembocher la France!

(Dessin de Depaquit)



(Dessin de A. Amiaux.)

— Prends ça, mon vieux pote, ça te donnera de la mine.
— T'en veux faire un poteau de mine, alors ?



L. Vetteurac.
Lorraine. 17.

(Dessin de Fleurac.)

- Eh bien ! mon ami, êtes-vous satisfait de votre séjour parmi nous ?
— Ah ! m'sieur le baron ! Vot' fils, qu'est un riche gas, m'avait bien dit qu'vous étiez un pote !

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS



(Daily Mirror, Londres.)

(Dessin de W. K. Haselden.)

Le dimanche d'un Tommy blessé, ou « On est plus en sûreté au front qu'à Londres, quand on est confié à une « flapper. »



(Passing Show, Londres.)

(Dessin de G. E. Luddy)

— Que pensez-vous de la moustache de notre hôte ? Elle est d'une belle venue !
— C'est une idée très ingénieuse. Sa femme donne tellement de soirées de musique qu'il était fatigué de mettre sa main devant sa bouche pour bâiller !



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

JOURS SANS VIANDE
— Eh ! la mère Michel ! attention à vot' chat !



(London Mail.)

(Dessin de Star Wood.)

— Quel âge a une personne née en 1879 ?
— Cela dépend ! Un homme ou une femme ?



(L'Événement.)

(Dessin de Falké.)

PIÈCE A CONVICTION
— Le cuisinier est revenu de permission... Y a un cheveu de femme dans la soupe !

LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Le Rire.)

(Dessin de Kern.)

— Et votre cuisine, chère madame, vous la faites aux vieux chiffons ou à la sciure de bois ?

— Mon Dieu, non, c'est bien plus simple; nous mangeons nos aliments crus et nous avalons ensuite un peu d'étoupe enflammée.



(Le Figaro.)

(Dessin de Forain.)

AU FRONT

— ... Et celui-là, il est député ?

— Mais oui !... il y en a.



(Le Journal.)

(Dessin de Manfredini.)

Deux artikles du jour : la kolombe (explosive) et l'olivier (à cran d'arrêt.)



(Passing Show, Londres.)

(Dessin de Terry.)

Faut-il écorcher le lapin maintenant, madame ?

— L'écorcher ! avec 15 personnes à dîner ! Rasez-le seulement...



(Ruy Blas.)

— Enfin, Joseph, voilà une demi-heure que j'attends, et la demoiselle ne répond pas.

— Madame, on a augmenté le téléphone, il faut bien que les abonnés en profitent davantage.



(Le Journal.)

(Dessin de Ricardo Flores.)

L'HÉRITIER. — Elle est lourde, la couronne !

LE KAISER. — Je t'aiderai à la porter.



(Le Petit Parisien.)

(Dessin de Gassier.)

— Ça n'a pas l'air de prendre.



(L'Eveil.)

(Dessin de Pierre Chatillon.)

Rien ne sert de courir, Il faut partir à point.



(Dessin de Gus Bofa.)

LE POT' OCCASIONNEL

— Eh, vieux !... Y a pas une pipe de « fin », pour ton vieux pot' ?

Année. — N° 115. — 12 juillet 1917.



Le Jeudi.

enrichies.

Abonnements :

France : 15 fr. —

LA BAÏONNETTE

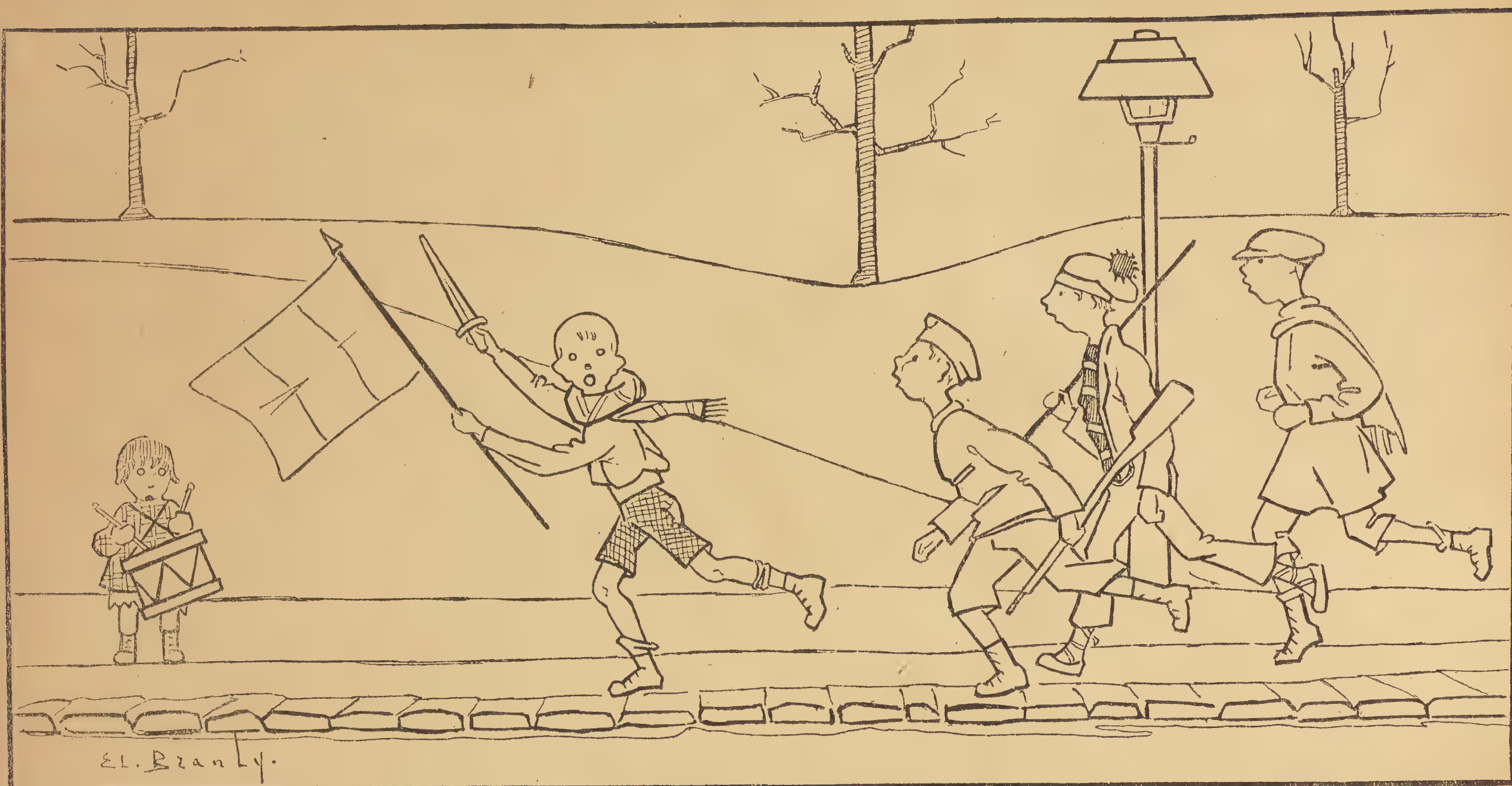


WEGENER 1917

DESSINS DE
IANO, DE GASTYNE, MÉTIVET, SCHALLER-
MOUILLOT, GERDA WEGENER, etc.

Enfants de France

TEXTE DE
RODOLPHE BRINGER



BINBIN PART POUR LE FRONT

PAR RODOLPHE BRINGER

C n'est pas en vain que, depuis le commencement de la guerre, Albin Canuche, le fils de la petite herboriste de la rue Montempoivre plus universellement connu dans le quartier sous le pseudonyme de Binbin, faisait sa lecture coutumière de tous les petits journaux à images édités pour bourrer le crâne des enfants.

A s'abreuver des mirifiques exploits de héros de douze ans, à se congestionner d'histoires où l'on voit des gamins de Paris exterminer des Boches par centaines, pour finalement être décorés par le général Joffre lui-même, le désir inconsidéré de partir pour le front, et de rivaliser d'héroïsme avec les petits gars dont les glorieuses aventures le délectaient, lui était venu le plus naturellement du monde.

Binbin avait tout juste douze ans, ce qui est l'âge requis pour être héroïque, comme chacun sait, car après, il n'y a plus de mérite. Il était petit pour son âge, et ce n'était point précisément ce qu'on peut appeler un « costaud ». Mais chez lui, l'imagination et le désir de paraître compensaient ce qu'il pouvait avoir de gringalet, et l'exiguïté de sa taille ne l'empêchait point de prendre d'autorité le commandement en chef des vaillantes troupes qui, le jeudi, bataillaient sur les pentes gazonnées des fortifs, dans les solitudes propices du boulevard Sault.

La notoriété dont il jouissait parmi les galopins de son âge prenait, sans aucun doute, sa source dans les jujubes, bois de réglisse et boules de gomme, déplorablement détournés de la boutique maternelle et dont il les abreuvait généreusement : les

guerriers ont toujours choisi comme chef celui qui est susceptible de leur distribuer un riche butin.

Aussi, à l'école primaire de la rue Michel-Bizot, Binbin était-il entouré de la considération générale et possédait-il l'estime de ses camarades, sinon celle de ses maîtres, car il est très difficile de contenter tout le monde et... ses professeurs.

Lorsque Binbin eut décidé dans son for intérieur qu'il partirait pour le front, il ne put s'empêcher de faire part de ce grand projet à ses intimes, qui, eux-mêmes, le répandirent parmi la foule béate et muette d'admiration et la notoriété de Binbin s'en accrut d'autant.

— Tu sais, Binbin part pour le front...

— Non !...

— Il l'a dit à Tatave et à Paupol...

— Vrai ?...

— Tous les jours il met son goûter de côté pour avoir des provisions de route...

— Et qu'est-ce qu'elle dit sa maman ?...

— T'es bête !... Il ne lui a pas fait part de son projet, tu penses...

— Et où c'est-il qu'il va aller ?...

— Mais sur le front que je te dis...

— Oui, mais lequel ?... Car il y en a des tas de front...

— Ah !... je ne sais pas... Il ne l'a pas encore dit... Tu comprends... il ne tient pas à ce que la chose s'ébruïte... Aussi... il n'en parle à personne...

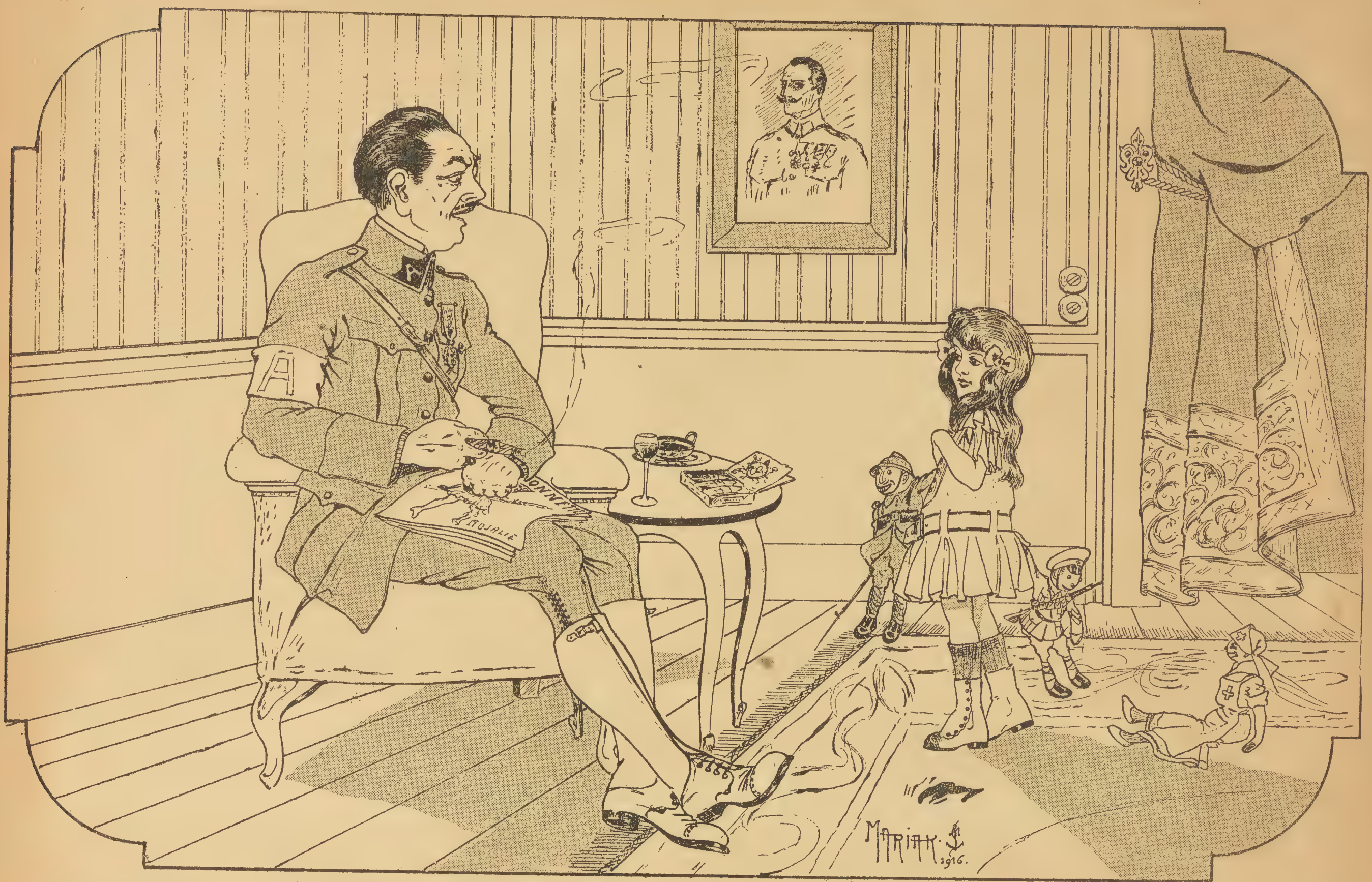
— Pour sûr...

Mais les 463 élèves de l'école de la rue Michel-Bizot connurent tous bientôt la décision de Binbin,



Les tout petits regardaient ce satané Binbin avec admiration.

LA BAIONNETTE



(Dessin de Mariak.)

- Dis donc, mon oncle, dans quoi qu't'es toi?
- Dans les tracteurs automobiles, mon enfant.
- Alors c'est toi qui traque les Boches...



(Dessin de Mars Tric'.)

- J'voudrais ben, moi, qu'y soit mon grand-père...

LA BAIONNETTE



— Dis donc, maman ! Ça augmente aussi, ça, le prix des p'tits frères ?

(Dessin de Sesboué.)



(Dessin de Leo Le Chevallier.)

— Et le vôtre, où c'est qu'il a été blessé, madame ?
 — A l'arrière, madame ?
 — Ah ben, ça va rien le gêner pour s'asseoir.



(Dessin d'Hautot.)

— Mais alors, m'sieu le curé, puisque c'est un soldat, c'est un poilu aussi ???

et, à la sortie, les tout-petits, dont un bout de chemise tente l'évasion de la culotte, regardaient avec admiration ce satané Binbin qui allait partir pour le front, sans qu'il fût possible exactement de savoir lequel.

Cependant, la chose se précisa, un jeudi, sur les pentes des fortifs, où il n'était plus question de jouer à la bataille, à cette heure.

D'ailleurs, Toinet, le petit bossu, qui faisait « les Boches », et c'est à cette seule condition qu'on l'avait admis dans le jeu, avait la coqueluche, et, du moment qu'il n'y avait plus de Boches, il était bien difficile de se battre.

Les après-midi se passaient donc, maintenant, en grandes conversations au cours desquelles, tel un général en chef entouré de son état major explique le plan de l'attaque future, Binbin développait, devant ses amis ébahis, son projet de départ.

Un long murmure d'admiration avait parcouru l'auditoire quand Binbin avait enfin déclaré qu'il avait fait choix du front où il allait accomplir ses exploits :

— A Salonique !...

— A Salonique ?... Mais c'est pas en France, fit observer Tuteur qui avait eu le premier prix de géographie.

— Justement, assura Binbin... Vous comprenez, j'ai longuement réfléchi à la chose... Verdun ou la Somme ne m'auraient pas déplu... Mais c'est en France, et il y a des gendarmes... On vous fourre dans le premier train et on vous ramène à vos parents... Tandis qu'à Salonique... c'est plus loin...

— Mais il y a la mer à traverser ! reprit Tuteur qui tenait à montrer que ce n'était pas en vain qu'on l'avait honoré d'un premier prix... tu ne pourras pas y aller à pied...

Binbin haussa les épaules :

— T'es bête... je ne suis pas si nigaud... je me glisse dans un wagon jusqu'à Marseille... Là, je me cache dans un bateau en partance... et une fois à Salonique... tu comprends... on est bien obligé de me garder...

Il n'y avait pas à dire, ce Binbin était un type extraordinaire...

Cependant les jours passaient et Binbin ne partait pas.

L'opinion publique commençait à s'agiter à l'école de la rue Michel-Bizot, et les pentes des fortifs, le jeudi, étaient en effervescence...

Le matin, certes, Binbin était bien décidé, mais c'était le soir, quand il se trouvait dans son petit lit, bien chaud, bien douillet, dans cette petite chambre bien close et toute parfumée de la douce odeur des mille plantes médicinales qui séchaient dans l'herboristerie maternelle, que Binbin sentait son courage faiblir...

Et, la nuit, des cauchemars horribles le torturaient...

Mais la voix populaire réclamait le départ de Binbin ; déjà des sourires moqueurs l'accueillaient et Binbin sentait que sa notoriété commençait à baisser...

Il fallait partir...

Et Binbin partit...

Portant en sautoir une vieille musette remplie des croutes de pain et des bouts de chocolat qu'il mettait de côté depuis des semaines, ayant dans sa poche 18 sous et une large provision de jujubes, bois de réglisse



... pour recevoir une magistrale tessée.

et boules de gomme, un jeudi l'après-midi, escorté par ses fidèles débordant d'enthousiasme, Binbin se dirigeait vers la gare, acquérait un billet pour la première station, bien décidé à n'y pas descendre et à se cacher sous une banquette dès que quelque employé aurait l'indiscrétion de se présenter dans le compartiment...

Et le train siffla, emportant Binbin vers Salonique...

Et le train traversa des fleuves, s'engouffra sous des montagnes, avalé par la gueule de tunnels sombres, domina des plaines immenses sur les hauteurs de talus élevés, ou fila entre les murailles verdoyantes de tranchées profondes...

Comme la France est grande ! pensait Binbin, dont le plus grand voyage, jusqu'à cette heure, avait été le Bois de Boulogne par le Métro.

Cependant, le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions possibles ; nul voyageur n'avait pénétré dans le compartiment de Binbin et il n'avait pas eu à se cacher sous des banquettes, les employés ayant négligé de venir lui demander son billet ; les heures passaient ; la nuit tombait et Binbin estima que, depuis le temps qu'il roulait, il ne devait pas être bien loin de Marseille...

Et voici qu'à travers la portière, il aperçut de grandes immensités d'eau, avec des bateaux dessus : ce ne pouvait être que la mer, et Binbin descendit de son wagon. Chose curieuse : l'employé lui prit son billet sans lui faire la moindre observation... et il se dirigeait vers le port, et il allait se glisser dans un de ces bateaux en partance certainement pour Salonique, quand il s'entendit interpeller par une voix connue :

— Ohé Binbin... qu'est-ce que tu fais là ?...

Etrange !... C'était le charbonnier qui fait le coin de la rue Montempoivre, lequel était fort occupé à décharger un bateau de charbon... Comment le père Castagnat se trouvait-il lui aussi à Marseille ?...

Binbin ne chercha pas à approfondir plus longtemps ce mystère ; éberlué par cette rencontre, comme le père Castagnat réitérait sa demande, Binbin ne lui cacha pas son intention de s'embarquer dans un de ces bateaux pour filer vers Salonique où il avait la ferme intention de se couvrir de gloire... Le résultat en fut inattendu : le père Castagnat éclata d'un rire énorme autant qu'irrévérencieux, puis, empoignant Binbin par le fond de sa culotte, il le hissa fort proprement sur le haut de sa charrette et le ramena à la rue Montempoivre, tout juste à temps pour recevoir des mains de l'herboriste une magistrale fessée pour lui apprendre à vagabonder ainsi jusqu'à des huit heures du soir...

Et Binbin ne comprit que vaguement qu'il avait pris le bassin de la Villette pour le port de Marseille, et que le train qui devait l'amener dans cette ville n'était autre que le chemin de fer de Ceinture... Mais l'effet n'en était pas moins produit, et à l'école de la rue Michel-Bizot comme sur les pentes des fortifs, parmi les galopins du quartier de Picpus, Binbin n'en fut pas moins celui qui était parti pour le front... et un peu de gloire auréola le sien !... Combien de réputations sont basées sur de moindres choses !

RODOLPHE BRINGER.
(Illustrations de Branly.)



LA BAIONNETTE



— Je songe aux tout petits gosses, ceux qui sont nés en 1917...
 ... Que feront-ils lorsqu'ils formeront la classe 37 ? Nous leur aurons sans doute assuré une paix définitive...

De ces gosses, il y en a qui vivront 100 ans et pourront raconter en l'an 2017. « Ce fut une terrible guerre... mais j'étais si petit que je m'en suis à peine aperçu... »

Ce qui désole tous nos gosses, aujourd'hui, c'est d'être trop jeunes pour aller à la bataille.



Ils se contentent du simulacre : j'en connais un qui prend une tranchée boche chaque matin, représentée par sa sœur.



Il y a des gosses prévoyants : ils se bourrent de gâteaux, sachant qu'ils en seront désormais privés deux jours par semaine.



Le gosse est plein de respect et de vénération pour nos héros.



(Dessins de Henriot.)

UN INFORTUNÉ

Deux ans que ses sœurs le soignent pour « jouer à l'infirmière ». Il en a plein le dos.



Quelques-uns sont victimes de leur amour immodéré pour la trompette.



GOSSES HEUREUX

Les grands, ceux de la jeune classe qu'on appelle !... Les « Bleuets de France ! »

LE 19 JUILLET

SEIZE PAGES DE DESSINS
 par GERDA WEGENER

CHANSONS DE FRANCE

Texte de CHARLES GUYO
 Musique d'ADOLF STANISLAS

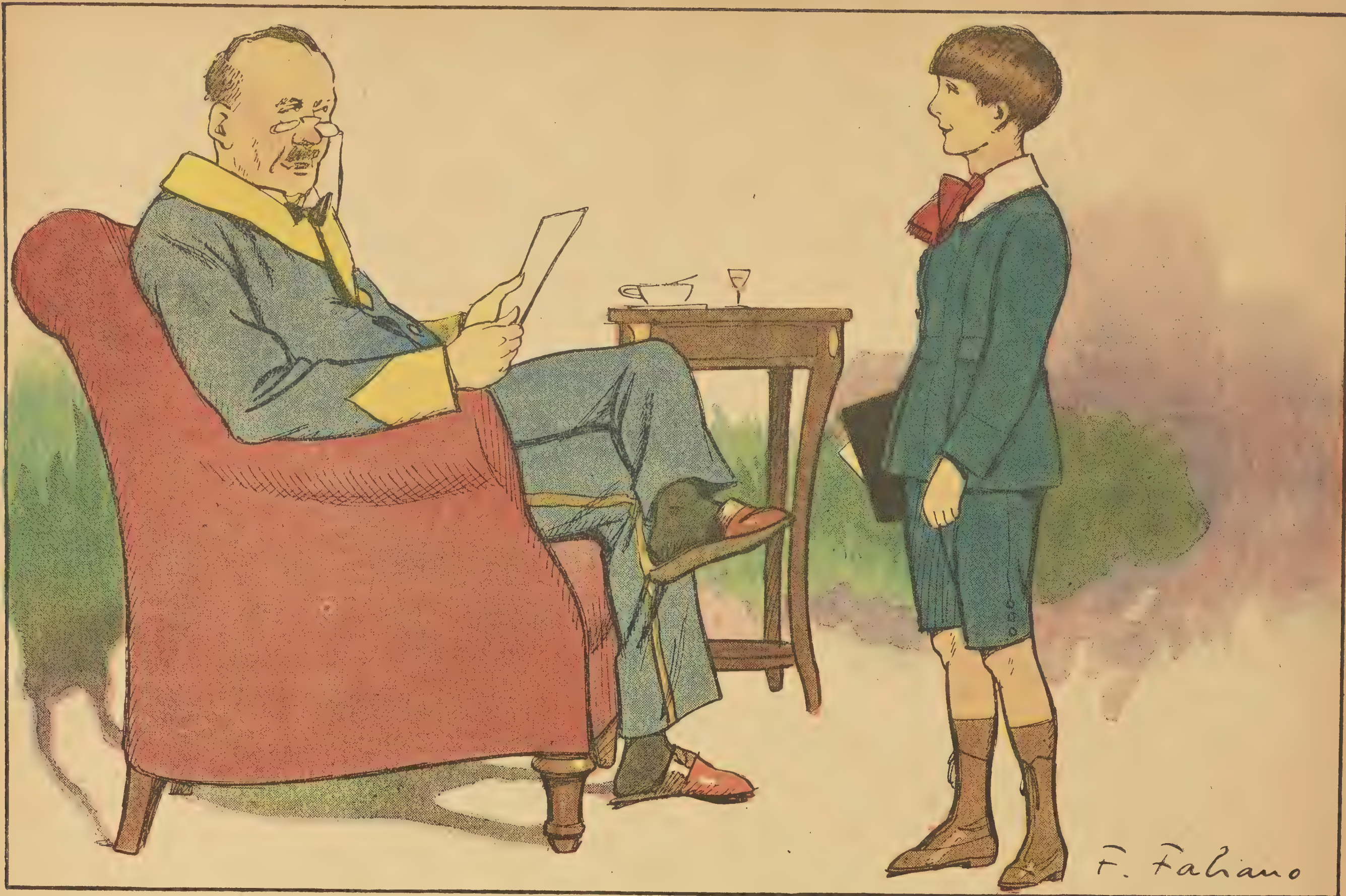


LE GOSSE DU FAUBOURG
— Si on l'attaquait ! C'est un convoi de ravitaillement...



(Dessins de Fabianc.)

LE GOSSE DE LA MER
— Papa, il pêche toujours... mais c'est le sous-marin boche.



LE GOSSE DE LA VILLE

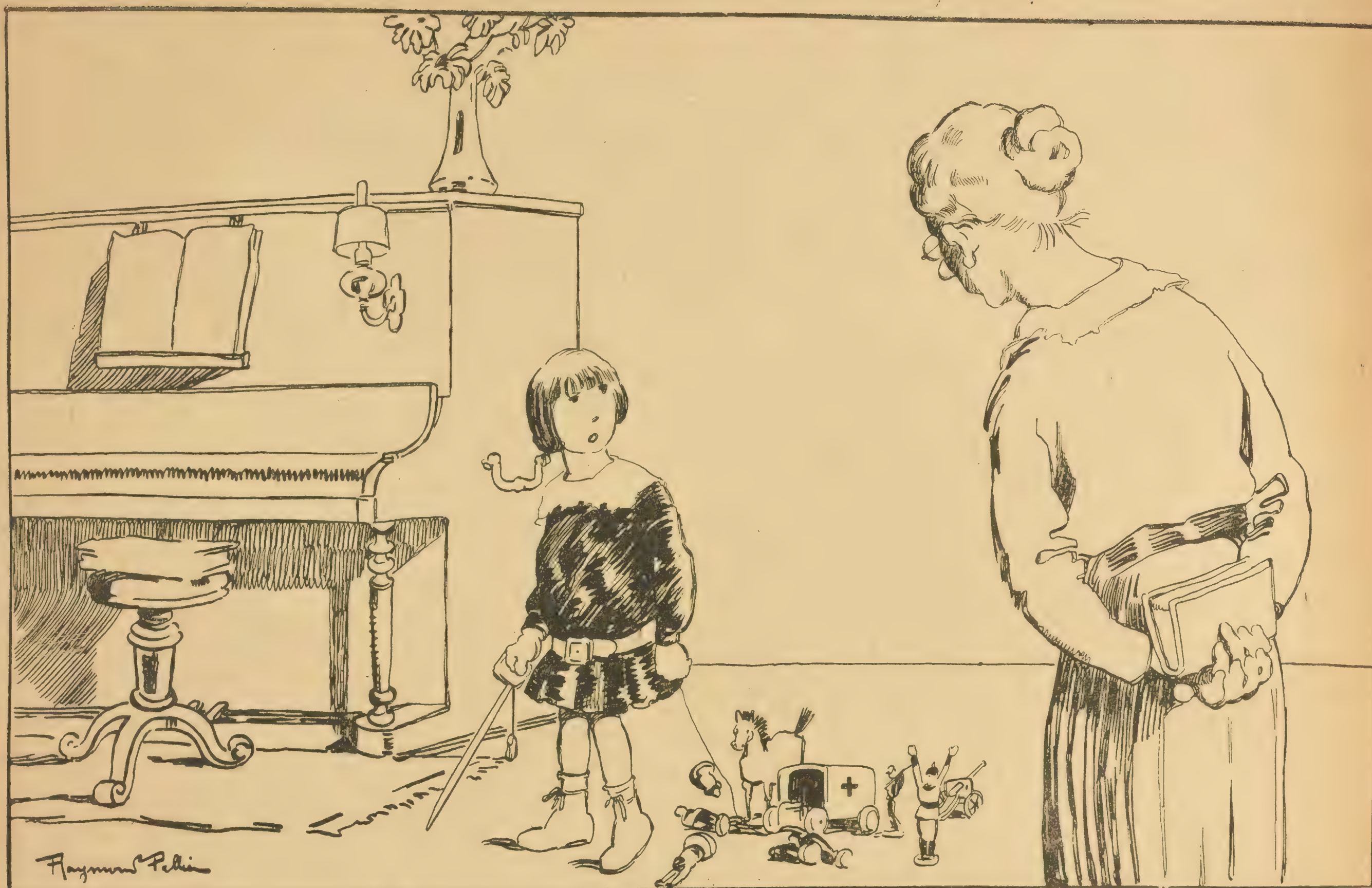
— Comment qu'ça se fait que je suis premier en géographie ? Mais c'est parce que, maintenant, je l'apprends dans les journaux.



LE GOSSE DES CHAMPS

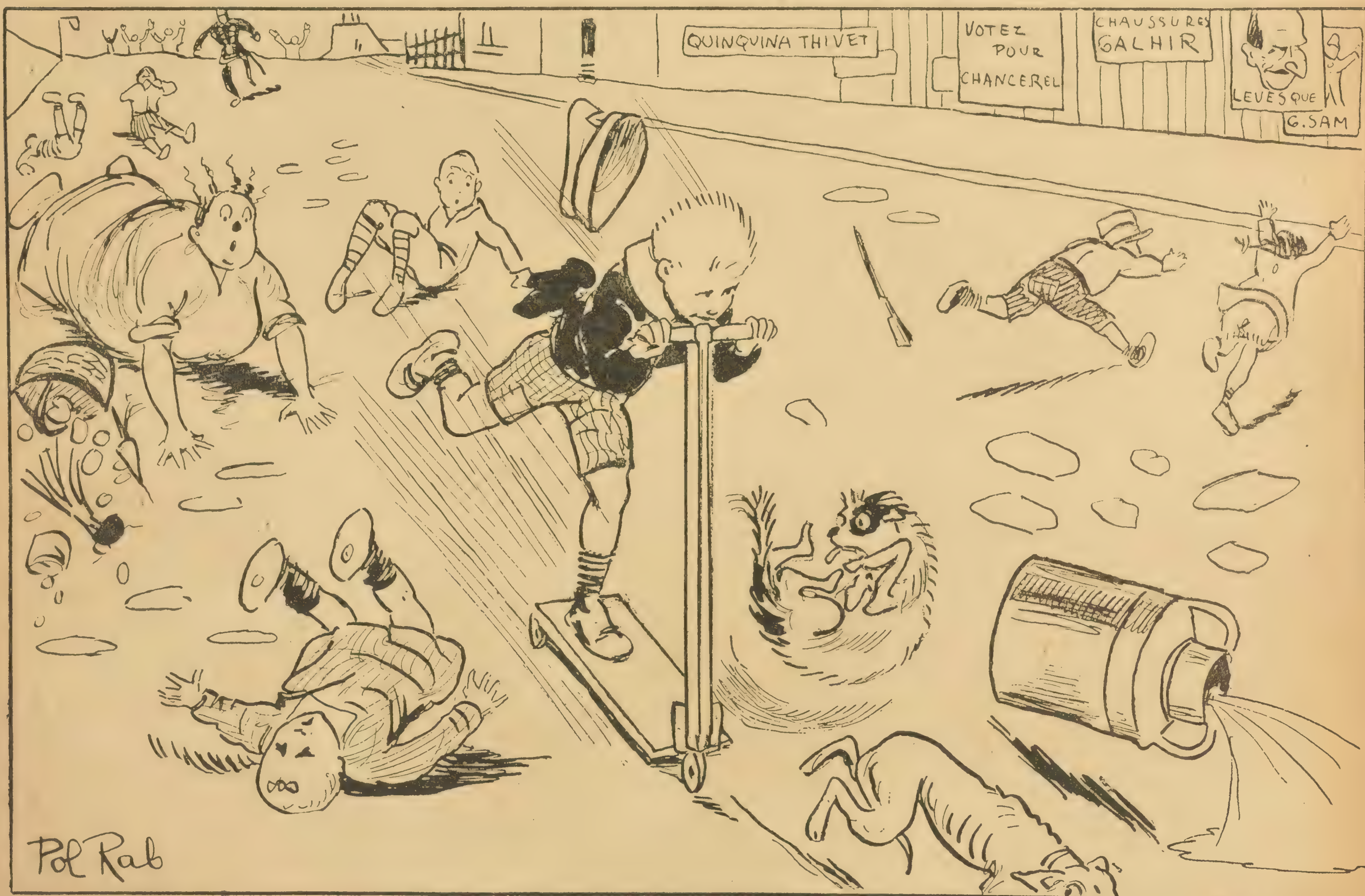
— Papa moissonne pour moi... Je moissonne pour lui.

LA BAIONNETTE



— Enfin, pourquoi ne voulez-vous pas étudier votre piano ?
— Pensez-vous ! Vous ne me donnez à jouer que des valse viennoises...

(Dessin de Raymond Pallier.)



— Allez ! Allez ! les gars : Je suis « Crème de Menthe »...

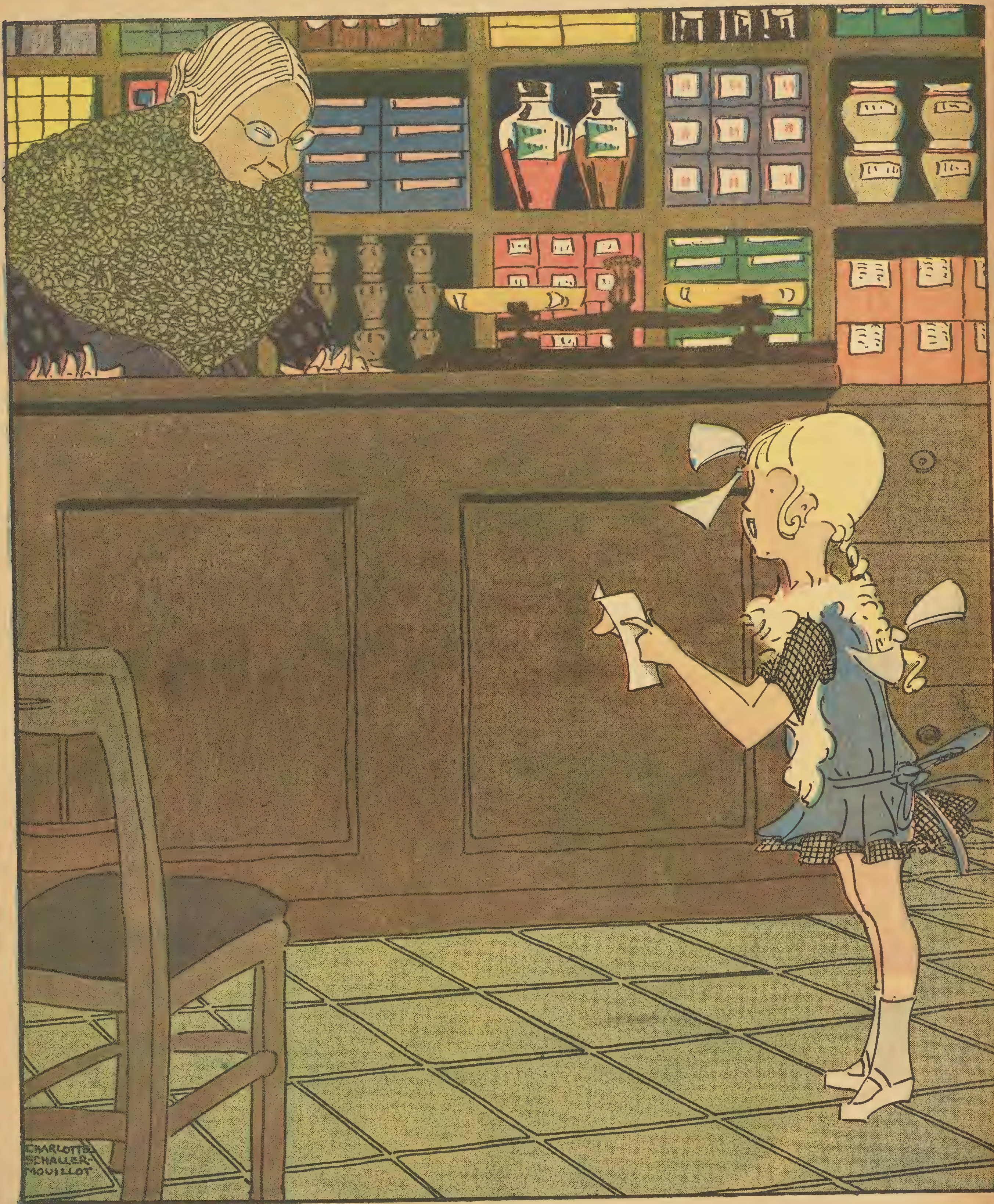
(Dessin de Pol Rab.)



SUCCÈS D'ARTISTE

— Oh ! c'est des Boches ? Eh bien, mon bonhomme, ils n'ont pas figure humaine !

(Dessin de Méivet.)



(Dessin de Schaller-Mouillot.)

POUR SON POILU

— Je voudrais une grosse pipe, un couteau avec tire-bouchon, un pot de moutarde, de la poudre insecticide
et une livre de crottes de chocolat.



(Dessin d'André Foy.)

LA PETITE GUERRE

— Et puis, ne hurle pas comme ça, puisque t'es mort...

LES MEILLEURS DESSINS



(Le Rire.)

— Tu t'appelles Germain? Mais, mon pauvre ami, tu dois aller tout de suite te faire naturaliser.

(Dessin de B. Hall.)



(Le Rire.)

— Alors, c'est vrai que tu l'aimes mieux que moi?
— Tiens!... Il a un uniforme!

(Dessin de B. Hall.)



(London Mail)

— Notre maman est allée acheter un nouveau bébé.
— Comme c'est drôle! Chez nous on les fait à la maison.



(London Mail.)

— Vous savez que vous allez avoir un petit père.
— Oui, papa, mais c'est officiel, on bien d'un correspondant spécial?



(Sketch, Londres.)

— Maman dit qu'elle se rappelle quand
mère tenait une boutique d'épicerie.
— Maman se souvient aussi qu'elle
lui doit encore deux notes.



(Le Journal.)

— Et si on trouvait un petit Boche?

(Dessin de Poulbot.)



(La Victoire.)

— T'as pas le droit de taper sur un homme qui te montre le
drapeau blanc.

(Dessin de Maréchaux.)



Monsieur Pierrot, à Montmartre (France).



ON bel ami Pierrot,

Vous l'avez deviné. Le dédain et l'indifférence des hommes m'ont chassée, à mon tour, vers le pays où vivent les fées et les croque-mitaines. C'est le sein gonflé de soupirs que j'en ai franchi la

frontière. Mes moutons désolés tournaient la tête à chaque pas ; pouvaient-ils comprendre qu'on les poussât hors de cette France où sont de si grasses prairies, de si chaudes étables ? Et moi qui pensais aux douces journées de l'été, à la mélancolie des automnes et, sous les arbres, aux jeux champêtres, aux danses, aux amourettes, je laissais couler mes larmes et maudissais les humains assez cruels pour bannir les bergères.

Mais les yeux des bergères ne sauraient pleurer toujours. Des consolations m'étaient préparées ici avec l'accueil empressé de nos amis d'autrefois : je ne sais s'il en est un — hormis vous — qui ne m'ait précédée dans cette retraite. Il faut confesser que vous êtes le seul à garder du crédit sur terre ; ma vanité n'en souffre qu'à demi puisque c'est vous, Pierrot, et qu'il ne se peut qu'on vous oublie tout à fait aussi longtemps qu'il y aura un rêveur pour regarder le ciel après l'heure du couvre-feu.

Je ne veux point rappeler donc point les noms de ceux qui m'ont ouvert leur compagnie. D'aucuns sont exclus depuis longtemps de la société des mortels ; d'autres, qui avaient pu retenir la faveur de ces êtres changeants, ont dû céder un à un et sont venus, silencieusement, grossir les rangs des exilés. Et c'est ainsi ! Tous ces personnages de chansons et de fables que des générations ont fêtés, qui ont été pour un peuple aux beaux sentiments la gloire, le charme poétique, la fantaisie, ne sont plus guère que de vieux pantins fanés, ridiculisés, méprisés.

Je ne veux point dire que tout soit au plus mal. Il nous arrive des visiteurs et, pour n'être, à l'ordinaire, que des enfants, ils ne sont pas indignes d'être reçus ; nous les avons toujours particulièrement aimés. Mais eux-mêmes se lassent bientôt et, déjà, ils n'attendent point d'être adolescents pour chercher des héros neufs et des joies moins naïves.

La solitude se fera-t-elle absolue ? Il se peut, nous n'espérons rien.

On s'est barricadé contre elle. Nous formons un véritable Etat. Le bon roi Dagobert règne d'un sceptre paternel ; le petit roi d'Angleterre fait figure d'héritier présomptif ; Saint-Eloi est grand argentier, cela va de soi ; M. de Malbrough et le fameux la Palice exercent en commun le pouvoir militaire ; le chevalier du Guet est lieutenant général

Au « beau Château », le 10 mai 18..

de la police. Voilà pour les hauts dignitaires. Le reste se partage de moindres emplois, mais chacun y gagne son titre : votre servante a celui de maîtresse des bergeries de Sa Majesté. Je ne vous en ferai point accroire ; tout cela est honorifique. Un seul gouverne qui est le père Lustucru, préposé aux cuisines.

S'il vous prenait goût de nous rejoindre un jour, vous les reconnaissez, non sans vous attendrir, ceux-là qu'ont célébrés les gais refrains : l'ingratitude du monde ne peut faire qu'ils ne demeurent éternels de fraîcheur et de jeunesse.

Vous ne serez point surpris d'apprendre qu'on m'entoure. Fanfan la Tulipe m'assiège de près ; il ne perd pas une occasion de tenter un assaut : je le veux mortifier pour le trop de confiance qu'il a en ses moyens, mais je sens qu'il a celui d'être irrésistible, en guerrier français de la bonne école. Cadet Rousselle me poursuit de même ; il est plus discret par bonheur ; c'est un grand pendard dont je me moque. Cependant, vous me voyez fort exposée. Que n'êtes-vous là, bel ami Pierrot ?

Le bruit court depuis ce matin que la Vieille épouse Polichinelle. Vous vous souvenez d'elle :

*A Paris, dans une ronde
Composée de jeunes gens,
Il y avait une vieille
Qui avait quatre-vingt-dix ans !*

Elle les a toujours sur un cœur qui ne froidit point. N'a-t-elle pas persuadé le nigaud qu'elle cachait dix tonneaux de malvoisie ? Il vous irait en Chine pour un flacon. On les mariera donc. A la noce Biron dansera, je gage, et nous chanterons :

*Vous voilà donc liée,
Madame la Mariée,
Avec un lien d'or
Qui ne se délie qu'à la mort.*

(A la mort ! Pauvre Polichinelle !)

Cette bouffonnerie ne peut empêcher que j'ai des accès de tristesse ; durant que je vous écris, le regret me tourmente du temps où j'animais des rondes innombrables et où les voix claires des jeunes filles hâtaient, sous l'averse, ma fuite apeurée. Pierrot, n'y a-t-il point, dans votre Montmartre, un tout petit coin pour votre

BERGÈRE

Le 4 septembre 19..

Ami Pierrot

Je me suis flattée maintes fois auprès de vous d'être la dernière venue au pays des exilés. J'ai péché par orgueil.



(Dessin de Rycemot.) — Mon frère qu'est sur le front, il est de la classe 17. Et le tien, de quelle classe qu'il est ?
— En cinquième, au lycée Condorcet.



(Dessin de Jean Morin.) (1)
— Hé là ! où vas-tu donc, Ati ?
— T'inquiète pas, Bécotte, ze vas aux tranchées, l'zénéral Zoffre m'attend pour me mettre en wagon.



(Dessin de Haufort.)
— ... Et puis, ils risquent de se cogner aux étoiles...

(1) Ce dessin est le dernier qui nous ait été adressé par notre jeune collaborateur, [engagé volontaire, mort glorieusement à 20 ans. Il était fils du délicieux artiste Louis Morin.

LA BAIONNETTE



MARCO DE GASTYNE.

(Dessin de Marco de Gastyne.)

NOUVEAU LANGAGE

— Prends garde, Pierrot, si tu t'éloignes, le loup te mangera !
— Oh ! tout ça, maman, c'est des histoires de Boches !...

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le gérant : F. TINESSE.

LA BAÏONNETTE

CHANSONS DE FRANCE
ILLUSTRÉES PAR
GERDA WECENER.





MALBROUGH

Con moto

Mal. brough sen va - t'en guer - re, Mi. ron.

f

ff

p

sf

. ton, mi. ron. ton, mi. ron. tai - ne; Mal. brough sen va - t'en guer - re, Ne sait quand re. vien.

mf

p

sf

mf

*au Dernier Couplet
A LA CODA*

CODA

. dra, — Ne sait quand reviendra, — Ne sait quand reviendra. — Il En voi. là z'as. sez.

DERNIER COUP. Car en voi. là z'as. sez, — Car

p

pp

p

mf

ff

(Harmonisation nouvelle
d'Adolf Stanislas.)

G. W.



trois cents Soldats.

G.W.

Marziale

Troiscentssoldats re.venant de la guerre Ran planplanTroiscentssol.
rude

dats re.venant de la guerre Ran planplan La fill' du roi é. tait à sa fe nè. tre Ran planplan, La fill' du

roi é. tait à sa fe. nè. tre Ran planplan Fille du roi, donnez-moi vo. tre ro. se Ran planplan Fille du

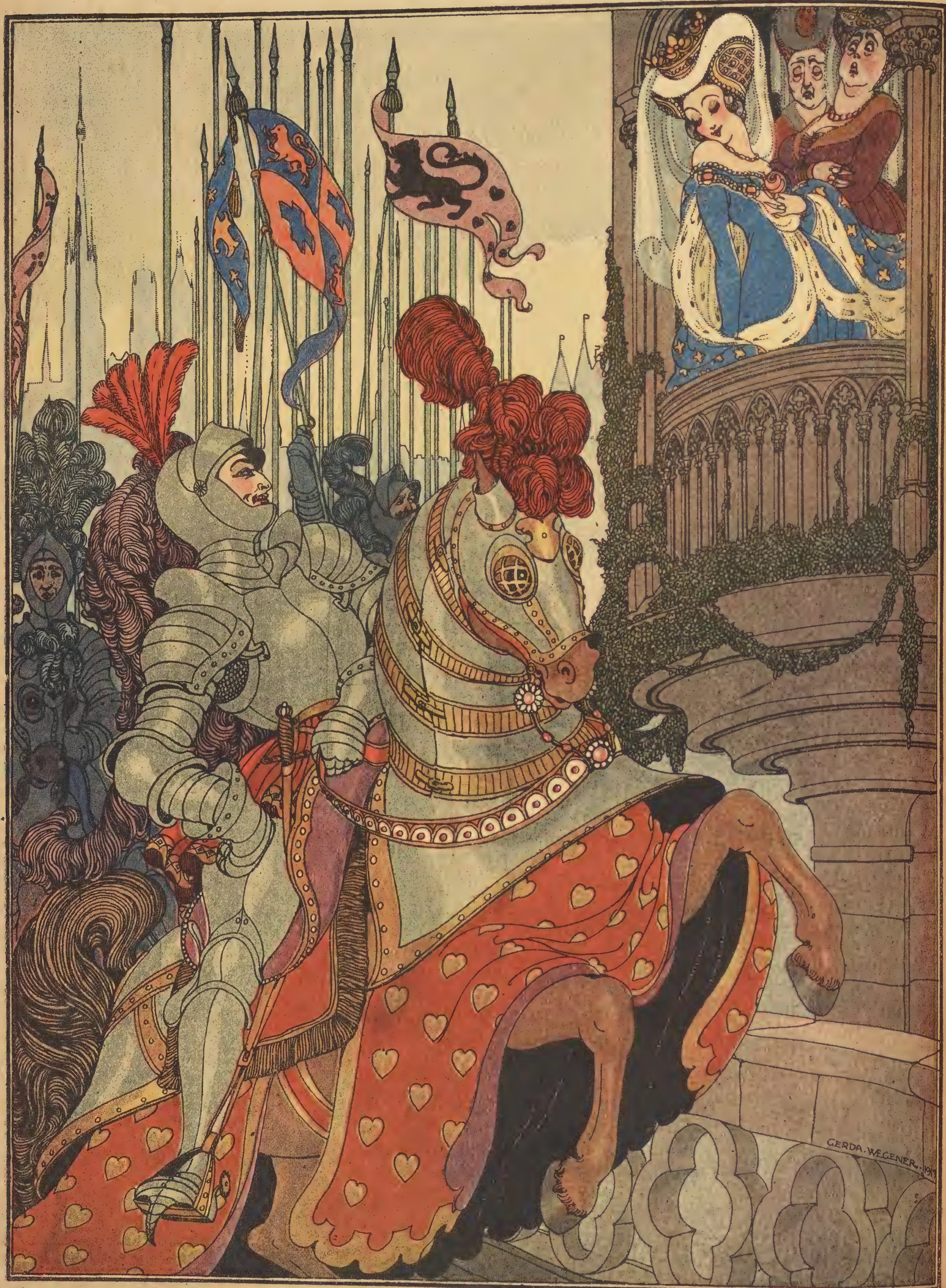
roi, don. nez-moi vo. tre ro. se Ran plan plan.
suivez au dern ci

DERNIER COUPLET

*Ed. **

(Harmonisation nouvelle d'Adolf Stanislas.)

Trois cents Soldats



Fille du Roi, donnez-moi votre Rose.

Malbrough



„Quittez vos Habits roses
Et vos Satins brochés



Monsieur d'Malbrough est mort.
Est mort et enterre'. 9 "

Quelqu'un nous est arrivé, voici peu, à qui nous ne songions guère. Je vous le donne en mille. Vous ne trouverez point. La *Marseillaise*, mon cher, cette personne fière, passablement querelleuse et à qui, au fond, nous devons une part de nos malheurs. Il ne nous a pas déplu de la voir éprouver ce que vaut la fidélité des hommes, mais nous sommes assez généreux pour ne pas profiter à l'excès de la revanche et il est juste de convenir que cette *Marseillaise* a belle allure et une crânerie qui fait qu'on lui pardonne beaucoup. Elle n'a brillé qu'un siècle à peine, mais avec quel éclat ! Son histoire, ses combats, sa marche turbulente à travers l'Europe, ses succès, ses revers, ses infortunes, elle nous a tout conté. Depuis plusieurs années, elle avait à se défendre contre une certaine *Internationale* qui la voulait remplacer ; elle a dû plier bagage à la fin devant l'autre et, comme il ne lui restait que les cérémonies officielles dont elle ne se souciait point, elle a choisi de s'en aller.

M. de Charette a témoigné d'une extrême froideur à son endroit dans le début ; mais il est galant au possible, et s'est accommodé bientôt du voisinage. Ils sont aujourd'hui des adversaires inséparables et font leur partie chaque après-dîner. Vous pensez bien qu'ils jouent aux échecs, à quoi l'un et l'autre s'entendent à merveille ; notre meilleur délassément est de suivre leur joute qu'ils rendent acharnée.

C'est qu'il faut distraire notre ministre Saint-Eloi de son inquiétude. De grands embarras d'argent le taquinent. Il paraît que l'État est à peu près démuné de pécune. Les écus de la boulangère ont tenu lieu longtemps de finances. Il n'est, hélas ! si riche trésor qui ne s'épuise. La dot de la mariée n'était point très ronde. On comptait sur les galions chargés d'or et de pierreries que les trois cents soldats ramenaient de la guerre ; ils ne sont jamais entrés au port ; sans doute ont-ils été la proie de quelque audacieux corsaire.

Sachez donc, mon bel ami, que nous n'avons à cette heure d'autres ressources que les cinq sous du Juif-Errant ; s'il est vrai qu'ils se renouvellent sans cesse, vous m'accorderez qu'il est difficile de faire face à la dépense publique avec un si faible denier. Ajoutez qu'Isaac Laquedem est d'humeur vagabonde et qu'il ne se prive pas de nous quitter pour de longs voyages. Malgré que le bon roi Dagobert ait une naturelle répugnance pour les procédés de gouvernement, il a dû donner l'ordre au chevalier du Guet d'enfermer le Juif au triple verrou et de ne le point perdre de vue. Notre existence dépend de cette garde.

Bref, la situation est critique, comme l'impriment les gazettes. Ne soyez point étonné qu'il y ait eu, l'autre jour, un commencement de révolte. Le père Lustucru voulait rendre son tablier ; il s'est endetté, les fournisseurs le pourchassent et, comme il est fort en gueule, il s'est plaint d'être le seul à travailler et que personne ne s'occupât d'emplir la caisse. « Le meunier, criait-il, n'arrête point de dormir, Cadet Rousselle et ses compères de bayer aux corneilles, messieurs les militaires de faire la roue auprès des dames. » Ces messieurs de la noblesse, qui n'ont point encore jeté leurs privilèges à l'eau, ont manqué de lui couper les oreilles. Il y a eu vacarme. En conseil, on a discuté des mesures les plus noires ; on a parlé de manger mes moutons et le chat de la mère Michel ; un affamé proposait même à Saint-Nicolas de refaire son miracle à rebours et de transformer ainsi en petit salé les trois petits enfants de sa légende. La majorité s'est prononcée contre ces horreurs. Mais on n'a pu réussir à sauver du pillage le palais de Dame Tartine.

Vous voyez où nous en sommes. On me prie de vous demander un subside ; je connais trop votre bourse pour vous importuner d'une vaine requête. Faites-moi seulement la grâce, si vous me conservez de l'amitié, de m'envoyer du ruban bleu pour mes moutons. Cela et vos lèvres sur ma main, c'est tout ce que désire de vous votre

BERGÈRE.

Le 2 août 1914.

Cher Pierrot,

Je vous écris, en quelle hâte ! et tremblante encore du choc des événements.

Au matin je sortais sur la terrasse du château lorsque j'aperçus, dans le parc, compère Guilleri ; il accourait de toute la vitesse de ses courtes jambes, brandissant un papier que je reconnus pour être un journal ; sitôt sur moi il me jeta cette feuille dans les bras, à bout de souffle et ne préférant que des mots inintelligibles. Jem'écriai de stupéfaction en lisant que la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne. A mes appels, tout le monde fut sur pied, jusqu'au meunier dont le sommeil, pourtant, résiste au pire tumulte.

Alors, ce furent des exclamations sans fin, un enthousiasme débordant, une controverse passionnée, une angoisse aussi, qu'on s'employait à dissimuler au mieux. Compère Guilleri, parti à la chasse aux nouvelles, revint vers le midi annoncer qu'une troupe se dirigeait de notre côté, précédée d'étendards et chantant ; et, de fait, au même instant, nous découvrîmes, dans un nuage de poussière, sur la route, une foule immense d'où montait une confuse et orageuse rumeur. Ils cherchaient — ce fut aussitôt l'évidence, — quelqu'un de nous. Mais qui ? Nous étions tous violemment émus. Je ne laissai point toutefois de remarquer que M. de Charette, en dépit de son émotion, arrangeait ses manchettes et que la *Marseillaise* assurait sur ses cheveux rebelles son bonnet rouge. Nous n'eûmes pas le loisir de méditer. La foule roulait comme une mer et une clameur distincte, énorme, s'éleva : la *Marseillaise* ! la *Marseillaise* !

M. de Charette pâlit sous sa poudre, mais son noble esprit ne balança point. Il tendit les mains à la *Marseillaise* qui les prit, plus pâle que lui peut-être, puis ils s'embrassèrent au milieu des acclamations. Mais, au dehors, on réclamait toujours la *Marseillaise*. Elle s'arracha aux étreintes et soudain, légère, admirable de force et de vie, elle bondit vers ceux qui l'invoquaient. Et, brusquement, le chant de la nation libre, le plus beau des chants, s'échappa des poitrines :

*Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !*

On riait, on pleurait, on dansait, Biron lui-même. Tous les hommes de guerre, toutes les vieilles gloires, tous les soldats de notre histoire de France, de nos chansons de France s'étaient précipités sur les pas de la *Marseillaise*.

M. de Charette disait : « Disposez de moi. » Le petit roi d'Angleterre disait : « Je suis avec vous. » Entre eux deux et leur donnant le bras, la *Marseillaise* se mit à la tête de la multitude délirante qui reprit son chemin.

*Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons.
Marchons...*

— Et nous ? Et nous ? imploraient ceux et celles qui restaient.

La *Marseillaise* nous montra son visage rayonnant et nous décocha un baiser.

— Je ne puis emmener, dit-elle, que les chansons de guerre. Nous viendrons vous délivrer bientôt, après la victoire.

Le cortège s'éloignait et le pas lourd des hommes rythmait le refrain triomphant :

*Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

Et maintenant, dans le beau château presque abandonné, je dévide ma rêverie. Non, pas d'affliction en ce jour magnifique ; mais je pense que vous aussi, Pierrot, vous allez porter le fusil à la frontière. Dans Montmartre, les dernières musiques vont expirer, jusqu'au moment où la victoire les réveillera ! Alors, je serai près de vous.

Car, quelque longue que doive être l'épreuve, je sens qu'elle sera couronnée, et déjà il me semble entendre, dans les cités d'outre-Rhin, retentir les voix mâles de nos soldats :

*Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormi !*

BERGÈRE.

Pour copie conforme :

CHARLES GUYOT.





(Pastiche du XVI^e siècle

par Adolf Stanislas.)

Sans lenteur, mais très expressif

1^{er} COUPLET

A - dieu la Court, a - dieu les dames, A - dieu les fil - les et les femmes, A - dieu vous dy pour
 quel - que temps, A - dieu vos plai - sants pas - se temps; A - dieu le bal, a - dieu la dance, A - dieu me - sure, a -
 dieu ca - den - ce, Tam - bou - rins, haub - boys, vi - o - lons, Puis qu'à la guer - re nous al - lons A -
 dieu donc les bel - les, a - dieu, A - dieu Cu - pi - do vos - tre Dieu, A - dieu ses flê - ches et flambeaux, A -
 dieu vos ser - vi - teur tant beaulx, Tant pol - liz et tant Da - me - restz O com - ment vous les
 traic - te - rez Ceulx qui vous ser - vent à ceste heure! Or a - dieu quicon - que de - meure.

2^e COUPL.

Adieu la court, adieu les dames,
 Adieu les filles et les femmes,
 Adieu vous dy pour quelque temps,
 Adieu vos plaisants passe-temps;
 Adieu le bal, adieu la dance,
 Adieu mesure, adieu cadence,
 Tambourins, haulboys, violons,
 Puis qu'à la guerre nous allons.

Adieu donc les belles, adieu,
 Adieu Cupido, vostre Dieu,
 Adieu ses flèches et flambeaux,
 Adieu vos serviteurs tant beaulx,
 Tant polliz et tant damerestz.
 O comment vous les traicterez
 Ceulx qui vous servent à ceste heure!
 Or, adieu quiconque demeure.

Adieu m'amy la dernière,
 En vertuz et beauté première;
 Je vous pry me rendre à présent
 Le cueur dont je vous feiz présent,
 Pour, en la guerre où il faut estre,
 En faire service à mon maistre.
 Or, quand de vous se souviendra
 L'aiguillon d'honneur l'espoindra.

Aux armes et vertueux faict,
 Et, s'il en sortait quelque effect
 Digne d'une louange entière,
 Vous en seriez seule héritière.
 De vostre cueur donc vous souviene,
 Car, si Dieu veult que je revienne,
 Je le rendray en ce beau lieu.
 Or, je fais fin à mon Adieu.

CLÉMENT MAROT.

LA CHANSON



Roland s'avance, aux défiles d'Espagne
 Sur Veillantif, son bon cheval courant.
 Sous son armure il a l'air avenant,
 Son corps est beau, son visage riant.
 Son sage ami Olivier l'accompagne.
 Vers l'ennemi il jette un œil ardent,
 Puis, regardant les Français, doucement

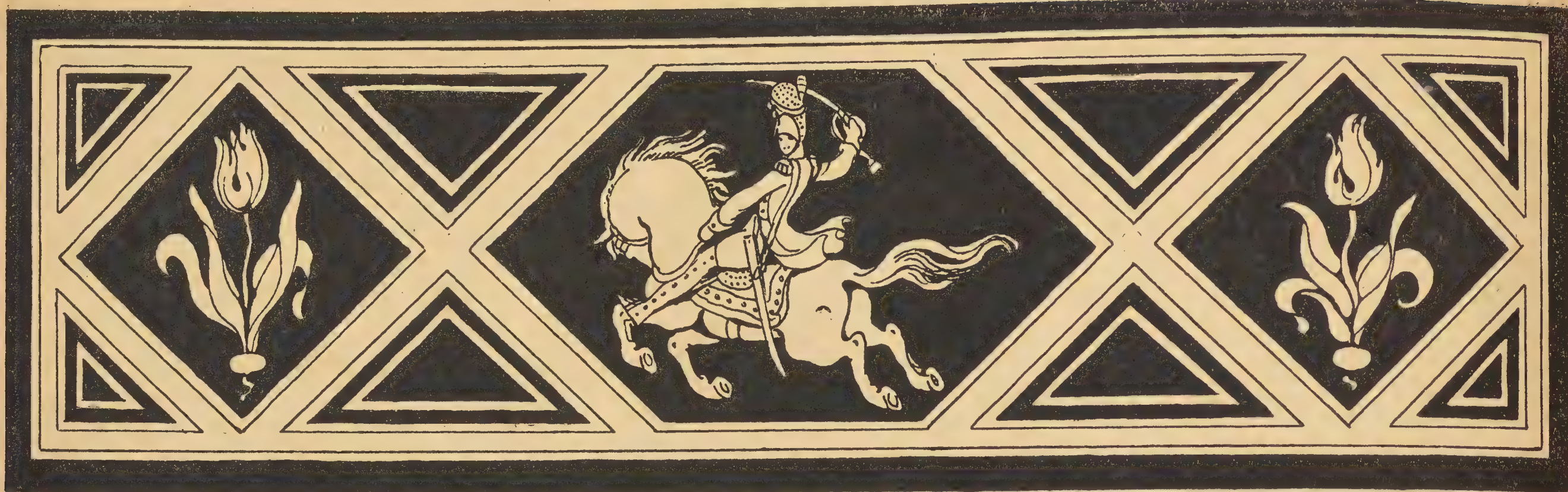
Il leur a dit ces mots courtoisement :
 « Seigneurs, marchez sans trop d'impatience,
 « Un grand martyr attend ces Sarrazins,
 « Nous gagnerons aujourd'hui un butin
 « Tel que jamais n'en conquît roi de France ».
 Les deux armées déjà sont en présence.

DE ROLAND.



Quand Roland voit la bataille prochaine
Il devient fier plus que tigre ou lion.
Il apostrophe Olivier, les barons :
« Chers compagnons, laissons les plaintes vaines !
Notre Empereur, nous confiant ses gens,
A mis à part ces vingt mille vaillants.
Il le sait bien, parmi nous pas un lâche.

« On doit souffrir grands maux pour son seigneur,
« Les froids cuisants et les dures chaleurs,
« Perdre sa chair et son sang à la tâche !
« De l'épieu frappe, et moi de Durandal,
« La bonne épée que le roi me donna :
« Et, si je meurs, peut dire qui l'aura :
« C'était l'épée d'un noble et fier vassal !



FANFAN LA TULIPE.

Allegretto marziale



(Harmonisation nouvelle d'Adolf Stanislas.)

G. W.



*Auprès de ma
Blonde*



GERDA WEGENER. 1914

*Dans les jardins d'mon Père, les Lilas sont fleuris.
Tous les Oiseaux du Monde, viennent y faire leurs Nids.*

Fanfan la Tulipe.



"A plus d'un' gentill' Triponne - maintes Fois j'ai fait la Cour."



*A ceux de la Marne,
de la Lorraine,
de l'Yser,
de Verdun
et d'ailleurs...*

Un certain scepticisme élégant veut que les mots héroïques que l'Histoire nous raconte aient été inventés dans les officines d'historiographes trop courtisans. A en croire un jugement si hautain, le sublime est, plus que la sauvage floraison des champs de bataille, une plante d'appartement cultivée au coin du feu, sous des crânes encalottés, fêrus de gasconades et de légendes. Ni Léonidas, ni Alexandre, ni Vitellius, ni Roland, ni Philippe VI, ni François I^{er}, ni Bayard, ni les Gardes Françaises de Fontenoy, ni d'Assas, ni Junot, ni Daumesnil n'ont prononcé les paroles éternelles qui les gardent à la mémoire populaire. Quant au général Cambronne, furieux déjà, de son vivant, du soldatesque mais splendide refus de se rendre qu'on lui prêta à Waterloo, il y a à parier qu'il nous crie lui-même, du haut du séjour élyséen, sa rancune de ce que nous ne nous souvenons de lui que pour une invective apocryphe...

Ainsi, au gré de quelques esprits forts, nous dépouillons ce qui fait le romantique attrait du passé, nous laissons s'effriter les croyances naïves, nous renions ce qui frappa nos âmes émerveillées d'enfants, nous décrions ce qui est la plus rare, la plus délicate et la plus vigoureuse de nos gloires — l'essence de notre génie.

Vandales que nous sommes ! Importe-t-il donc vraiment qu'ils aient été dits, ces mots fameux, dans la forme précise, franche et hardie comme un coup droit de baïonnette, que nous léguèrent les nobles figures des « Gestes » moyen-âgeuses et les héros de la Marne ? Importe-t-il donc que l'authenticité de leur naissance soit prouvée par témoins ? Non. Ce qu'il nous faut, c'est qu'ils animent la fresque tumultueuse de leur éclair. Ce n'est pas l'homme et si sa

bouche fut soudain habile à forger l'épithète qui nous absorbe et nous émeut, c'est que le beau cri soit né, arraché à une époque, reflet de la vérité, interprétation de la réalité tragique ou grandiose, sinon réalité lui-même. Et qu'ils sont à plaindre, les tatillons, les rongeurs de poudreux grimoires qui détruisent systématiquement, lentement, féroce-ment, nos chères légendes, heureux d'une joie sadique et sacrilège quand ils apportent au jour la négation d'une vieille illusion ! On cherche d'ailleurs à peine à la défendre : ils étalent tant de pièces irréfutables !...

— Assez !... Voilà qui est fait... Je n'y croirai plus... mais taisez-vous !... N'allez pas disperser jusqu'au souvenir de ce précieux radotage...

Et pourtant, que serait-elle, l'Histoire, sans ces « mots », sans ces jaillissements spontanés et fervents, issus de la terre, de la race, sans ce panache ridicule et nécessaire ? Un bloc incolore, un enchaînement morne n'ayant rien qui retienne et qui fasse rêver : « Tiens... pour avoir clamé ça... comment devait-il être, Bayard, Alexandre ou d'Assas, quelle âme ?... »

Imagine-t-on la bataille du Granique sans la fière réponse d'Alexandre à Parménion qui le supplie d'attaquer Darius pendant la nuit ?...

— Je ne veux point, dit-il, dérober la victoire, nous combattons à la clarté du soleil.

Les Thermopyles ne sont-elles pas immortelles du défi de Léonidas vaincu, jeté à Xercès qui somme le Spartiate de déposer les armes ?...

— Viens les prendre ! » Et il meurt.

La défaite de Crécy nous est plus douloureuse d'avoir provoqué l'angoisse de Philippe VI : « Ouvrez, ouvrez, s'écrie le roi, c'est la fortune de la France ! » Brenneville nous reste en la boutade si française de Louis II : « Le roi est pris ! » crie un héraut anglais. — Sache, répond Louis, qu'on ne prend jamais le roi, même aux échecs ! » Pavie garde à travers les siècles une majesté inoubliable



LA BAIONNETTE



CHANT *DES* CIRONDINS

All^o maestoso
 Par la voix du canon d'a-lar mes La France appel le ses en-
 fants; Al-lons, dit le soldat, aux ar-mes! C'est ma mè-re, je la dé-fends. Mou-
 rir pour la pa-tri-e! Mourir pour la pa-tri-e C'est le sort le plus beau, le plus di-gne d'en-vie, C'est le
 sort le plus beau, le plus di-gne d'en-vie! Au seul
 FIN

(Harmonisation nouvelle d'Adolf Stanislas.)

POUR PARAÎTRE
LE 26 JUILLET

LA LÉGENDE HÉROÏQUE

DESSINS DE PAUL IRIBE, DE
GASTYNE, FABIANO etc.
TEXTE DE MICHEL ANNEBAULT

CHANT DES GIRONDINS



C'EST À NOUS, MÈRE, ÉPOUSE, AMANTE—DE DONNER COMME IL PLAÎT À DIEU
LA COURONNE AU VAINQUEUR QUI CHANTE—AU MARTYR LE BAISER D'ADIEU.

année. — N° 108. — 26 Juillet 1917.

●● Le Jeudi. — 30 Centimes.

Abonnements : France : 15 fr. — Étr. : 22 fr.

LA BAIONNETTE



DESSINS DE

IRE DE GASTYNE FARIANO etc

La Légende Héroïque

TEXTE DE

MICHEL ANNEBAULT

de la lettre de François I^{er} à sa mère : « Tout est perdu, écrit le roi captif, fors l'honneur ! » L'honneur ! les gardes françaises de Fontenoy en célèbrent superbement l'élégance : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes ! » Et voici d'Assas, brave jusqu'à la folie : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis ! » ; voici La Rochejacquelein, chouan endurci et cœur de lion : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! » ; voici Lannes, Daumesnil dont l'amour de la Patrie résiste à toute reddition : « Je rendrai Vincennes quand vous m'aurez rendu ma jambe ! » ; voici Cambronne, le général grognard, l'homme de Waterloo, le dernier défenseur de l'empire croulant, du rêve fabuleux de l'Aigle, qui tint tête à l'Europe avec un juron... Les voici tous, les « mots » légendaires, semeurs d'héroïsme, de sacrifices joyeux et



féconds, les mots taillés en pleine vie, en pleine action, en pleine force, les mots lourds de gloire, immenses de se propager de foules en foules, retentissants d'échos irrasasiés... Grandies, faussées, les figures d'épopée qu'ils illustrent ? Truqué, leur sens profond ? Ampoulée, la ciselure de leur frappe ?... Et après ? Le vrai est le sublime des sots, disait-on au XVIII^e siècle. Les mots mentent toujours, impuissants ou trop forts, mais leur mensonge est quelquefois plus beau que leur vérité morte.

...Et maintenant, ceux de la Marne, de la Lorraine, de l'Yser, de Verdun et d'ailleurs, les mots célèbres, les mots obscurs, les mots d'abnégation ou de folie vengeresse, les humbles mots chantés des bardes populaires aux carrefours et sur les places de village, les mots cocasses, truculents, burlesques, douloureusement comiques, à l'image des poilus informes, boueux et magnifiques qu'ils racontent, — tous les mots, va-t-on les éplucher, gratter leur velouté de fruit sauvage pour les reléguer, vidés, secs et ridés comme de mauvaises pommes, au fond des armoires à défroques et à souvenirs ?...

Si l'on osait ce geste, c'est qu'on n'aurait rien compris du drame mystérieux et quotidien des tranchées.

Gaspard, Poterloo, Biquet, le Parigot, le gars du Nord, le paysan morvandiau et les autres, partirent, un matin d'août 1914, embarqués pour l'œuvre formidable de disputer le sol français à l'ennemi. Il leur fallut tout apprendre, à se battre, à tendre leur résistance physique jusqu'au craquement de la fatigue, à se passer de l'affectueuse caresse du chien familial, du rond lumineux et chaud de la lampe devant les visages habituels... Ils apprirent à vivre leur existence de fortune, comme des enfants, comme les premiers hommes. Ils apprirent les affublements confortables et grotesques ; besogneux, ils coupèrent les bois de la tranchée, du feu, de l'abri, de la cagna imprévue et précaire ; ils surent se soigner, se ravauder, se tailler d'innombrables ajustements qui les firent ressembler aux troncs noueux des arbres massacrés par le canon. Ils apprirent à penser, à parler... Qu'auraient-ils fait de leur entendement et de leurs idiomes d'avant-guerre ? Et alors naquit la langue la plus extraordinaire, fleurie et crue, idéaliste et crapuleuse, une langue à la hauteur des circonstances et à la mesure de la surhumaine misère des esprits endormis et des corps surmenés, une langue de chair vive, faite de sang, de boue, de souffrance exténuée, de bon sens ingénu, confiant et résigné, pleine d'amour, d'un grand

amour débordant, vague, informulé, impossible, de choses bonnes, quiètes et petites...

Et, dans cette langue-là, ils firent des mots.

Ah ! ne les étouffez pas ! Ne touchez pas à la légende héroïque qu'ils ont créée comme une pure lumière autour des vivants et des morts de nos batailles ! Que peut faire que, pour venir jusqu'à nous, les mots se soient faussés, agrandis, amplifiés. Ils sont sacrés d'être l'expression intense de la bravoure commune et du même désir de délivrance.

Se doivent-ils oublier, ce geste et ce mot du saint-cyrien, d'un de la promotion de la Revanche qui, pour mieux entraîner ses poilus à l'assaut, sous le feu, se ganta joliment de blanc ; puis, devinant derrière lui le fléchissement d'une incertitude, crâna :

— Comment, vous ne me trouvez pas assez beau ?... C'est vrai, j'oubliais mon casoar !...

...et se coiffa du plumet des jours de gala, et mourut peut-être à ce moment...

Et cet autremot, quel qu'en soit le sens, se peut-il dédaigner ?

L'escouade aménageait une tranchée conquise. Les guetteurs veillaient aux barrages. Soudain, une avalanche grêle de bombes les têtes affairées. L'affolement dura peu. Le lieutenant Pericard poussait déjà ses hommes en avant qui ripostèrent à coups de grenades. Mais les Allemands étaient en nombre, envahissaient les boyaux, débordaient les parapets, refluèrent de toutes parts. Les nôtres faiblissaient et, la plupart touchés, s'effondraient dans les abris. C'est alors que, blessé lui-même, aveuglé de sang et de terre, le lieutenant Pericard eut cette trouvaille sublime. Il clama, empoignant un sac de grenades :



— Debout, les morts ! !...

Mot dantesque, plus grand que la bataille elle-même.

Et les autres, les mots obscurs, ceux des humbles et des anonymes, qui renaissent chaque jour, pittoresques, imités, dans leur forme rude d'apostrophe ou de défi. Ils disent l'épreuve consentie du courage, ils disent l'âme candide et claire comme la source. C'est, en Alsace, l'entraînante boutade du sergent parigot resté seul à la tête d'une compagnie, enlevant ses hommes au cri des camelots du Croissant : « ... ris-Sport, ... complet des curses ! ! » C'est le cri de cet officier mourant : « Quelle tristesse de partir avant de leur avoir montré de quoi on était capable ! » C'est tous les mots ignorés, grandioses, dans l'ombre où ils retournent sitôt nés, et dont il ne faut pas sourire, quand un brave chevronné, aux yeux de ciel, au poil délavé, les repense tout haut, en souvenance de l'enfer où il nous a

sauvé... Ils sont la légende héroïque de nos soldats, une manière de légende dorée très mystique. Tous rejoignent leurs aînés, les mots fameux des héros passés. Car toujours, toujours, tant ils sont nécessaires au viel idéalisme rêveur de la race, les mots continueront de se répandre, de voler de bouche en bouche, grands comme un grand souffle de gloire nourri de tous les petits souffles humains expirés, venus renaître en lui...

MICHEL ANNEBAULT.



(Illustrations de Delaw.)

LA BAIONNETTE



(Dessin de Raymond Pallier.)

— Mais les champs de bataille restent ouverts toute la nuit...



(Dessin de Ray Ordner.)

— Vous n'avez pas le droit de monter en première!

— Non, mais des fois! Depuis trente-quatre mois que nous y sommes!!



(Dessin d'Hervé Baille.)

A L'ATTAQUE DE VAUQUOIS. LE 33^e DE LIGNE
— Parole d'honneur, ces cochons nous tirent dessus !



(Dessin de Falké.)

— Il a quinze ans de service, ce caporal-là ! C'est long, dans la vie d'un homme...
— Et ceux qui restent civils toute leur vie...

LA BAIONNETTE



— Quelle direction, mon colonel ?
— Là-bas... sous les obus qui tombent !..

(Dessin d'Hautot.)



(Dessin de Jobbé-Duval.)

A HEENSTATE

— Ah! cochon! vous n'aurez pas la bidoche du commandant.

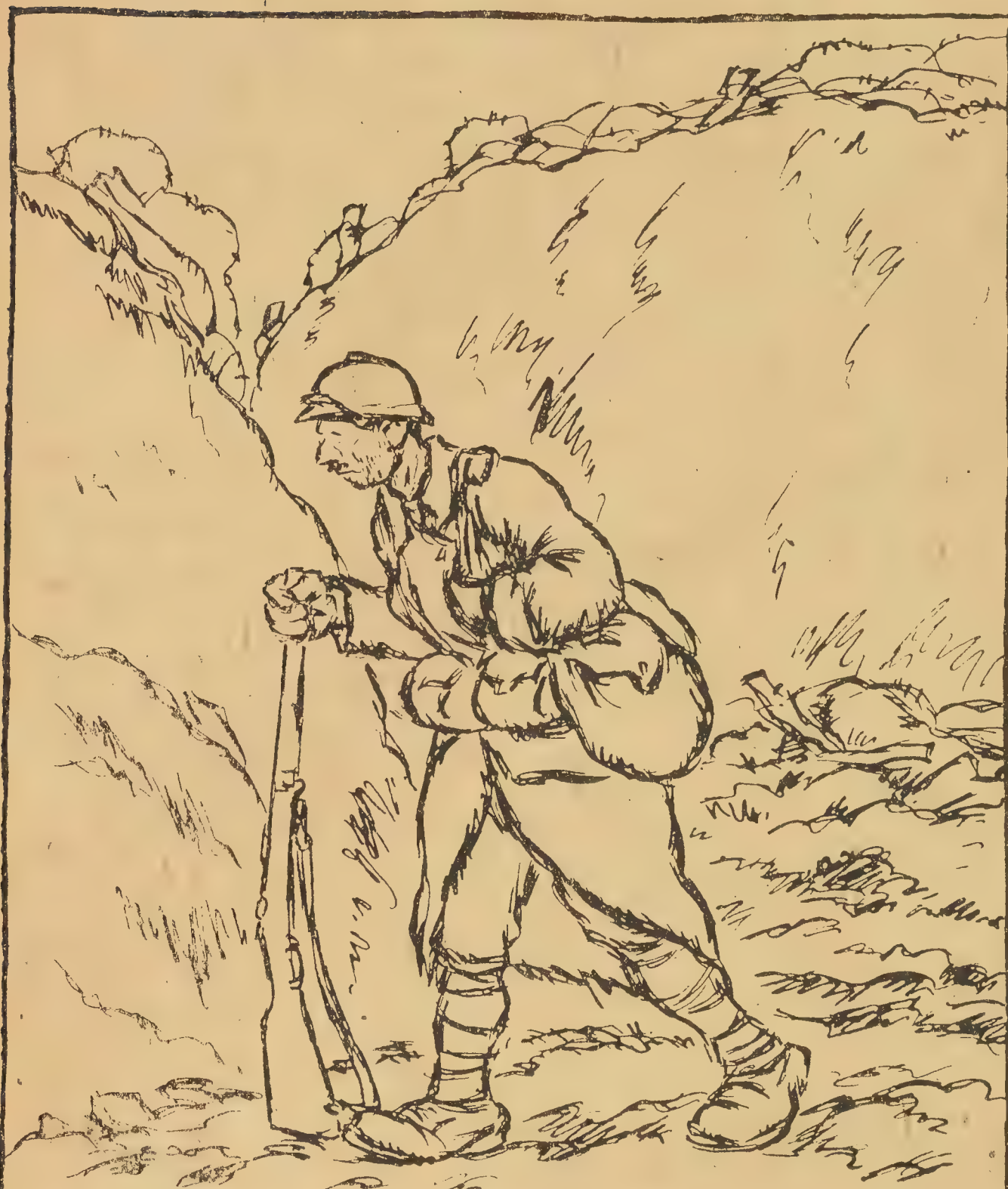


LE SOLDAT LE FLOCH, DU 62^e D'INFANTERIE

(Dessin de Le Rallie.)

— Avec cette corde, ça ira. Une fois attaché dans l'arbre, me v'là tranquille. Si j'suis blessé, je peux continuer mon boulot...

LA BAIONNETTE
LES ÉTAPES DU POILU



Le fantassin blessé, retour de l'attaque :
— Tout mon bataillon détruit... Suis seul survivant !



Le même à la gare d'évacuation :
— On en a vu de dures ! Mais on les a tenus !



Le même à la gare régulatrice :
— Affreux ! Horrible ! Nos pertes ? Grosses, oui, mais celles des Boches, formidables ! On les aura !



Le même à l'hôpital, à l'arrière :
— On les aura ? Non, on les a ! Chez nous, pertes insignifiantes ; chez eux, c'est irréparable !

(Dessin de Genty.)



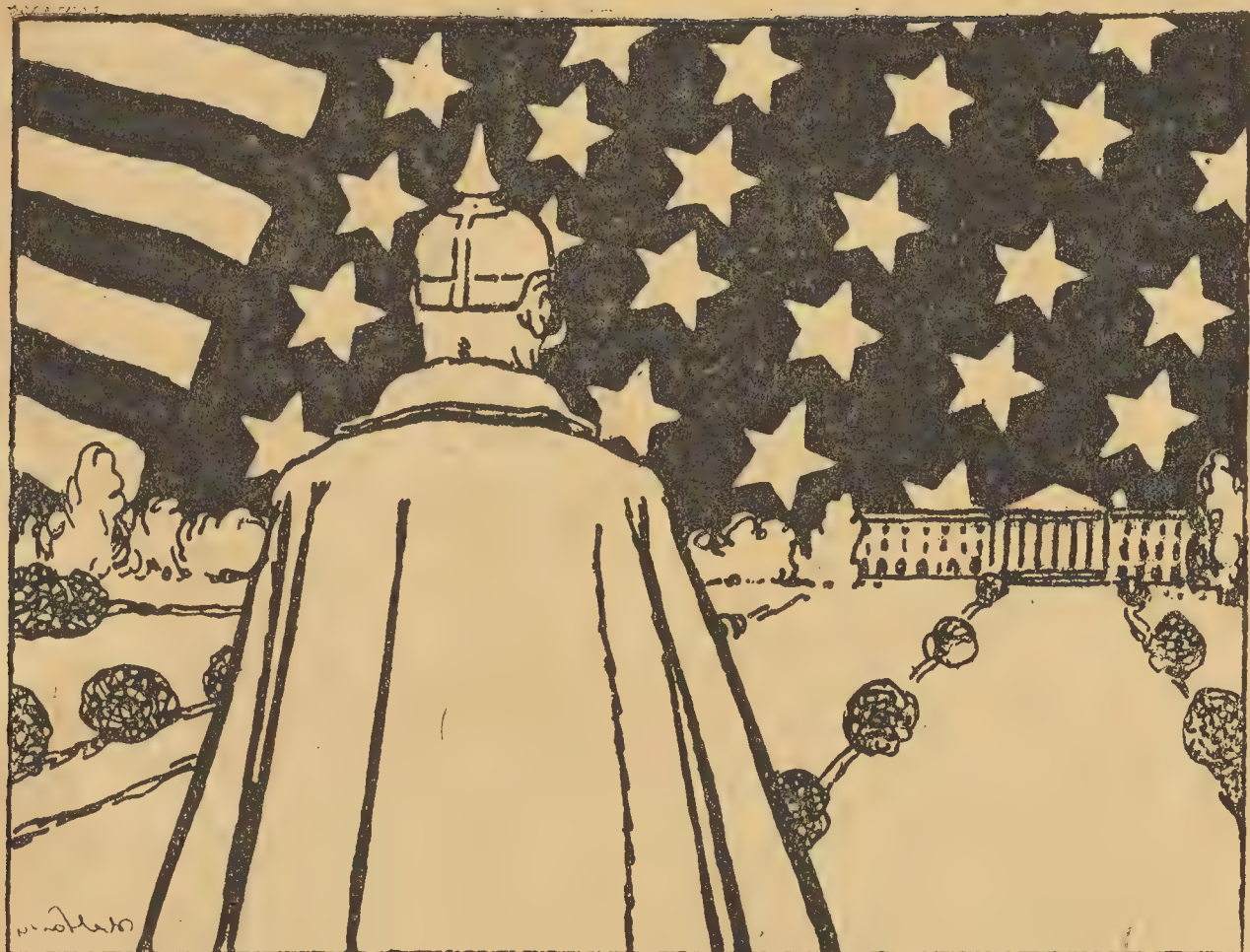
(Dessin de Paul Iribe.)

DEBOUT



MORTS !

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS



(L'Echo de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

LES NUITS DU KAISER.



(London Mail.)

— Mary, je prendrai un des enfants avec moi, au Parc, cette après-midi.

— Bon, m'ame, lequel ?

— Oh... celui qui ira le mieux avec ma robe.



(Le Pays de France.)

(Dessin de Ray Ordner.)

— Avez-vous remarqué que les circulaires ne sont jamais appliquées ?

— Dame ! une circulaire... c'est fait pour être tourné.



(Berliner Illustrirte Zeitung.)

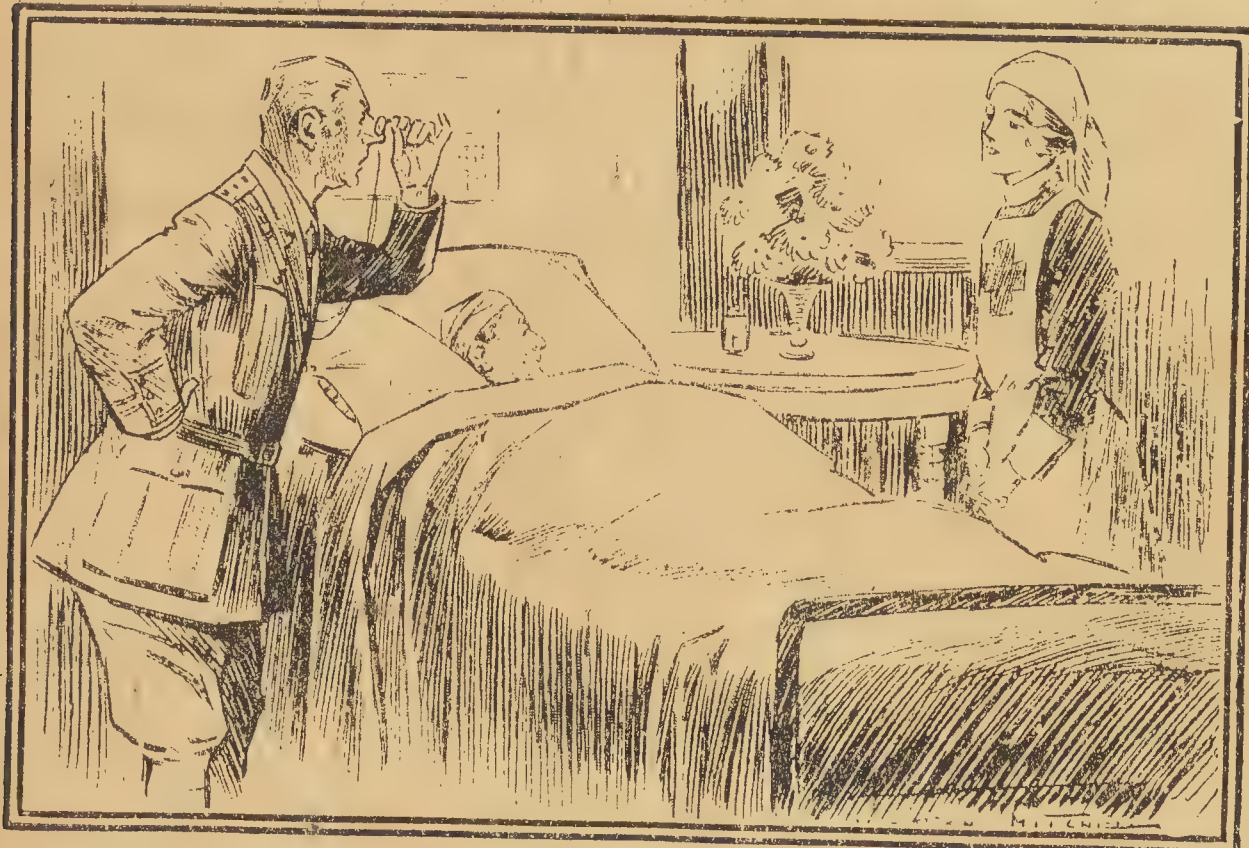
— Mon essieu est brisé, m'sieu l'agent. J'ai passé sur sa sacrée tarte de guerre !...



(Le Petit Bleu.)

— Et puis, tu sauras que quand je discute avec une gourde, je ne lui cède jamais.

— Ben, moi, c'est tout le contraire. Je lui cède toujours. Bonsoir !



(Tatler, Londres.)

(Dessin de Hutton Mitchell)

— Mettez lui des compresses de vinaigre sur la tête, des cataplasmes de moutarde sur la poitrine, et un bain de pied d'eau salée chaude.

— Avec un peu de poivre dans la bouche, Mademoiselle, ça fera la ménagère complète.



(Excelsior.)

(Dessin de Métivet.)

— Venez dîner lundi. Mais je vous préviens... le modeste gigot des jours sans viande.



(Dessin de Meunier.)

LE ZOUAVE DE DRYE-GRATSCHEN

— Tirez donc ! N° de D. !!... —

LA BAIONNETTE



(Dessin de Pavis.)

LE CAPITAINE, inquiet de son agent de liaison qui ne revient pas. — Vous n'avez pas vu passer un homme ? Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Depuis deux ans, mon capitaine...



(Dessin de Savy.)

— Quelle tristesse de partir avant de leur avoir montré de quoi on était capable...



(Dessin de Maréchaux.)

LE GOSSE DE SOISSONS

— Ce cri ? Quelqu'un a été blessé... tué, peut-être ?
— Mais non, voyons ; c'est une qui a eu peur !



TOBY-CHIEN. — Depuis que ma mère Colette m'a prêté à ces terribles hommes des tranchées, c'est bien simple, je ne vis plus. Encore si Kiki-la-Doucette était avec moi ! Mais on l'a transformée en *good luck*, et elle fait, de l'autre côté de la Somme, des mamours à des officiers anglais. Chien de guerre, moi ! Quelle aventure ! Que voulez-vous que je fasse ici ? La chasse aux rats ? Pauvres bêtes ! Avec mon muflle écrasé, je ne saurais seulement pas les prendre. D'ailleurs, ils me font peur. Et puis, je suis vexé, je boude : on m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Le *bull* et les quilles... La Fontaine, qui savait si bien nous animer, en eût fait une fable. Moi, je n'en fais que de la neurasthénie. Et je maigris, c'en est une pitié ! Quoi manger ? Ces hommes ne se nourrissent que de singe, qui est une sorte de viande sans os. Mais en voici bien d'une autre... Quels sont ces animaux étranges qui s'avancent de mon côté ? Des singes, justement ; un éléphant, un loup, et un ours, mon Dieu ! un ours !!

BALOO. — *Mister Rudyard Kipling, please ?*

TOBY-CHIEN. — *Do you speak english ? Yes ?* Eh bien ! pas moi... Mais je ne me trompe pas, vous avez tout du Baloo... Pardon ! je m'oublie à parler l'argot des tranchées. Je veux dire : vous ressemblez tellement à Baloo, l'ours brun du « Livre de la Jungle » !

BALOO. — Je suis Baloo lui-même.

TOBY-CHIEN. — Que faites-vous ici ? Le caporal-instructeur ?

BALOO. — Vous plaisantez, je pense.

TOBY-CHIEN. — Dame ! si je m'en rapportais à vos antécédents... N'est-ce pas vous qui enseignâtes à Mowgli, le « petit d'Homme », la Loi de la Jungle ?

BALOO. — Si fait ! Je vois que j'ai affaire à un lettré.



Il est préposé à la défense du Gange.

TOBY-CHIEN. — Ah ! par exemple ! si je m'attendais à cette visite ! Et voici vos compagnons : Kaa, les Langurs, Akela, Hathi. (*Les animaux saluent.*) Qu'ils ont grandi depuis la dernière fois que je les ai vus !

BALOO. — Parbleu ! Vous savez comme elle a poussé, la « méprisable petite armée anglaise » ! Et nous en sommes, bien fièrement, de l'armée anglaise. Ce sont les Hindous qui nous ont amenés avec eux pour leur porter bonheur.

TOBY-CHIEN. — Vous aussi, comme Kiki-la-Doucette !

BALOO. — Nous n'étions pas fâchés de voir du pays, et surtout des êtres qui se battent mieux que nous.

TOBY-CHIEN. — Malheureux ! Vous venez en enfer. Que n'êtes-vous demeurés tapis dans vos champs pacifiques de lentilles, de coton et de riz ! Enfin, puisque vous voici, instruisez-vous. La grande leçon que vous tirerez du voyage, et que vous ne manquerez pas de rapporter dans la jungle, c'est que

tous les hommes du monde civilisé sont plus bêtes que la dernière bête des bois. Et encore, la bêtise, passe ! Mais la félonie et la cruauté... Un exemple ! Regardez par ce créneau. Vous apercevez, au milieu de l'espace mortel qui sépare les lignes adverses, un puits. Pourquoi est-il juste là, ce puits, seul fournisseur en eau potable de la contrée ? Les vues de la Providence sont insondables. En tout état de cause, il sert aux Boches comme à nous. Au début, nous avions établi un tacite *modus vivendi* : nous agitions un drapeau blanc, et nous sortions librement, le temps de nous ravitailler en eau. Eux de même. Ils nous ont ainsi apprivoisés, les maudits ! Et, un jour qu'une dizaine de Français confiants, seulement armés de seaux, s'empressaient autour du puits : Tac, tac, tac, tac... la mitrailleuse boche !

BALOO. — Il est écrit, dans la Loi de la Jungle : « Est puni de mort quiconque se permet de tuer aux abreuvoirs une fois la trêve de l'eau déclarée (1) ».

(1) « Le second Livre de la Jungle. »



Kiki-la-Doucette.

LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Critica, Buenos Ayres.)

(Dessin de Rojas.) 1)

— Il part pour l'école ?
— Non, il part pour le front.

(1) Dessin extrait de *Germania*, album in-4 : 3 fr. 50. Envoi franco contre mandat de 4 fr. Étr. : 4 fr. 50. (Édition Française Illustrée.)



(London Mail.)

(Dessin de Chilcot.)

1^{er} DOCTEUR. — Et avez-vous réussi avec votre premier malade ?
2^e DOCTEUR. — Heu... oui. La veuve a payé la note.



(Le Rire.)

(Dessin d'Hervé Baille.)

— T'as l'air triste, aujourd'hui ?
— Oui, j'ai l'noir !



(Excelsior.)

(Dessin de Keller.)

LE POILU (rôle de Mignon). — C'est là que je voudrais vivre...
L'AUDITOIRE (en chœur). — Ben, mon colon !...



(London Mail.)

(Dessin de Starr Wood.)

— Et votre mariage avec cette demoiselle de magasin a bien tourné ?
— Oh ! parfaitement bien. Si je pouvais lui faire perdre l'habitude de crier : « Caisse ! » quand elle m'appelle.



LA FAUNE DU FRONT

La Baïonnette a chanté l'autre jour les louanges des "Héros à 4 pattes". Mais il est au front une autre faune dont les représentants ont parfois beaucoup plus de pattes, mais qui ne mérite pas pareil honneur.

Rats, souris, cafards, puces et totos en sont les principaux types. Ceux-là, nos poilus les poursuivent de leur haine et les dessinateurs de la Baïonnette, C. py, Genty, Nam, Pavis, Harley, etc, tout comme Marcel Hervieu, les y ont consciencieusement aidés.

Nos lecteurs s'en rendront compte la semaine prochaine.



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— C'est pour que ceux-là aient la paix que nous supportons la guerre.



(Dessin de Fabiano.)

LA RENTIÈRE DE REIMS

- Vous rentrez à Reims ! Pourquoi n'êtes-vous pas restée à Paris ?
— Je suis née à Reims ; alors, j'aime mieux y mourir.

LA BAIONNETTE



DESSINS DE
CAPY, GENTY, MAC ORLAN,

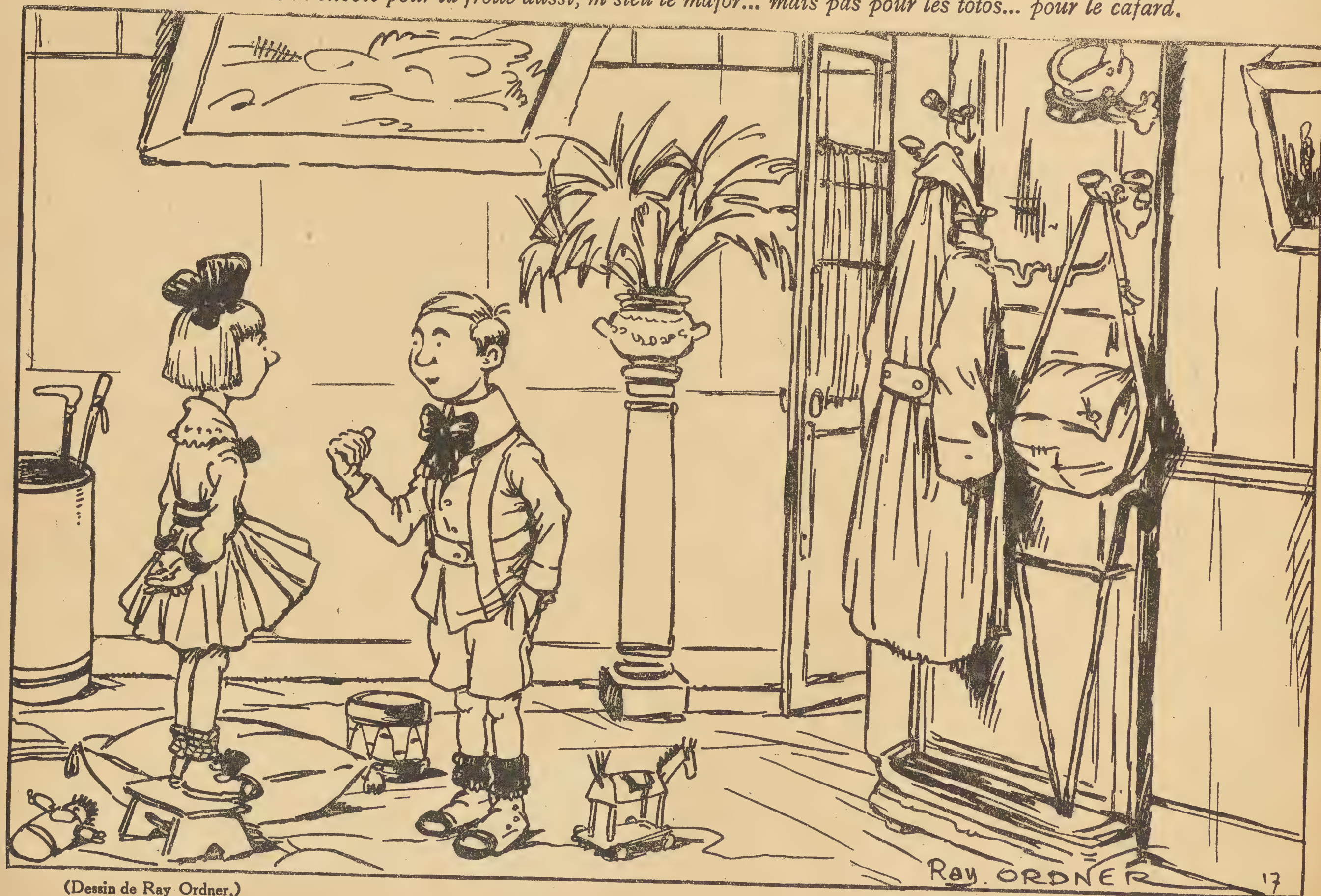
LA FAUNE DU FRONT

TEXTE DE
MARCEL HERVIEU



(Dessin de d'Hache.)

— Le cabot m'envoie pour la frotte aussi, m'sieu le major... mais pas pour les totes... pour le cafard.



(Dessin de Ray Ordner.)

— Y doit pas revenir du front, le cousin Jules. V'là une heure que je le regarde et y s'est pas gratté une seule fois !...

TOBY-CHIEN. — Montez donc leur réciter ça sur le parapet ! Non, je vous dis, c'est insensé. Aussi, qu'est-il arrivé ? On va maintenant au puits en cachette ; et, des fois, les deux troupes s'y rencontrent : on se dispute homériquement les seaux.

BALOO. — Je sais. J'ai vu le dessin de Poulbot : « Ton seau ? C'est ton seau ? Veux-tu ma main sur la gorge ? »

TOBY-CHIEN.

— Voilà.

BALOO. —

Quelle tristesse !

TOBY-CHIEN.

— Oui. Et quelle folie ! J'y reviens, parce que c'est vrai. Mais comment tuer la guerre ? Entuant les guerriers. Et les guerriers, c'est eux, non les nôtres. Toujours est-il que nous, la faune du front, aidons au mieux les hommes dans la destruction

des barbares, depuis les poux qui les mangent vivants, jusqu'aux corbeaux qui les mangent morts.

BALOO. — Que dites-vous ? Ces bêtes ne choisissent pas. Elles mangent aussi les Alliés ?

TOBY-CHIEN. — Hélas ! Il faut bien vivre. Nous, du moins, l'élite animale, avons choisi. Ce qui fait que vous devriez venir à la rescousse. Où sont vos « croque-morts » ? Il y avait, autant qu'il m'en souviene, le crocodile, le chacal et la grue — cette grue qui, de plus, s'appelait l'Adjudant. Avec un nom comme ça, elle n'est donc pas mobilisée ?

BALOO. — Si. Toujours dans l'armée anglaise. En Égypte. Elle est chargée de happer les imprudents qui essaieraient de passer le Nil. Le chacal lui, est en Afrique. Vous n'ignorez pas que les Boches y voudraient susciter quelques soulèvements indigènes ; il est donc là-bas à sa place. Quant au crocodile, déclaré inapte à la zone des armées — comment transporter ce tronc d'arbre vert ? — il est préposé à la défense éventuelle du Gange, dans l'hypothèse ridicule d'une tentative allemande sur les Indes.

TOBY-CHIEN. — Ce que vous me dites me remplit d'aise. Plût à Dieu que l'humanité se fût avisée plus tôt que nous existons autrement que comme un ornement machinal de la planète !

BALOO. — On nous a pris longtemps, en effet, pour des mécaniques. Aujourd'hui même, à part quelques-uns qui ont eu des lueurs, combien encore nous ignorent ou nous méprisent ! L'insecte qui rampe ou qui vole, cela fait toujours partie des désagréments de la campagne. Et les grosses bêtes comme moi, les hommes les fuient, ou, quand ils le peuvent, les tuent.

TOBY-CHIEN. — Ils se tuent bien entre eux.

BALOO. — N'est-ce pas ? Je me suis laissé dire que, dernièrement, sur les boulevards de Paris, un petit jeune homme trop bleu-horizon, apercevant chez un libraire le



Je suis Baloo lui-même.



Elle est mobilisée dans l'armée anglaise.

magnifique ouvrage de votre entomologiste J.-H. Fabre, intitulé : *les Auxiliaires*, est entré pour en faire l'emplette, et a été bien déçu : il s'attendait à y dénicher des éclaircissements sur la loi Dalbiez !

TOBY-CHIEN. — Cette insouciance de nos mœurs est chose incroyable, mais exacte. Que d'enseignements, pourtant, n'y puiseraient-ils pas ! Le même poisson qui ne mord pas deux fois au même appât, les abeilles qui savent élire intelligemment une reine, les fourmis qui savent rentrer leur charbon pour l'hiver...

BALOO. — Il est juste d'ajouter qu'une certaine catégorie — vous savez laquelle, — de ces diables d'hommes trouverait dans nos antagonismes et nos appétits la justification de ses plus bas instincts. « Les gros peuples mangent les petits », voilà ce que pourrait arguer la parodie.

TOBY-CHIEN. — Parbleu ! On n'empêchera point la lutte pour la vie ; mais il y a la manière. Et ceux-là ne l'auront jamais.

BALOO. — Donc, il faut croire que nous, frères inférieurs de l'homme, nous valons mieux que lui par certains côtés ?

TOBY-CHIEN. — N'en doutez pas ! Même ici, dans notre petit monde européen, nous lui en remontrons : A plus forte raison vous, animaux de l'Inde fabuleuse, hôtes sacrés des brahmanes et des rajahs, qui pénétrâtes en silence les légendes et les mystères des ruines de vos temples sanglants. Qui sait même si, à nous tous, nous ne parviendrons pas, avec le temps, à surpasser nos maîtres humains ? Songez seulement à la quantité de force encore inemployée que nous totalisons ! Veuillez considérer l'infinie diversité des organismes et des fonctions de la race animale, et lui comparer le pauvre corps de l'homme. Nous avons des « mille-pattes » ; l'homme n'a que deux bras. La puce franchit d'un bond un espace représentant des centaines de fois sa propre longueur ; l'homme qui tombe d'une échelle se rompt les os. Les plus humbles vibrions ont résolu, de naissance, le problème aérien que le meilleur « as » ne fait qu'entrevoir au péril de sa carcasse. Les bêtes nocturnes voient à minuit aussi clairement qu'en plein jour ; l'homme tâtonne en aveugle. Les mouches marchent au plafond la tête en bas ; l'homme a déjà bien de la peine à se mouvoir sur un plan normal. Moi-même, j'identifie, rien qu'à l'odeur, mille choses et mille êtres ; l'homme à l'odorat

le plus subtil serait fort empêché de suivre une piste. On pourrait multiplier des exemples dont le moindre démontre à l'évidence la supériorité proportionnelle de nos muscles et de nos sens. Il ne reste plus qu'à nous utiliser, à nous appliquer, pourrait-on dire. Ce jour viendra-t-il jamais ?

BALOO. — Nous verrons après la guerre. Certes, la faune de la

Jungle est prête d'ores et déjà à seconder la vôtre dans cet éveil grandiose ; mais, avant de galvaniser les animaux, il importe de sélectionner les hommes, dans l'intérêt de leurs rapports futurs tels que vous les concevez. Éliminons d'abord les méchants, le reste viendra tout seul, croyez-moi. Vivent la Faune de la Jungle et la Faune de la France ! Trois hurrahs pour la Faune Cordiale !

(Illustrations de Nam.)

MARCEL HERVIEU.



(Dessin de Quint.)

- C'est-il vrai, Victor, qu't'es fâché avec ta marraine ?
 — Penses-tu, dans l'intimité, elle m'appelait Toto.



(Dessin de de La Noe.)

- Voyons, Agénor, vous cherchez toujours la petite bête !
 — Dame ! ma tante, c'est pourtant ce qu'il nous faut faire, si nous voulons dormir...

LA BAIONNETTE



— Voilà un crétin qui se laisse dévorer, sous prétexte qu'il est de la S. P. A. !

— Qu'est-qu'tu veux ? il aime pas la vermine !



— Et vous vous en êtes débarrassé ?

— Jamais de la vie ! des totos que j'ai eus le même jour que ma croix de guerre !



(Dessin d'Hervé Baille.)

— Tu parles s'y doivent l'avoir sec, les totos et les rats, avec ces bruits de paix !

LES HOTES DES TRANCHÉES



PAR LEO LARGUIER

Les rats.

Ils sont les génies innombrables et malfaisants des tranchées, les pillards invisibles, rapides et féroces.

Le saucisson rustique qu'une ménagère envoya du fond d'un petit village tranquille est pour eux, si le poilu ne le pend à une poutre de sa cagna, et c'est pour eux aussi qu'on achète des crottes de chocolat, boulevard des Capucines ou avenue de l'Opéra.

Ils prélèvent sur l'humble fortune du soldat un terrible impôt.

Ils doivent dormir, pendant le jour, dans les trous que recouvre un petit rideau d'herbes drues, à moins qu'ils ne fassent des patrouilles sur les talus, dans la zone sinistre hérissée de fils de fer barbelés et défoncée par les obus, à travers cette bande de terre maudite où piaulent les balles et que les Anglais appellent « le pays de personne ».

Le soir venu, une lune de sang ajoute au tragique du paysage.

C'est l'heure où ceux qui ne sont ni de garde, ni de ronde, ni de travail ont regagné le trou d'ombre où ils vont dormir.

Après une tonnante journée, après une journée de fer, le secteur est redevenu tranquille et l'on va se reposer un peu.

Au cœur de la bonne terre maternelle, le poilu s'enroule dans ses couvertures et il enfonce son passe-montagne sur ses yeux.

Un roi légitime respecterait le pauvre sommeil de celui qui est étendu là.

C'est l'heure des rats.

La boule de pain clouée au mur d'argile, les provisions que renferme la musette les attirent ; au seuil de l'abri, ils tiennent un conseil qui s'achève en bataille.

Le sommeil qui planait dans l'ombre épaisse s'enfuit comme une chauve-souris.

Les voici.

Un quart roule, un peu de sucre devait rester au fond, car le rat s'obstine et fait avec le gobelet de fer-blanc un bruit de rétameur au travail.

Un autre semble scier du bois. Il y en a un qui vient chercher des épis dans la paille de la cagna et va les manger sur les marches de terre.

Tous les corps de métiers sont représentés : dépiqueurs de grains, menuisiers, rétameurs, et ils passent, gras, mous et velus.

Le poilu qui a remué les pieds, crié, frappé avec son bâton

contre les murs qui s'effritent, allume son briquet et cherche la chandelle.

Sur la planchette où il l'avait mise, le bout de bougie a disparu !

Il ramène sa capote sur sa tête pour ne plus les entendre, et, la fatigue aidant, il se rendort.

Il ne les entend plus, mais ils sont là, et ils ne lui auront pas volé seulement un peu de son sommeil. Demain, la ceinture de flanelle sera trouée dans le sac, le chocolat n'existera plus dans la musette, la boule de pain sera creuse comme une gourde, et ils auront même grignoté une lettre, ils auront mangé, au bas de la page, les deux lignes auxquelles il tenait le plus : « Je t'embrasse, m'amour, un million de fois... »

Les mouches.

Je n'ai jamais pu savoir, depuis la guerre, s'il y a des mouches à l'arrière, en été. Elles sont certainement toutes au front : les mouches vulgaires qu'enfant l'on raffait contre les murs ensoleillés et les vitres tièdes, les mouches aux corselets métalliques d'or vert qui ressemblent à des pierreries malsaines, à des bijoux ailés et vénéneux ; les énormes mouches obsédantes et stupides qui ne savent plus retrouver la sortie de la cagna et qui font sur les courtes siestes le bruit d'un moteur qui ronfle. Elles sont toutes dans les tranchées, elles se noient dans le quart de pinard que l'on se verse et se suicident

*Elles se noient dans le quart de pinard.*

dans la soupe chaude ; elles adorent les dormeurs, ceux qui essayent de ronfler pendant quelques instants, entre onze heures et midi, et qui remontent du fond de l'abri en grognant comme des ours qui sortent de leur fosse, au moment où le soleil fait des places d'armes, des boyaux et des guitounes une torride ville africaine de terre rouge et de boue craquelée, et, lorsque le poilu qui a laissé pendant trois secondes son bout de frigo sur son assiette de fer-blanc abaisse son couteau, il reste surpris de voir le morceau de viande intact. Il avait cru que la barbaque s'envolait !...

Les totos.

Les rats qui pullulent sont français, ils sont les descendants du rat des champs de La Fontaine, les vieux rats paysans, les campagnols que la guerre a rendus innom-



(Dessin de Pierre Mac Orlan.)

PIERRE
 MAC ORLAN
 1917.



(Dessin de Ch. Genty.)

SALON D

— Ecoute, j'veux bien te céder ma place; mais j'te pr
 — Deux heures! Oh! alors, maintenant y n'doivent plu



POS
que, depuis deux heures, j'suis dévoré par les totos.
faim...

LA BAIONNETTE

brables et féroces, mais les *totos* sont blafards et Boches.

Comme les Boches, ils ne connaissent que la guerre de tranchée, le creux d'une boutonnière est pour eux un poste d'écoute, et le pli d'une chemise une parallèle de départ.

Grâce à eux, les alentours des guitounes prennent souvent un aspect oriental à cause des poilus qui s'y épouillent aussi gravement que des Arabes.

Ils sont ignobles, laids comme des poux, mais on n'en a pas à l'arrière.

Le *toto* n'est pas un embusqué, il a horreur de l'eau de Cologne, il ne peut vivre que dans le drap des capotes que trouent les balles, dans les linges rudes qui s'ensanglantent brusquement...

Les taupes.

Si les rats et les *totos* sont des troupes d'assaut, les mouches font partie d'une aviation harcelante et les taupes appartiennent au génie.



Les taupes appartiennent au génie.

Elles creusent leurs sapes et leurs mines ; la terre grenue s'amonce et s'écroule, mais on ne voit les noires ouvrières que mortes, surprises dans la rigole d'un boyau et écrasées par les piétinements d'une relève, presque bleues, avec leurs poils pareils à une mousse sombre, et leurs pattes jaunes, ouvertes, humaines comme de petites mains...

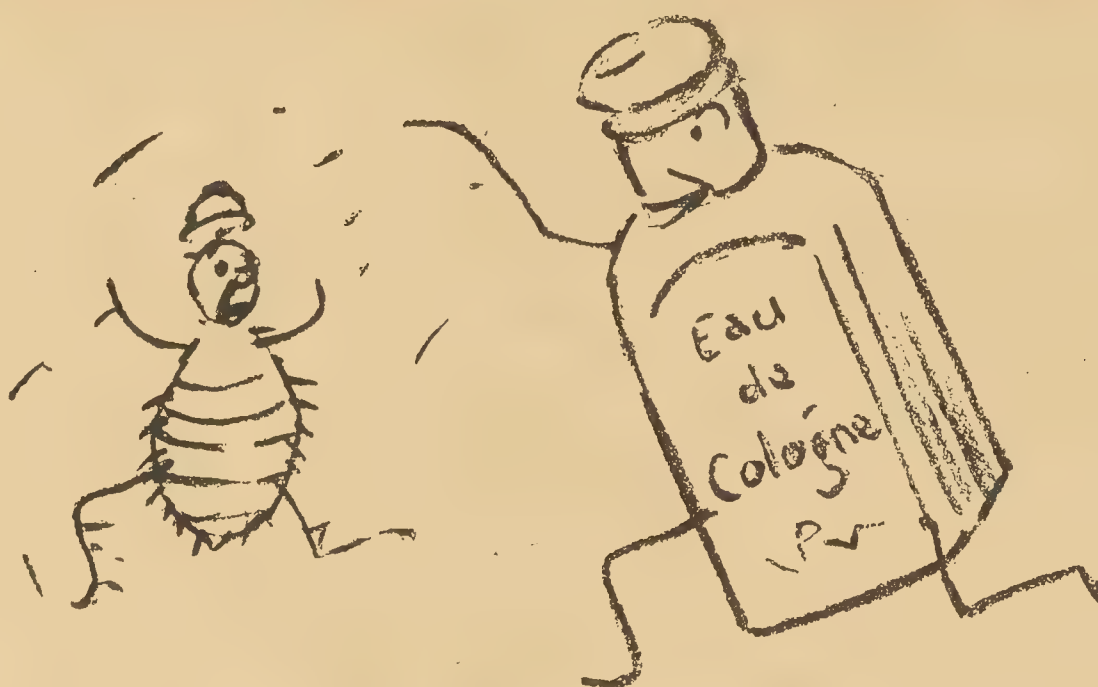
Le cafard.

Ce n'est pas tout.

Il existe une espèce inconnue des entomologistes, une bestiole qui n'est pas visible comme les rats, les mouches ou les *totos*, mais qui existe tout de même.

Aucun naturaliste ne l'a cataloguée, et l'Homère des insectes, le vieux Fabre, qui fumait sa pipe de berger dans son ermitage de Sérignan, en étudiant les mœurs de la mante religieuse ou du bousier, n'en parle nulle part et n'a pas eu l'air de la connaître.

J'ai cherché dans une moitié de dictionnaire trouvée sous



Il a horreur de l'eau de Cologne.

un décombre, et j'ai trouvé :

— « *Cafard* : nom vulgaire de la blatte. »

J'ai cherché : *Blatte*, et j'ai lu à cet endroit :

Blatte : s. f., genre d'insectes orthoptères, bêtes noires et puantes qui rongent les bois, les étoffes, dévorent les comestibles, etc.

Jamais livre n'a menti à ce point !

Le cafard n'est pas un insecte orthoptère, il ne se nourrit ni du bois des guitounes, ni de la vieille étoffe rude des toiles de tente, et personne ne sait s'il est gris ou noir. Le dictionnaire ment comme un almanach.

Le cafard est invisible et réel comme un microbe mal-faisant. Il trouble une cervelle, brouille un ciel, gâte un paysage, empoisonne une journée, prend mille formes désagréables, arrive soudainement et disparaît de même.

Le poilu rit et raconte une histoire en fumant sa pipe. L'histoire est vigoureuse et la pipe tire bien. La compagnie est en soutien, et la soupe n'a pas été trop froide.

Le vaguemestre s'arrête dans le boyau et fouille dans son sac.

Il donne des dernières nouvelles du jour, les nouvelles sensationnelles en distribuant les lettres et les colis. Le régiment ne va pas tarder à être relevé, le cycliste de la brigade et le téléphoniste du Q. G. pensent qu'il ira au repos au bord de la mer.

Les hommes ne demandent qu'à croire. Ils s'allongent des claques sonores et imaginent la plage lointaine toute blanche sous le soleil ; ils sentent sous leurs pieds nus la chaleur du sable fin... Voici deux lettres pour Guillaumet (Charles)... un vrai courrier de ministre !... un colis pour Guignon (Albert) ; il n'y en a que pour lui... Il paraît que les Boches ont pris une bûche formidable et que Lille est occupée par les Anglais... Une lettre recommandée pour Milcent (Victor)... Le veinard !... Ça marche. On les tient. Wilson est un homme et la guerre va finir... et le vaguemestre fait sa distribution de lettres, de colis et de canards, bavard et scrupuleux.

Il n'y a rien pour le poilu qui racontait en riant une histoire, et brusquement son visage s'est fermé, il a suivi d'un œil éperdu le vaguemestre qui s'en allait : il a le cafard !

Le ciel qui se dorait est devenu sinistre, sa pipe qui tirait bien se met à chanter comme une seringue, la mèche de son briquet est humide... il est la proie du cafard mystérieux.

LÉO LARGUIER.

(Illustrations de Delaw.)



Il est la proie du cafard mystérieux.

LA BAÏONNETTE



(Dessin de Le Chevallier.)

L'HABITUÉ DE L'OPÉRA. — *Et moi qui goûtais tant les rats... avant la guerre.*



(Dessin de Gabard.)

— *Et vous, qu'est-ce que vous f...ez là, N. de D... ?*
 — *Moi ?... on chasse ses totos dans ses propriétés, cabot.*



(Dessins de Pavis.)

AUTRE TEMPS

— Autrefois, à pareille époque, je courais le cerf chez la marquise...

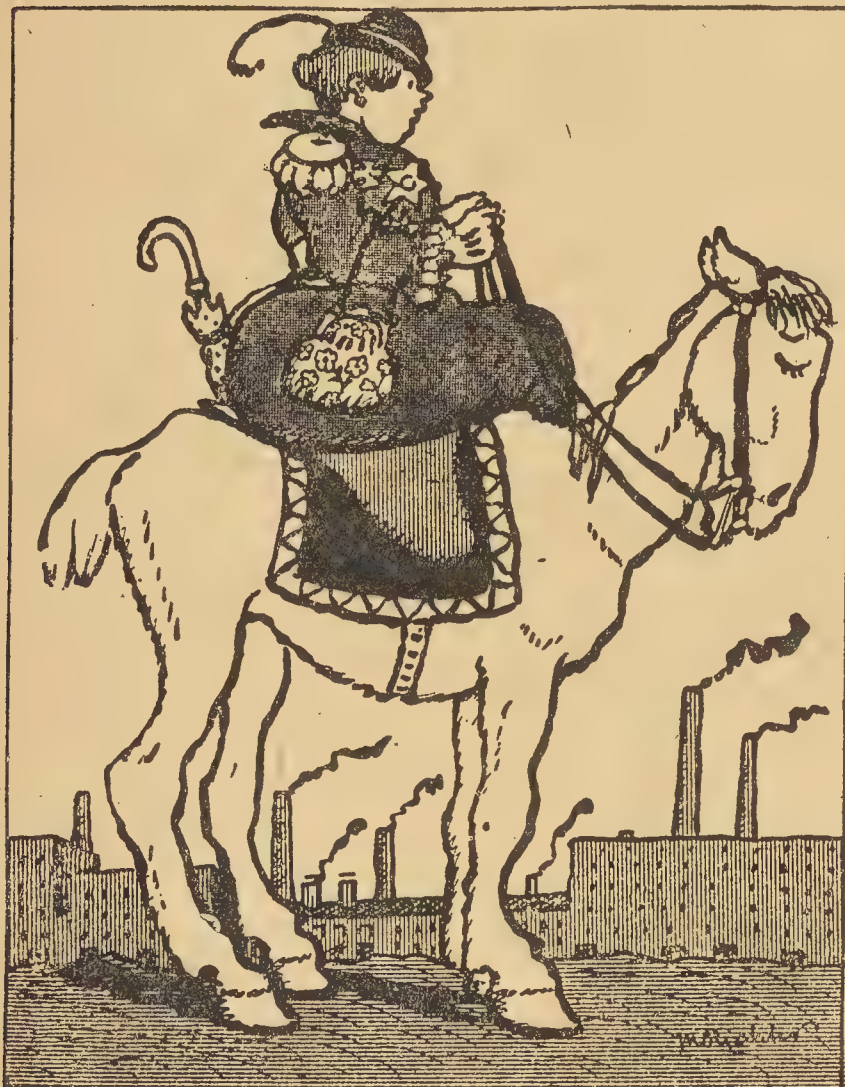
LES MEILLEURS DESSINS



(Le Front.)

(Dessin de Jeanjean.)

CHASSE EN ARGONNE



(Kladderadatsch, Berlin.)

Mme Müller se voit déjà « Colonelle » à l'Etat-Major général du Service Civil.



(Le Rire.)

(Dessin de Vion.)

— Tu en as, d'la veine, toi ! T'as jamais eu de totes !...



(L'Événement.)

(Dessin de Carso.)

LES ENFANTS TERRIBLES

GERMANIA. — C'est la dernière feuille ; après, vous jouerez à cache-cache.



(London Mail.)

LUI. — Je n'ai jamais connu que deux femmes vraiment parfaites.

ELLE. — Et... quelle est l'autre ?



(Le Figaro.)

(Dessin de Forain.)

CHEZ LES NOUVEAUX RICHES

— Elles sont grosses, n'est-ce pas ?

— Oui... On voit que c'est du 320.



(Passing Show, Londres.)

(De sin de Léonard Smith.)

— Vous êtes là bien tranquille ! Pourquoi n'êtes-vous pas au front ?

— Parce qu'il n'y a pas de vaches à y traire, madame !

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS (Suite)



(Excelsior.)

(Dessin de Falké.)

— Tiens, tiens, tiens! Monsieur emploie du bleu de Prusse! ..



(Excelsior.)

(Dessin d'Harley.)

— Alors, paraît que les Boches lancent de fausses nouvelles, même sur le front!

— J'vous crois, ma bonne dame, ils vous bourrent le crâne.



(Ruy Blas.)

(Dessin de Morriss)

— Comment!... tu sors encore!... A quelle heure rentreras-tu?

— Quand je voudrai.

— Bien... mais, tu sais... pas plus tard.



(Passing Show, Londres.)

— Allons, Maud, dépêchons-nous!

— Un instant... que je me mette un peu de poudre...



(London Mail.)

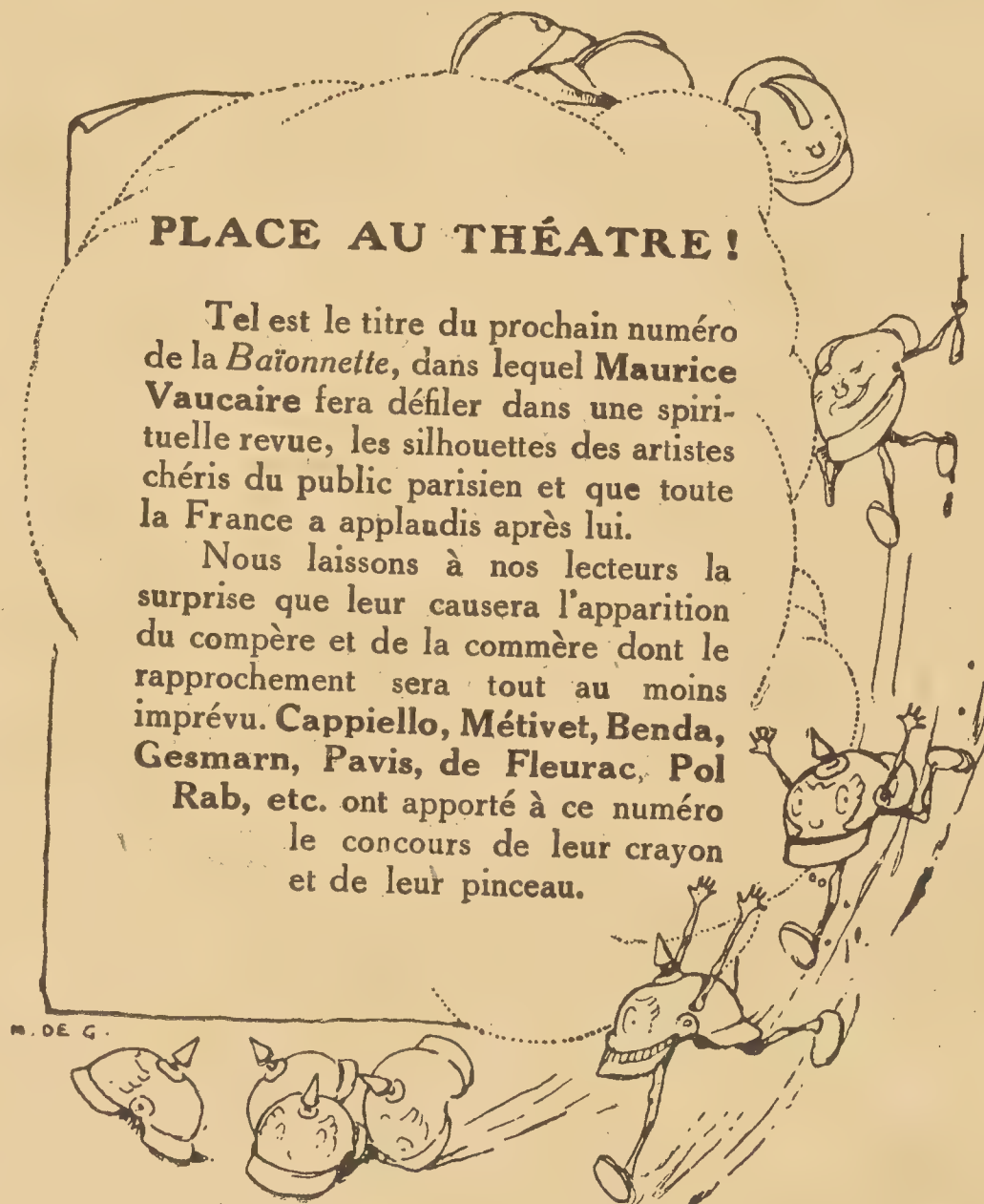
— Et, faites-vous des économies?

— Certainement, nous achetons tout crédit.

PLACE AU THÉÂTRE!

Tel est le titre du prochain numéro de la Baïonnette, dans lequel Maurice Vaucaire fera défiler dans une spirituelle revue, les silhouettes des artistes chéris du public parisien et que toute la France a applaudi après lui.

Nous laissons à nos lecteurs la surprise que leur causera l'apparition du compère et de la commère dont le rapprochement sera tout au moins imprévu. Cappiello, Métivet, Benda, Gesmarn, Pavis, de Fleurac, Pol Rab, etc. ont apporté à ce numéro le concours de leur crayon et de leur pinceau.



(London Mail.)

— Vous paraissez fatiguée. Vous avez eu un tas de raseurs, aujourd'hui sans doute?

— Non, vous êtes le premier.

LA BAIONNETTE



(Dessin d'Harley.)

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

ARISTOPHANE. — Toto... tu dis bien toto ? Par Zeus, de mon temps, nous ignorions cette bête-là... Es-tu bien sûr qu'elle existe réellement et que ce n'est pas une invention boche ?

— N° 110. — 9 Août 1917.

Le Jeudi. — 30 Centimes.

Abonnements : France : 15 fr. — Étr. : 22

ION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

(30, rue de Provence, PARIS. Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



G. K. Benota 1917

PLACE AU THÉÂTRE!

REVUE DE MAURICE VAUCAIRE

DESSINS DE

CAPPIELLO, BENDA, DE FLEURAC, GESMAR, IBELS, MÉTIVET, PAVIS ET POL RAB



PLACE AU THÉÂTRE !

SIX TABLEAUX AVEC ET SANS MUSIQUE

PAR MAURICE VAUCAIRE

PREMIER TABLEAU

LE FOYER DU PUBLIC AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

La sonnette de l'entr'acte a rappelé le public de Rodogune pour l'acte joyeux qui termine le spectacle.

Une seule personne reste dans le foyer, Corneille l'a barbée. Cette indifférente, coiffée en page florentin, n'est autre que : Mistinguett. Elle erre, bras ballants, silhouette cocasse, contemple chaque buste et lui fait une moue qui signifie : Tu as peut-être été un type épatant, mais tu n'as pas l'air rigolo.

Mistinguett plaque les bustes et se plante devant la caisse d'emballage de la statue de Voltaire; elle ose même tambouriner sur le bois, en chantant :

(air anglais)

*J' suis la même louffing'
Du Palace Skating.
Je m' nomme Mistinguett.
Je patine à roulett's.
Ma pauvre vieill' grand'mère
Tient l' lavabo-vestiaire.
Mon p'tit frère Justin
Y visse les patins.*

A ce ramage, Voltaire répond aussitôt:

*Ces deux ou trois crochets, derrière, ouvre-les donc
Et tu verras sortir mon marbre de Houdon !*

MISTINGUETT (épatée). — Ça c'est bien plus rigolo que Rodogune !

Elle regarde si Emile Fabre ou Duberry ne viennent pas et soulève les crochets.

Un petit vieux glabre, aux yeux perçants, sort de la caisse. Son regard en vrille tombe sur Mistinguett qui ouvre des mirettes comme si elle posait un premier plan de cinéma.

VOLTAIRE. — Qui êtes-vous ?

MISTINGUETT. — Mistinguett. Mes amis disent : « Mis ». Comment déjà qu'vous vous appelez ?

VOLTAIRE. — Voltaire.

MISTINGUETT. — Non ? vrai ? Y a Sorel et Marnac qu'habitent sur vot' quai... (La mémoire lui revient.) Ah ! J'sais où qu' j' vous ai déjà rencontré, c'est dans un' revue à Fémina autrefois. Signoret vous imitait rudement bien !

VOLTAIRE. — Que m'ont-ils fait dire, bon Dieu ! Vous me conterez ça... Avant tout, sortez-moi d'ici où je ne suis pas aimé. On ne m'a joué Zaïre que trois fois en trois ans et

LA BAIONNETTE

Méropé une seule fois en vingt. Au fait, qui jouait Zaïre? Était-elle «... dans l'âge heureux où règne l'innocence?» comme son amour de créatrice, M^{lle} Gaussin?

MISTINGUETT — J' sais pas. Demandez au régisseur, M. Morière.

VOLTAIRE. — Quittons sur-le-champ cette Maison de Morière, et prenez soin de me guider dans votre Paris si différent du mien, vous serez charmante :

*Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.*

MISTINGUETT. — T'es bête, mon gosse. J'vais chercher mes frusques au vestiaire et on s'débène. (Elle disparaît.)

VOLTAIRE. — Obscure et exquise.

(La vedette des Music-Halls parisiens reparait, portant sur son bras un admirable manteau de velours rouge doublé de zibeline, et, à la main, un bonnet du même poil.)

MISTINGUETT. — Vous allez enfiler ça pour aller jusqu'à mon auto, car vous vous feriez charrier si vous sortiez comme vous êtes !

VOLTAIRE (en passant les manches). — C'est tout à fait la pelisse rouge et le bonnet que m'offrit l'impératrice de Russie.

MISTINGUETT. — Vous en avez des baths relations !

Le couple sort par le vestibule de la rue Saint-Honoré. « Mis » fait signe à son chauffeur. Décidé à ne s'étonner de rien, Voltaire voit avancer la limousine sans chevaux de sa compagne.)

MISTINGUETT. — 24, boulevard des Capucines, et en vitesse !

(L'auteur de Zaïre grimpe dans l'auto ; il est accueilli furieusement par Auguste, le petit chien bien connu de l'artiste.)

MISTINGUETT. — Ta gueule, Auguste !

Démarrage, virage, puis, tout droit.

VOLTAIRE (rêveur). — Moi aussi, j'avais un grand carrosse avec un lit pliant, je voyageais beaucoup.

MISTINGUETT. — Alors vous avez inventé les sleepings ?

VOLTAIRE — Un fauteuil seulement

MISTINGUETT. — T'es rigolo, tu d'vrais m'faire des sketches, j'suis actrice et mes auteurs sont vidés. Tu m'permets d'te tutoyer, tutoie-moi aussi, c'est plus commode pour s'comprendre, mais n' me parle pas en vers, ça m'énervé !

VOLTAIRE. — Si tu veux. Pourquoi m'ont-ils mis dans une caisse ?

MISTINGUETT. — Parce que c'est la guerre, il paraît qu't'as de la valeur.

VOLTAIRE. — Ah ! C'est la guerre ! Je vois pourtant de nombreuses affiches promettant des attractions joyeuses.

MISTINGUETT. — Faut bien distraire ceux qui vont partir aux tranchées et au rif, et ceux qui reviennent en perme, nos chers poilus, nos maous pépères, et puis l'civil qu'aurait l'cafard !

VOLTAIRE. — Malgré les nouvelles richesses de notre langue, je crois comprendre ; mais puisqu'on est en guerre, qui fait les pièces nouvelles et qui les joue ?

MISTINGUETT. — Ceux de l'auxiliaire, nos poilus parisiens. L'après-midi, ils travaillent pour l'administration et le soir pour le public, avec l'autorisation du ministre. Y a aussi les vieux qu'ont l'esprit jeune.

VOLTAIRE. — Des vieux dans mon genre ? Joue-moi donc Zaïre où tu voudras.

MISTINGUETT. — L'titre est gentil, arrange-toi pour qu'ça n'dure pas plus d'vingt minutes et qu'il y ait des couplets ; on f'ra v'nir Scotto avec sa mandoline, y compose à domicile. Ça t'embête pas, au moins ?

VOLTAIRE. — Le roi de Prusse Frédéric me jouait bien des soli de flûte !



MISTINGUETT. — Vous allez enfiler ça pour aller jusqu'à mon auto... (P. 499, col. I.)



LA BAIONNETTE

MISTINGUETT. — T'en vante pas !

VOLTAIRE. — Un jour que j'ai été pris de fou rire, il m'a fait reconduire à la frontière.

MISTINGUETT. — Alors, ça va. Grouillons-nous ! on est arrivé. J'ai des types qui m'attendent.

L'auteur de Candide, tout joyeux de l'équipée, descend et regarde la façade de l'Olympia.

VOLTAIRE. — Qu'est-ce que c'est que ce palais bariolé d'affiches ?

MISTINGUETT. — L'Olympia, pardi, une de mes boîtes.

(Elle ne laisse pas au Maître le loisir d'observer la foule qui en sort, elle l'entraîne au 24, à côté, et le pousse dans l'ascenseur. Voltaire débarque au cinquième, tout interdit d'admiration.)

VOLTAIRE (à lui-même). — J'ai écrit autrefois que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers.

DEUXIÈME TABLEAU

LES AUTEURS DE SKETCHS

L'appartement de Mistinguett est gai, les meubles sont gais, le soleil qui regarde dans son salon par le balcon est gai. Mistinguett entre, gaie aussi, avec l'homme à la pelisse rouge et au bonnet de fourrure.

Dans l'antichambre, les auteurs de sketches, A..., B..., C..., D... et le musicien Scotti avec sa mandoline. Moitié soldats, moitié civils.

A... — Chère amie, je vous ai remis un sketch, rendez-le moi, je l'ai promis à Jane Marnac.

MISTINGUETT. — Adressez-vous à Montchamont, mon agent. Très flattée, au revoir et merci, sale mufle !

(A... sort. Il est piqué, il songe déjà à se venger dans une scène de revue qui sera très rosse.)

B... — Dis donc, Mis, j'ai pour toi une idée épatante. Tu pourrais pas me faire avancer 25 louis par Beretta ?

MISTINGUETT. — Tu n'éciras jamais ton idée, t'es trop flemme, et nous s'rions d'la revue, c'est l'habitude avec toi. Descends chez l'bistro d'la rue Caumartin, d'mande-lui de quoi griffonner ton truc, et on verra après.

(B... sort, il est vexé aussi. Il s'en va proposer la même combinaison à Polaire, à Cassive, à Campton, à Simone, à Cora, à Mégard, à Réjane. Il modifiera, pour chacune de ces vedettes, son sujet encore imprécis.)

MISTINGUETT. — A qui l'tour ?

C... — Bonjour, Mis !

MISTINGUETT. — T'es pas chic, vieux, tu travailles pour Pierly maint'nant, t'es qu'un ingrat !

C... — Sois bonne fille, viens faire la réouverture du Cabanon des Muses, j'ai pris l'bocal. T'auras le tiers de la recette.

MISTINGUETT. — Tu m'as pas r'gardée !... C'est grand comme un crachoir chez toi, j'f'rai pas mes frais d'peinture. Enfin, j'réfléchirai !... Apporte-moi une chanson ou téléphone-la moi.

C... — Entendu.

(C... sort radieux, il est toujours radieux.)

MISTINGUETT. — A qui l'tour ?

D... (assez important). — Bonjour, chère, vous savez qu'en ce moment je suis bien avec quatre directeurs.

MISTINGUETT. — Votre collabo E... dit que vous n'avez rien foutu dans sa Revue.

D... (pâle). — C'est roide !... J'étais toujours là !... Enfin !... Je tiens un merveilleux sketch sur la guerre.

MISTINGUETT. — Vécu ?

D... — En tout cas, véridique. Je puis en faire, à votre choix, un drame noir ou une opérette roulante.

MISTINGUETT. — Vous êtes combien là-dedans ?

D... — Nous somme sept, mais j'assume toute cette énorme responsabilité sur l'affiche : je signe seul !

MISTINGUETT. — Je vous écrirai.

D... — Dépêchez-vous, ça se sait déjà, mes quatre directeurs ne me laisseront pas tranquille.

(D... sort, la tête haute, et salue Voltaire d'un petit air protecteur.)

VOLTAIRE. — Mais c'est Trissotin lui-même !

MISTINGUETT. — Pour sûr. Tout d'même, y s'coue un peu trop l'feuillage...

VOLTAIRE. — De mon temps on disait: grêler sur le persil ! (I)

(I) Voir Correspondances



G.K. Benda

SOREL. — Combien de morceaux ? (P. 503, col. 2).

LA BAIONNETTE

TROISIÈME TABLEAU

LES DIRECTEURS DE MUSIC-HALLS

Ils sont quelques-uns autour de la table: M^{me} Rasimi, MM. Beretta, Dufrenne, les frères Volterra, etc...



M. M....gr

MISTINGUETT
(présentant Voltaire à la ronde).
— Un intime, vous pouvez parler d'avant lui. (Elle nomme les directeurs)... et les frères Volterra...

VOLTAIRE
(ému). — Ciel! Mes petits-enfants!

BERETTA (à Mistinguett). — Excuse-moi de les avoir amenés chez toi, je les avais convoqués au théâtre, mais on était tout le temps dérangé... Tu me permets de continuer, je leur expliquais...

MISTINGUETT. — Vas-y!

(Elle sort avec Voltaire et passe au salon.)

BERETTA. — Serrons les coudes, on vise les music-halls. Au début de la guerre, j'ai voulu offrir aux Parisiens des distractions à bon compte, j'ai mis les fauteuils à vingt sous...

LE DIRECTEUR DU PETIT CASINO.
— Moi, à dix sous!

BERETTA. — J'ai donné des spectacles de tout repos: prestidigitateurs, chiens savants, trios marseillais, chanteuses à diction, un petit acte de temps en temps...

DUFRENNE (concert Mayol). — J'ai monté le premier machin patriotique: *Vieille Alsace*. Il comportait deux personnages, un soldat belge et une Alsacienne de quatre-vingt-trois ans. Les protagonistes rentraient chez eux à pied, car le Métro ne marchait plus passé neuf heures. Je dois remercier l'ancien Préfet de Police qui m'a autorisé à rouvrir et à pouvoir faire vivre un personnel intéressant.

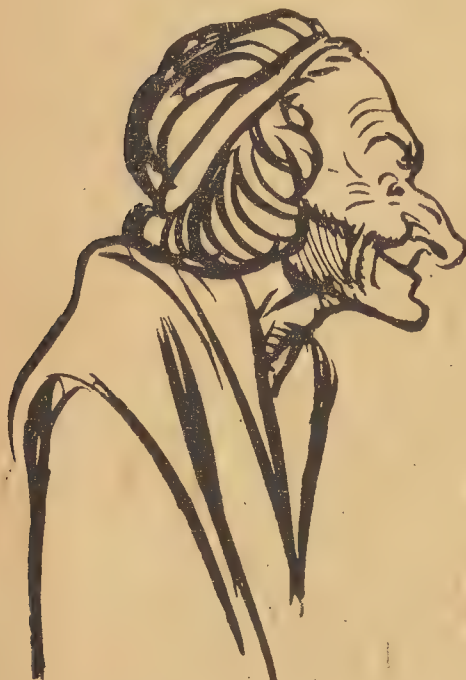
LES FRÈRES VOLTERRA. — Nous nous sommes partagé la besogne, nous avons pris les boulevards extérieurs avec la Gaité-Rochechouart et la Cigale.

M^{me} RASIMI. — Mon Ba-ta-clan a fait revivre le XI^e arrondissement.

BERETTA. — Nous avons turbiné pour les poilus et les parigots. Soyons toujours unis contre les théâtres, jaloux de nos recettes, et voyons grand!

DUFRENNE. — Et pourtant, nous sommes les amis des théâtres, nous avons tiré la cloison étanche qui nous séparait d'eux, j'ai engagé Dumény, Lavallière, Cora, Huguenet, Prince, etc...

BERETTA. — Et moi aux Folies: Brasseur, Antoine, ancien directeur de l'Odéon, qui jouait dans le *Mercanti*, un général d'armée camouflé en camelot pour mieux donner ses ordres aux officiers des premières



M. V...t...e



M. — T'es Je sais tout.



M. G.n.e

lignes. Les poilus de la salle en étaient bleus, et les bleus en étaient verts!

LES FRÈRES VOLTERRA. —

Dans: *On les a!* et la *Revue des Poules*, nous avons mis en scène des tableaux formidables qui haussaient les cœurs.

BERETTA. — J'ai eu Ganne au pupitre de mon orchestre. Il menait le *Père la Victoire* tambour battant, face à la salle, dans une projection qui lui tricolorait la figure. Voyons grand!

M^{me} RASIMI (debout). — J'ai présenté aussi des spectacles sublimes: *Ça gaze*, *Ça murmure*, *L'Anti-Cafardiste*.

(Air nouveau)

Avez-vous vu mes jolies femmes?
Mes Anglaises au teint de lys,
En bérêts, chéchias et kèpis?
Leurs beaux regards lançaient des

[flammes!
Les plus grandes en artilleurs,
Les plus petites en chasseurs,
Cell's qui jouaient de la trompette,
Cell's qui tapaient de la baguette,
Étaient si parfaitement faites,
Qu'chacun disait avec amour:

Les figur's des trompettes
Ne sont pas des trompettes!
Les jambes des tambours
Ne sont pas des baguettes!
Viv' l'Amour!

BERETTA. — Voyons grand! J'ai trois établissements, je veux aussi les Variétés, et on y applaudira les plus étonnantes vedettes de tous les pays, des numéros de force et de beauté intercalés. Donnez-moi un livret extravagant d'esprit, de comique et de fantaisie. Messenger en écrira les valse, Puccini les duos d'amour, Dariusinski les ballets et Monckton les finales. Moi, je conduirai l'orchestre et ça bardera! Voyons grand!

(Dans le salon jonché de carpettes

vert-mousse à grosses fleurs jaunes et rouges, style Russo-Anglo-Restaurations, le mandoliniste Scotto pince de son jambonneau.)

MISTINGUETT. — Joue-lui: Celle que j'aime est dans la salle... (L'auteur s'exécute.) (A Voltaire.) Fais-moi quelque chose là-dessus. Peux-tu?

VOLTAIRE. — Oui, j'ai composé ainsi, jadis, mes couplets du *Temple de la Gloire*.



Mlle La...re



M. Pu...i...i

MISTINGUETT. — J'te gobe, t'es *Je sais tout*. On va dîner ici et j'vais téléphoner à Cécile Sorel de v'nir et d'te conduire au théâtre. J'prends l'train à 21 heures. J'joue demain *Toute petite* à Lyon. Merci Scotto, v'nez après-demain, on fera du bon boulot.

VOLTAIRE. — (air ancien.)

*Quel parti prendre ? Où suis-je et qui dois-je être ?
Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?
Comment trouver un état ? un emploi ?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.*

QUATRIÈME TABLEAU

LES GRANDS THÉÂTRES

A 20 heures et demie précises, Cécile Sorel a reçu, sous le sceau du secret, le précieux dépôt. Dans l'auto qui file, la grande coquette du Répertoire s'exclame sur le ton de Célimène.

SOREL. — Peste ! cher illustre Maître, comment avez-vous pu vous fourvoyer dans ce monde des music-halls ? Quelle liaison doit exister entre vous et de tels gens ?

VOLTAIRE. — Belle dame, croyez-m'en, je me suis diverti ! Cette demoiselle Mistinguett est intelligente et vit dans le feu. Elle sait fort bien ce qu'il faut au public.

SOREL (soupirant). — Ah ! ce public !

VOLTAIRE. — Depuis Aristote, on l'amuse et on l'émeut par les mêmes moyens !

SOREL. — Je suis perplexe, je ne sais à quel théâtre vous mener. On donne partout des pièces dont les personnages anciens sont tellement de notre époque, et les personnages modernes tellement anciens, que vous éprouverez quelque fatigue à les suivre.

VOLTAIRE. — Croyez-vous ? En tout cas, j'ai froid. Si vous me reconduisiez d'où je viens ?

SOREL. — Permettez-moi de vous offrir l'hospitalité. J'habite, sur le quai qui porte votre nom, un appartement des plus purs XVII^e et XVIII^e siècles.

VOLTAIRE. — L'attention est exquisite ! J'accepterai même, avec reconnaissance, chocolat, thé ou tilleul au coin d'un bon feu.

SOREL. — J'en suis dans le ravissement ! (Au chauffeur.)

A la maison, et pas trop vite.

(Ils sont arrivés, 7, quai Voltaire. Au bas de l'escalier, un permissionnaire barbu, trapu, rougeaud, guettait avec la plus vive impatience le retour de la charmante sociétaire. Lorsqu'elle arrive, il se précipite et lui baise courtoisement la main.)

SOREL. — Bonsoir, mon filleul ! C'est mon filleul, un poète dont j'allais être l'interprète, mais la guerre éclata.

Ayant été grièvement blessé et bien soigné durant trois mois, il est en congé de convalescence et va nous dire ce qu'il pense des nouveautés théâtrales, car ce poète passe son temps au théâtre, naturellement.

LE POILU ÈS LETTRES. — Et je viens vous faire mes adieux, belle marraine, je repars. Excusez votre Chérubin qui ressemble plutôt au Juif-Errant :

*Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu !*

SOREL. — Montez avec nous.

(Le trio gravit l'escalier et pénètre bientôt dans un vaste salon Louis XIV.)

VOLTAIRE (examinant murs et parquets, fredonne) :

(air ancien)

*L'heureux pinceau, la superbe dessin
Du doux Corrège et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure.
C'est Bouchardon qui fit cette figure.
Et cet argent fut poli par Germain..
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
De ces tapis surpassent la peinture...
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.*

(Nos personnages se groupent autour d'une imposante table de style, surchargée de beaux livres reliés. On apporte chocolat, café, thé et tilleul.)

SOREL. — Combien de morceaux ? (Montrant Voltaire). — Cette personne habite loin et serait heureuse d'être renseignée sur les théâtres pendant la guerre.

LE POILU ÈS LETTRES. — Volontiers. Je dois, avant tout, séparer mes impressions de spectateur de celles de poilu. Comme spectateur, je n'ai rien remarqué d'étonnant ; comme poilu, je suis quelque peu dégoûté.

SOREL et VOLTAIRE. — Pourquoi ?

LE POILU ÈS LETTRES. — J'ai vu des acteurs déguisés en soldats maculés de boue : chiqué idiot ! J'ai vu des tranchées en toile et carton peints, où circulaient des petites femmes en maillot : autre chiqué ! J'ai entendu des chanteurs hurler au feu... de la rampe des couplets patriotiques, d'autres porter sur leurs épaules leurs jolies partenaires, plus lourdes cependant que le sac réglementaire. J'ai



V. — Quel parti prendre ? Où suis-je, Et qui dois-je être ?



SOREL. — Bonsoir, mon filleul !



de Feraudy

Piérat

L'acte qu'o



vu des comédiens solides au poste tenir les planches trois heures durant pour nous raconter des petites histoires d'amoureux qui se volent femme ou maîtresse, continuant de vivre leur vie, et ne parlant égoïstement que d'eux et de leurs folles compagnes. Tous ces gens m'ont paru manquer de tact. Louis Veuillot les eût épinglés dans son étude : *Les êtres qui ne pensent pas*.

SOREL. — Mon cher filleul, il faut bien songer à vos frères les poilus que nous avons le devoir de divertir.

LE POILU ÈS LETTRES. — Le vaudeville est là, le vaudeville d'Hennequin ou de Feydeau, pour leur rendre ce service ; car il sait déchaîner leur bon rire. Et encore, certaines blagues de caserne me paraissent aussisurannées que le casque à mèche et le fusil-parapluie de Joseph Prudhomme ; le colonel Ramollot est loin, on n'a même plus envie de sourire de la légende, l'heure est à autre chose.

VOLTAIRE. — N'a-t-on encore rien fait sur la guerre ?

LE POILU ÈS LETTRES. — J'attends avec confiance le théâtre de demain. L'admirable *Vol de la Marseillaise* de Rostand, d'Edmond, du seul a déjà balayé la route.

VOLTAIRE. — Qui donc occupe maintenant le fauteuil de Corneille à l'Académie ?

LE POILU ÈS LETTRES. — Il fut aussi celui de Victor Hugo... Il n'appartient aujourd'hui qu'à Henri de Régnier.

VOLTAIRE. — Et celui de Voltaire ?

LE POILU ÈS LETTRES. — A Paul Bourget.

VOLTAIRE. — Merci.

SOREL. — Aucune pièce ne vous a donc plu ?

LE POILU ÈS LETTRES. — A dire vrai, j'en ai vu quatre intéressantes.

SOREL. — Nommez-les vite.

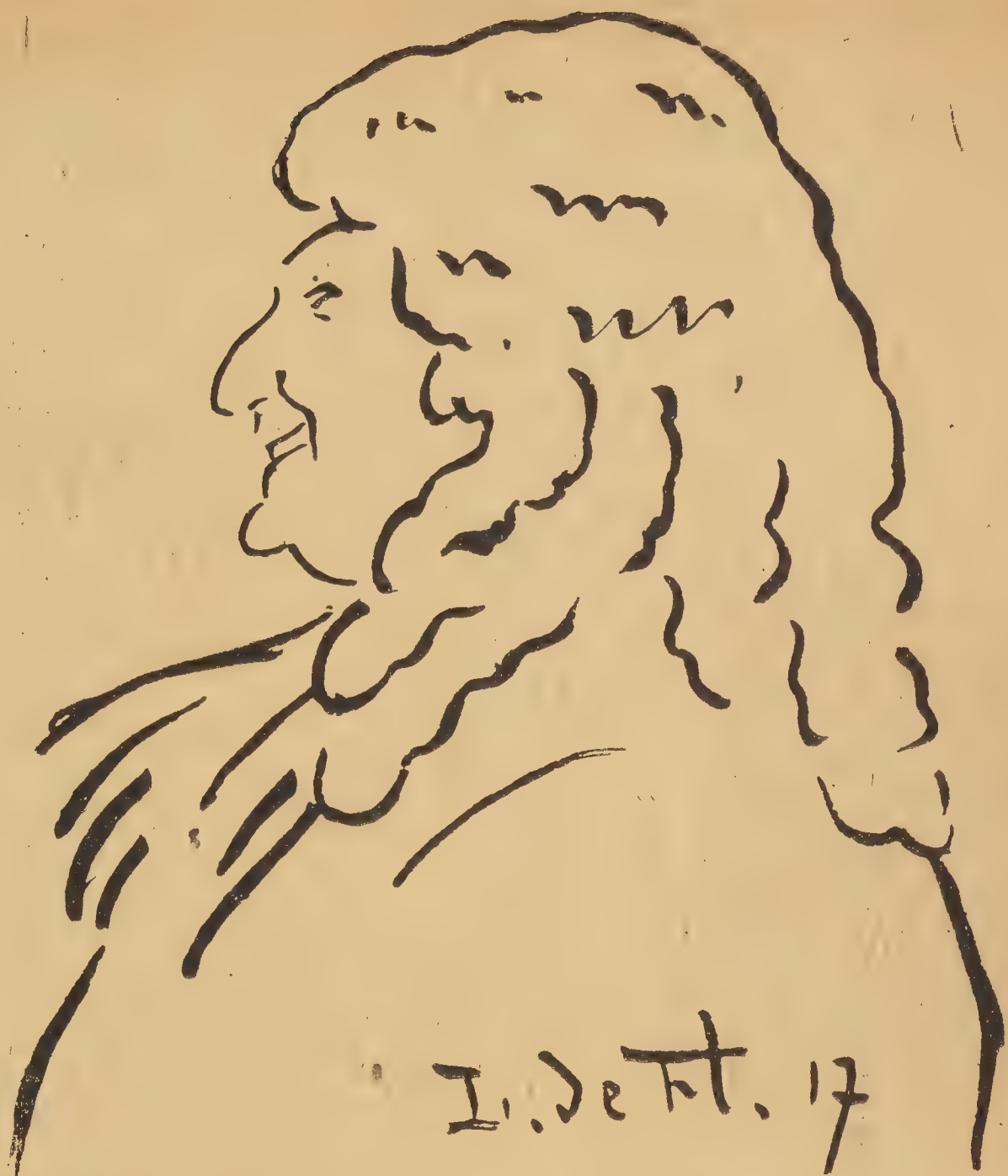
LE POILU ÈS LETTRES. — C'est d'abord l'*Amazone*, œuvre forte et antipathique de Henry Bataille.

VOLTAIRE. — Qui est cet auteur ?

LE POILU ÈS LETTRES. — Un dilettante, offrant ceci de particulier qu'il n'assiste ni à ses répétitions, ni à ses représentations. Sitôt son œuf pondu il l'envoie à Hertz qui le couve.

SOREL. — Bataille a écrit de vibrants poèmes de guerre.

LE POILU ÈS LETTRES. — Nom oblige... La seconde, c'est la *Veille d'armes*, mélo-



M. S...a G.i..y.



M. T..s..n B.r.a.d.



M. G.m.r.

violent, pittoresque et théâtre. Des gradés de la marine y sont secoués rudement de bâbord à tribord par les auteurs ; après quoi le bateau — joujou sinistre, — est torpillé, et la figuration sombre à sec en chantant la *Marseillaise* ; drôle de pièce qui m'a donné le mal de mer... La troisième c'est la *Volonté de l'homme*, de Tristan Bernard, le plus joli sourire de notre littérature nationale. Puis le *Jean de la Fontaine*, de Sacha Guitry, dont les récents gâteaux ont trompé la faim, délicieusement, en attendant un nouveau et substantiel *Berg-op-zoom*. Il y a des choses qui ont révolté Henry Bidou ; le critique des *Débats* n'admet pas que notre cher fabuliste soit d'une telle grossièreté avec Ninon de Lenclos ; moi ça m'est égal, mais pourquoi La Fontaine lui reproche-t-il son âge, puisqu'ils ont exactement le même, à trois mois près. Voyez dictionnaire.

VOLTAIRE (*furieux*). — Ninon ne léguera pas à cet impertinent, comme elle le fit pour Voltaire enfant, 2 000 écus, afin de s'acheter des livres et de s'instruire.

SOREL. — La vérité est qu'il est dangereux de faire des pièces modernes avec des noms anciens.

VOLTAIRE. — A quoi sert alors d'être immortel si on ne peut plus se promener sans danger, dans son propre pays, à travers les siècles ? A propos, quel académicien possède céans le fauteuil de La Fontaine ?

LE POILU ÈS LETTRES. — M. Ribot. Voyez annuaire.

SOREL. — Mon filleul, vous oubliez ma chère Comédie-Française et les théâtres subventionnés.

LE POILU ÈS LETTRES. — Oh ! non. Après le *Marchand de Venise* où Gémier a rendu somptueusement à Shakespeare les mêmes hommages que son prédécesseur Antoine, je ne me suis vraiment bien rassasié qu'à *Don Juan*, pardon, à



SOREL. — Si nous rions, c'est pour nos frères les poilus qu'il faut bien songer à di vertir (P. 506, col. I.)

On retrouve dans ce groupement de « têtes » aimées du public : celle de Dranem, Galipaux, Prince, Jane Marnac Mistinguett, Cécile Sorel, Spinelli, Mayol, Antoine et Marcel Levesque.

DoM Juan, le nouveau seigneur du village, Émile Fabre, a exercé son droit de jambage sur l'N...

SOREL. — Il n'a fait que son devoir.

LE POILU ÈS LETTRES. — J'ai goûté aussi l'âpre et courageuse comédie de Gerald et l'Élévation, bon titre pour un auteur qui a survolé Salonique. Il y a eu 72 pièces, paraît-il, à l'Odéon, dont les Deux Orphelines et Zaïre, qui a un peu rasé le public (Voltaire tousse...) et le clair Ruisseau. J'ai bien ri l'autre jour, à l'Opéra, où les abeilles d'un ballet dansaient, teintes en rose et sans ailes; elles avaient dû tomber dans une bassine de framboises. En tournant, les tutus des abeilles nous ont montré de savoureuses lunes de miel! Beau spectacle pour un poilu... Mais tout ça ne vaut pas les ballets russes; les décors cubiques de Picasso, le poème cubique de Cocteau et la musique d'Eric Satie, ces trois bouillants Kub!... Et voilà... (Il se lève.). Je retourne où vous savez, je vais entendre au Théâtre aux Armées le bon vieux répertoire de Max Maurey. Au revoir, belle marraine, j'emporte de vous un souvenir adorable et des théâtres parisiens une impression confuse... Elle se précisera mieux durant mes nuits d'insomnie, là-bas, dans mon gourbi. (A Voltaire.) Au revoir, monsieur. Vous m'impressionnez, vous ressemblez à la célèbre gravure de Voltaire en pelisse et bonnet fourré que j'avais dans ma chambre d'étudiant.

VOLTAIRE (enchanté). — J'en suis infiniment flatté.

(Le poilu sort, en emportant un paquet fort bien conditionné, comme Mlle Sorel sait en envoyer à ses autres filleuls du front.)

VOLTAIRE. — Il me plaît fort ce jeune guerrier, il me semble avoir pris la devise de mon Huron: N'admirons rien.

(Et l'auteur de l'Ingénu va se coucher, après avoir repris un peu de tilleul, assez ahuri de sa demi-journée.)

CINQUIÈME TABLEAU

A TRAVERS LES PETITS THÉÂTRES

Mlle Sorel, jouant en matinée, a glissé sous la porte de son hôte un billet parfumé dans lequel elle lui mande que sa jolie



voisine, Jane Marnac — au 17 du même quai, — se fera un véritable plaisir de le promener dans les petits théâtres. Jane Marnac a juré dans le téléphone de bien garder le secret, et elle vient chercher Voltaire à 14 heures précises, les matinées étant annoncées pour 14 heures 1/2.

L'auto de la divette commence par le Grand-Guignol.

Dans une baignoire grillée.

MARNAC. — On ne joue ici que des pièces qui font peur. Des spectatrices vont se trouver mal et des hommes deviendront subitement fous. Vous allez voir La Marque de la Bête, de Kipling-Laumann, le Laboratoire des Hallucinations, d'André de Lorde et, l'étrange Poison Noir: cramponnez-vous bien.

VOLTAIRE. — Vous avez lu mon roman Candide?

MARNAC (évasive). — Oui...

VOLTAIRE. — Rappelez-vous alors ce que j'ai dit des Bulgares et de leurs atrocités.

MARNAC. — C'est épataant!

VOLTAIRE. — Rien ne saurait donc m'émouvoir.

(Séverin Mars caresse un lépreux hindou avec un fer rouge. On emporte deux dames et on bâillonne un monsieur de l'orchestre.)

VOLTAIRE. — Que ce public est aimable pour la troupe du théâtre, il lui donne également la comédie.

MARNAC. — Restons-nous pour le Poison Noir? Desfontaines est admirable quand il casse les dents de sa jolie cousine!

VOLTAIRE. — Les gens de ce temps sont donc si cruels? Je croyais avoir travaillé pour la tolérance.

MARNAC. — Il y a toujours des types qui ont de sales caractères. Après ce séduisant drame de l'opium habillé par Poiret et Martine, et le joyeux Cas de M^{me} Luneau, de Maupassant, nous irons au théâtre Michel, je voudrais vous faire voir ma chère petite amie Spinelli.

(Ils s'en vont. L'auto démarre, dégringole la rue Blanche et bondit jusqu'à celle des Mathurins.)

On donne: « Plus ça change... ou La Machine à explorer le temps, » revue historique et mondaine de Rip dont le point de



(Dessin de Métivet.)

LE GRAND GUIGNOL. — JEUX DE MASSACRE



Dessin de Métivet.)

LE PETIT GUIGNOL. — JEU DE CUBES

départ est pouffant; Michel Mortier assure à ses amis que ça vaut un conte de Voltaire. L'affiche annonce aussi *Frivolités*, de Curnonsky, qui a autant d'esprit que d'invention, c'est le neveu du neveu de Rameau!

(Spinelli se trouve en scène. Son costume est d'une outrance ravissante et sa voix idem.)

MARNAC. — Qu'en dites-vous?

VOLTAIRE. — Bien faite et piquante. Sa voix est une flèche acérée.

MARNAC. — Ma voix est plus chaude, j'ai chanté du Lully à l'Odéon dans un divertissement classique. J'ai donné aussi la réplique à Antoine, et c'est un homme difficile; demandez-lui un peu ce qu'il en pense?

VOLTAIRE. — Je ne le connais pas.

MARNAC. — Il vous connaît bien, lui, sûrement... On va filer faire un tour aux Capucines.

VOLTAIRE (à lui-même). — Peut-être quelque joyeux couvent!

(Marnac se lève, cependant que Voltaire regarde encore Spinelli, richement costumée, entre deux seigneurs Louis XIV: Il est étonné qu'on appelle la jeune personne Ninon de Lenclos).

VOLTAIRE. — Encore!... Allons-nous en!

(L'auteur du Siècle de Louis XIV a bondi de sa place, sa compagne le suit dans la voiture).

MARNAC. — Il faudra aussi que je vous emmène demain à la Féria, puis au Jardin de Paris, à l'Étoile bleue, à la Cantine du Conservatoire.

VOLTAIRE. — Encore des petits théâtres?

MARNAC. — Non, des endroits où des artistes pas heureux

peuvent manger pour rien ou presque rien, en ces temps difficiles. Il y a aussi des braves dans notre corporation, des héros qui ont joué le Cid et Horace pour de bon, ceux-là quoique ce ne fût pas de leur emploi habituel... ils laissent des veuves et des gosses; on s'en occupe, on leur sert à manger. Pierre Wolff, l'auteur du Boulet, les chauffe à l'œil! naturellement. Vous nous verrez tous et toutes à la besogne: Marguerite Deval, Leconte, Zambelli, Aimée Charlot sont des boniches qui valent vos soubrettes de Molière.

VOLTAIRE. — Très français.

MARNAC. — Très parisien aussi.

(L'auto les dépose en



Mlle J. M. r. a.

quelques secondes aux Capucines. Salle élégante, parfumée, bien composée).

MARNAC. — J'ai joué ici une ravissante opérette: Sur les petits amis d'Henri III. Je vais y reparaître bientôt, vous viendrez?

(Sur la scène, Berthez, l'inoubliable Louis-Philippe de: En Franchise, du délicat Hugues Delorme, incarne cette fois, avec bonhomie et finesse, un gendarme de Salonique... Tout à l'heure, il dira Le Retour, du solide chansonnier Lucien Boyer, avec une émotion communicative... Demain, il sera follement drôle dans le rôle du vieux cabot qui sabote son texte avec l'espoir de recevoir sur le crâne les légumes nécessaires à son repas du lendemain, en ce temps de vie chère et de poireaux rares. Puis, surgissent un tas de jolies petites femmes court-vêtues... Mlle Rysor s'avance et, d'une voix de poupée aussi ventriloque qu'enrhumée, détaille avec une clarté irréprochable et un charme adorable des couplets sur l'interdiction de se présenter en tenue de soirée dans les théâtres subventionnés... Elle est toute penaude d'avoir dû faire demi-tour au contrôle de l'Opéra.

Toutes les petites femmes personnifiant la crème d'Isigny, la crème Chantilly, la crème fouettée et autres crèmes renversées, gravitent autour d'une belle crème de Menthe. Allusion discrète aux tanks).

MARNAC. — Qu'en dites-vous? Toutes sont assez bien balancées! Cette Campton, quel amour! et quels yeux!

VOLTAIRE (mélancolique): — Oui.

(air ancien.)

Sur le penchant fleuri d'une fraîche cascade,
Sur ces prés émaillés, dans les sombres forêts,
Je voudrais bien danser avec cette dryade!
Mais il faut avoir des jarrets!

(La représentation est finie. Esteban Marti plaque le dernier accord.)

SIXIÈME TABLEAU

LE CINÉMA

Les deux intéressantes personnes errent sur le boulevard. Jane Marnac a aperçu Antoine, elle court à lui... Quelques mots chuchotés à l'oreille, toujours sous le sceau du secret... et finalement: «Faites lui voir un cinéma... Rip m'attend, il est de corvée de Revue.»

MARNAC. — Mon excellent ami, André Antoine, dont je vous



Miss C. m. t. n.



Mlle S. i. e. i.

LA BAIONNETTE

ai déjà parlé, il a le béguin pour le cinéma, vous ne pouvez pas mieux tomber!

(Elle salue gentiment et disparaît, égrenant un rire tout perlé de vocalises.)

ANTOINE (à Voltaire). — Je vous ai joué *Méropé* et *Zaïre* à l'Odéon, jadis.

VOLTAIRE. — J'en suis charmé.

ANTOINE. — Mais vous ne faites pas le sou.

VOLTAIRE. — Alors, qu'est-ce qu'il restera de moi, soyez franc?

ANTOINE. — Vos Contes, votre *Charles XII*, votre Correspondance... Là-dedans, vous êtes chouette! Mais rassurez-vous, il n'y a plus d'auteurs dramatiques nulle part, je l'ai dit dans une conférence à Nantes... Les « Noyades de Nantes »... ont déclaré mes victimes. C'est pourquoi je fais du cinéma, je crois dans l'avenir du cinéma. Vous regarderez mes *Frères Corses*, tirés d'Alexandre Dumas, ce n'est encore qu'un essai, je ferai mieux. Les Américains mènent la danse. En attendant, ils ont des capitaux et dépensent sans compter. Il faudra voir *Forfaiture*, *Molly*, c'est splendide...

VOLTAIRE. — Entrons là, j'aperçois des affiches terrifiantes, des hommes masqués, des cagoules rouges et des femmes fatales. Je lis sur une d'elles: *Les Mystères de New-York*, ça m'intéresse. J'ai béni le fils de Franklin au nom de la Liberté.

ANTOINE. — Entrons toujours; si ça vous embête, on ira voir Dranem qui vous rappellera vos pîtres extraordinaires du Pont-Neuf.

(Ils pénètrent dans la salle des ténèbres à peine guidés par la lampe de l'ouvreuse. Sur la nappe lumineuse de l'écran, une auto en poursuit une autre qui veut rattraper un train. Des coups de revolver sont échangés, des autos se heurtent sur le haut d'une falaise et tombent dans la mer. Effroyable potin.)

VOLTAIRE. — Je vois que vous reproduisez le mouvement du bruit. Quel progrès!

ANTOINE. — Vous emballez pas. Une simple brosse passée en rond sur la peau tendue d'une grosse caisse produit l'âpre chanson des vagues. Le bruit du train est rendu par l'ingénieux frottement de deux feuilles de papier de verre.

VOLTAIRE. — Fort bien, mais vos personnages ne parlant pas, vous ne pouvez donc pas leur faire dire des choses poétiques, spirituelles ou profondes.

ANTOINE. — Ils parleront un jour. Quand? Je ne sais pas. Il faut chercher, il y a encore à trouver, je vous l'ai dit. Je vois là un théâtre nouveau pour la réalisation duquel les chimistes et les électriciens travaillent, et il naîtra un Shakespeare du Cinéma qui fera collaborer la voix humaine avec les jeux de physionomie; ce sera épatant: cent décors différents surgiront en moins d'une heure, et je pourrai donner votre *Zadig* sans coupures.

(*Judex*, *Ravengar*, les nobles *Frères Corses*, et autres pantomimes trépidantes, apparurent et disparurent sur l'écran. Puis Rigadin montra son nez retroussé.)

VOLTAIRE. — Quel est ce personnage au sourire niais?

ANTOINE. — Rigadin.

VOLTAIRE. — Pour celui-là, il est heureux qu'on ne l'entende pas, ce doit même être sa force.

ANTOINE. — Une salle de cinéma est une salle de théâtre, il y a des concierges et il en faut pour tous les goûts.

VOLTAIRE. — Si je rentrais dans mon emballage du Théâtre-Français, ce Rigadin m'a tout gâté!

ANTOINE. — Plaignez-vous à Decourcelle.

VOLTAIRE. — Appelez-moi un fiacre!

(Antoine hèle un sapin miteux, le seul du boulevard qui consente à charger.)

VOLTAIRE (avant que d'y entrer). — En résumé, Monsieur, vous avez d'autres lois physiques que celles de mon temps, mais vous n'en avez point de nouvelles pour le Théâtre et pour la Beauté.

(Dans la voiture qui trotte doucement:)

VOLTAIRE. — Vous verra-t-on bientôt au Théâtre-Français?

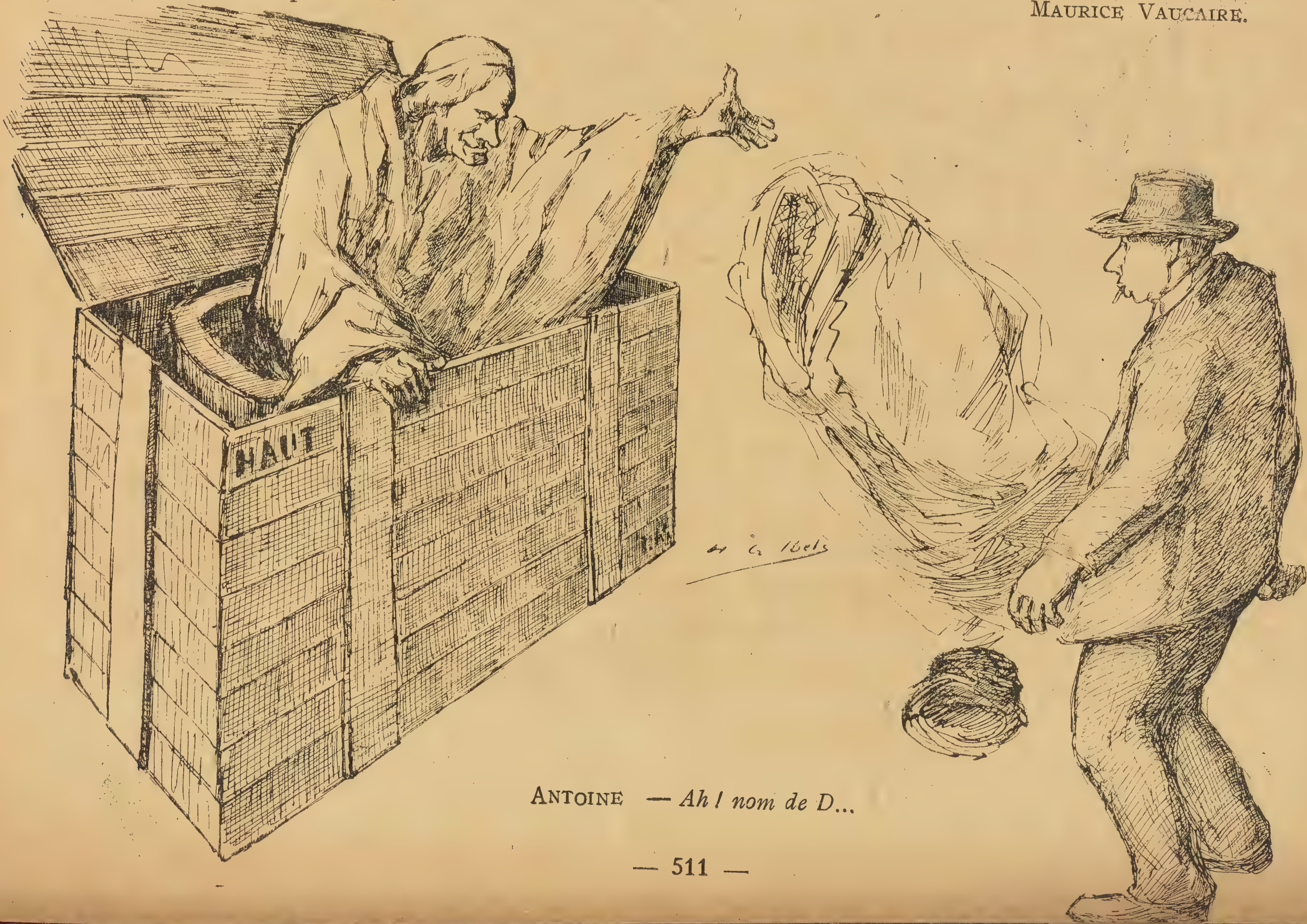
ANTOINE (qui interprète ce vers à sa façon). — Je n'en sais rien, demandez à d'Estournelles. En tout cas, je vous monterai votre sacrée *Méropé* avec des acteurs neufs, des costumes neufs, des décors neufs et une mise en scène neuve.

(Tous deux rêvent à de magnifiques et vagues réalisations. Le fiacre est arrivé. Les voyageurs passent inaperçus devant le concierge Leclère, prennent l'escalier, tournent à gauche, gagnent le foyer; les couloirs sont déserts.)

VOLTAIRE (réintégrant sa boîte et jetant loin sur le parquet sa pelisse et son bonnet). — Fermez ma caisse, et portez cela, je vous prie, à ma petite amie Mistinguett!

ANTOINE (qui ne s'attendait pas à celle-là). — Ah! nom de D...!

MAURICE VAUCAIRE.



ANTOINE — Ah! nom de D...

LA BAIONNETTE



MISTINGUETT. — Ah ! Je sais où qu'j'vous ai déjà rencontré. (P. 498, col. 2.)

3^e Année. — N° 111. — 16 Août 1917.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

Le Jeudi. — 30 Centimes.

Abonnements : France : 15 fr. — Étr. : 22 fr.
(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39 61.)

LA BAÏONNETTE



— C'est curieux !... je ramasse chaque fois la pile !..

PAUL
IRIBÉ

LES JEUX DE LA GUERRE

DESSINS DE
GUS BOFA, DELAW,
GENTY, PAUL IRIBÉ.

BALLADE DU JEU DE LA GUERRE



Avec son vieux Gott pour fétiche
La Bochie, ab «hoch» et ab «ach!»,
A racolé pleine bourriche
De complices pour son mic-mac;
Coiffant son macabre Kolback
La surKulturale mouquère
Risqua tout le paquet, en vrac,
Au jeu des cartes de la guerre.

Remorquant turcostrocaniche
Et chevauchant, telle un cornac,
Le Cobourg à trompe postiche
Elle a brandi l'estoc, mais, crac!
En ripostant du tac au tac.
Les Alliés n'ont tardé guère
A parer ses coups de Jarnac
Au jeu des cartes de la guerre.

Et celui qui jamais ne triche
D'un revers de sa faux, flic, flac,
Le Temps à la longue barbiche
Va lui sonner l'heure du Krach:
Rouge de sang, verte de trac,
Elle bafouille, divague, erre
En perdant son brie et son bras
Au jeu des cartes de la guerre.

ENVOI

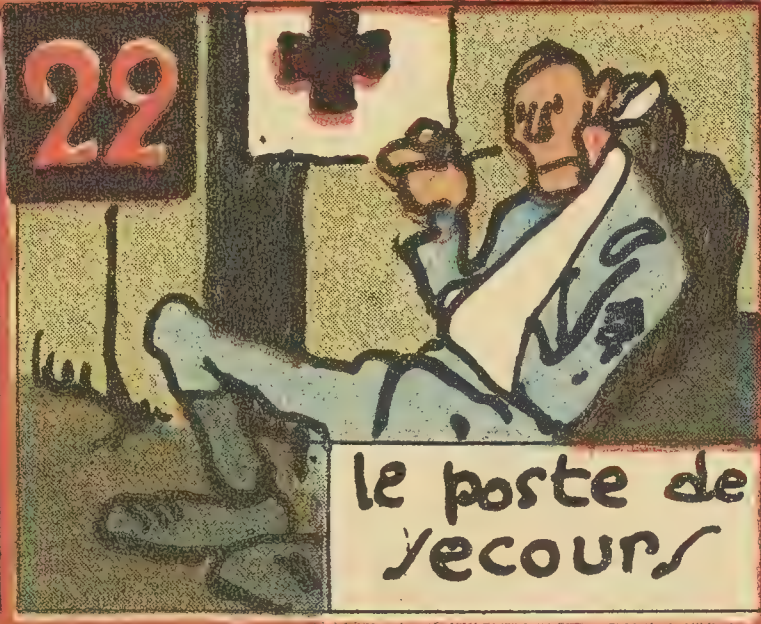
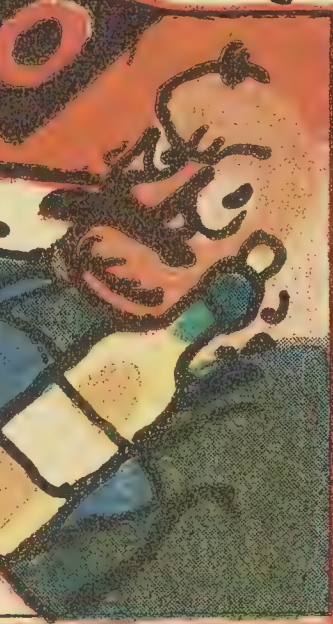
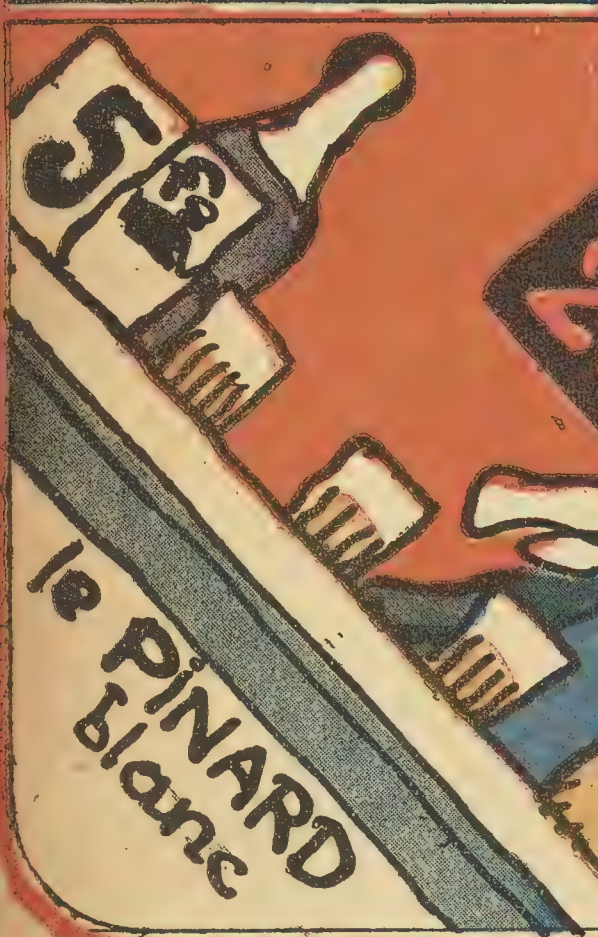
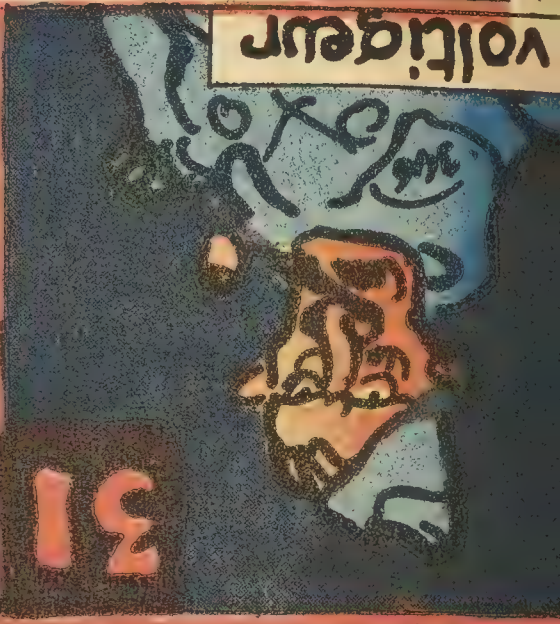
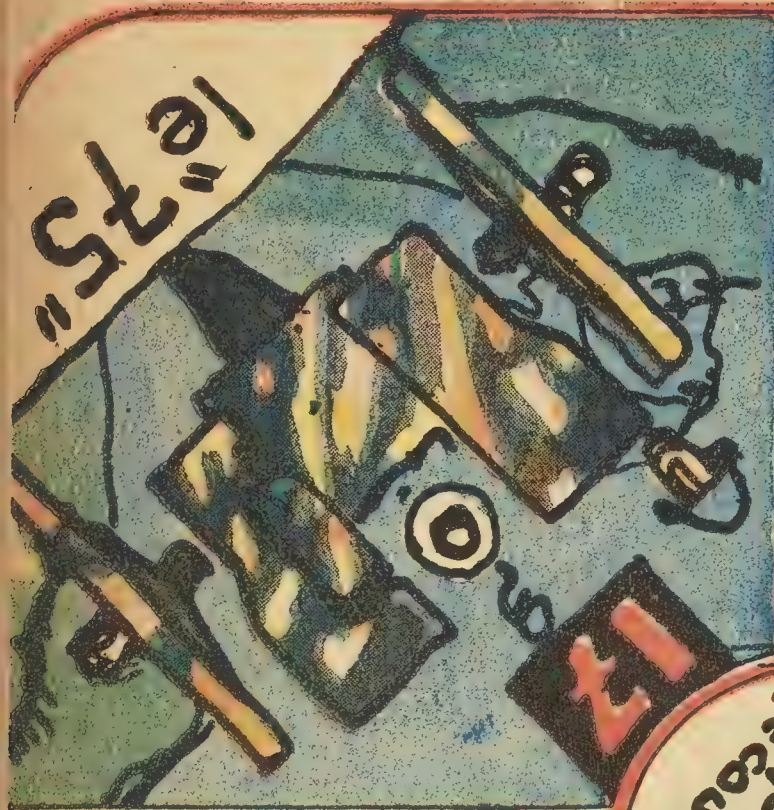
Kaiser! l'affaire est dans le sac,
Comme on dit en langue vulgaire,
Tu seras pic, capot et bac
Au jeu des cartes de la guerre.

Métivet

1917



(Dessin de G. Delaw.)



RÈGLE

Ce jeu commence au numéro 1 et finit au numéro 36 où se trouve la tranchée allemande, but où tendent les efforts du numéro 1.

Pour jouer, il faut des joueurs et des dés. Les seconds sont relativement plus faciles à trouver que les premiers. Les joueurs bénéficient de l'indemnité de vie chère et de la semaine anglaise.

Celui qui arrive au numéro 36 et fait plus de points qu'il n'en faut pour y rester, tombe par cela même dans une situation ridicule et sans issue.

Qui fera 1, où il y a un as, c'est-à-dire un fantassin, doit aller au numéro 5 prendre un quart de pinard. Il attendra un tour et reviendra se placer au numéro 1, d'où il recommence le jeu comme si rien n'était.

Qui fera 3 se placera au 7, où le pinard blanc n'est qu'à vingt sous le litre; il y restera pendant 7 tours pour se reposer et reviendra se placer au numéro 28, après avoir rendu sa permission au bureau.

Qui fera 10 (pinard) doublera le chiffre des points amenés; d'où même le numéro 15 et tous les multiples de 5. Celui qui fera 30 restera deux tours pour gonfler son bidon.

PANAM



DU JEU

Qui fera 17, la batterie de 75, se replacera au numéro 18, pour voir de plus près le tir de barrage.

Qui fera 21, le commandant, saluera réglementairement et se portera au 25, pinard de l'ordinaire, où il boira un quart de la part du 21.

Qui fera 22, restera là jusqu'à ce qu'un de ses camarades, dégoûté du jeu, lui offre sa place.

Qui amènera le numéro 26 (la relève) reviendra à la case de l'ARRIÈRE jusqu'à ce qu'on vienne l'y relever.

Qui fera 27 (liaison) retournera au 21, puis regagnera sans jouer le numéro 35 où il restera jusqu'à ce que quelqu'un ne connaissant pas le jeu vienne le remplacer pour la durée de la guerre.

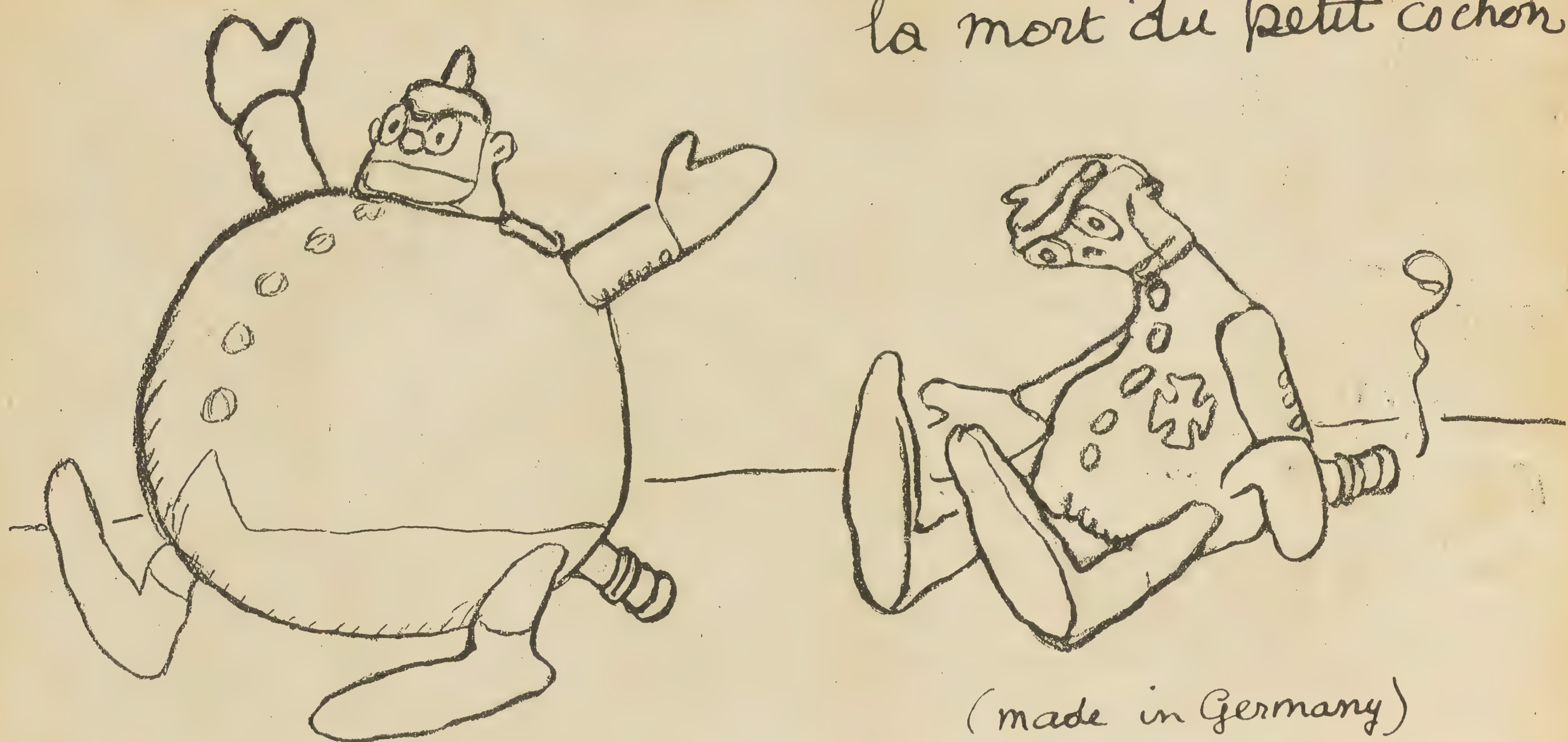
Qui amènera le numéro 31 fera trois fois le tour du jeu en poussant ses dés avec le pied, comme font les enfants jouant à la marelle. Il reviendra ensuite à sa place et sera libre de partir si ce jeu lui semble idiot.

Celui qui fera 34 (grenadier) attrapera un filon et restera là jusqu'à ce qu'un joueur occupant la case ARRIÈRE demande par la voie hiérarchique à le remplacer.

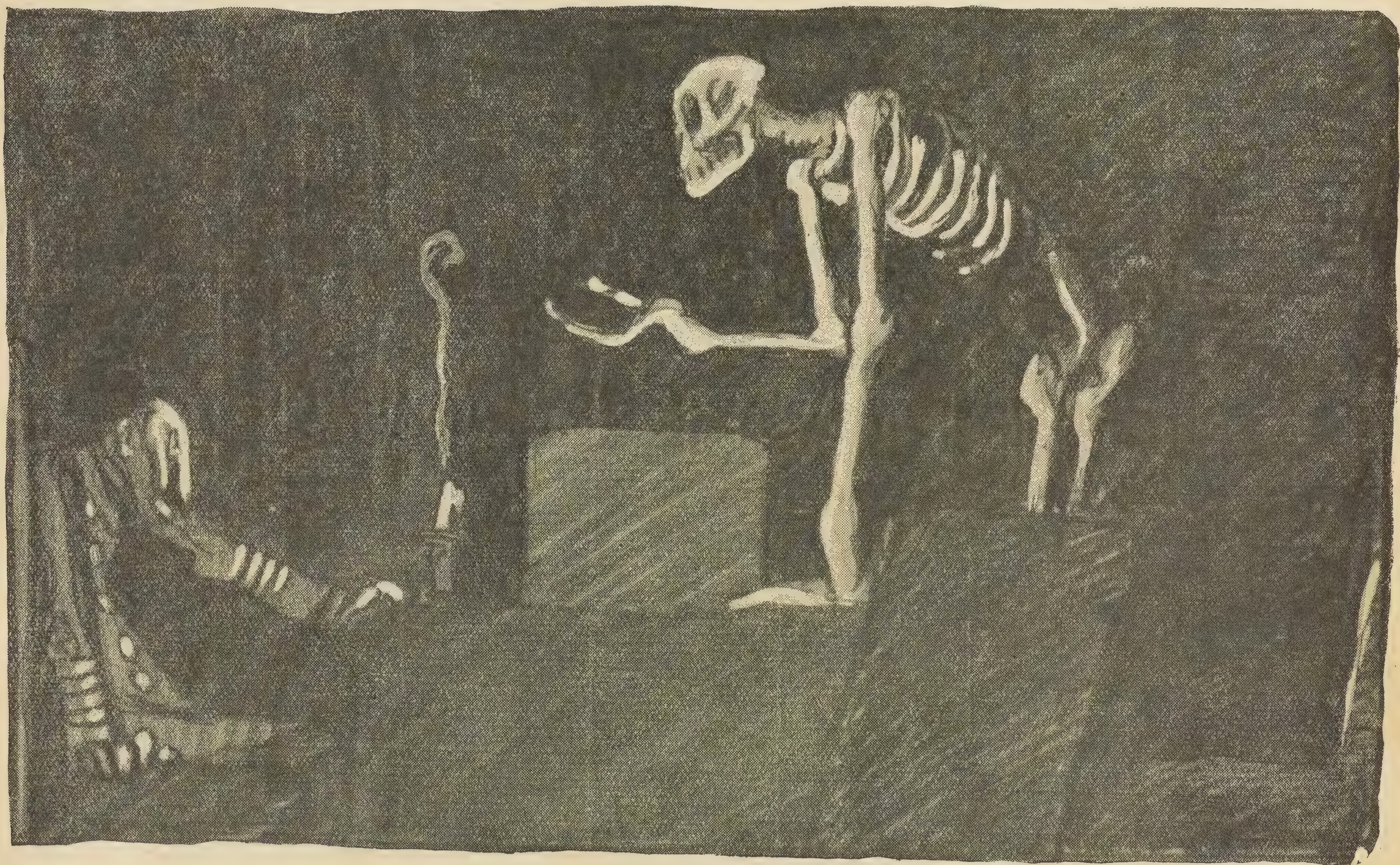
Celui qui amènera le numéro 36 aura gagné la partie. Il aura le droit de rester sur cette case jusqu'à la partie suivante, dont la date sera fixée par tous les joueurs après entente préalable.

LA BAIONNETTE

la mort du petit cochon



(made in Germany)



(Dessins de Gus Bofa)

LE BRIDGE AVEC UN MORT OU LE PARTNER EXIGEANT
— Faisons nos comptes, maintenant !

LA BAIONNETTE



(Dessin de Gus Bofa.)

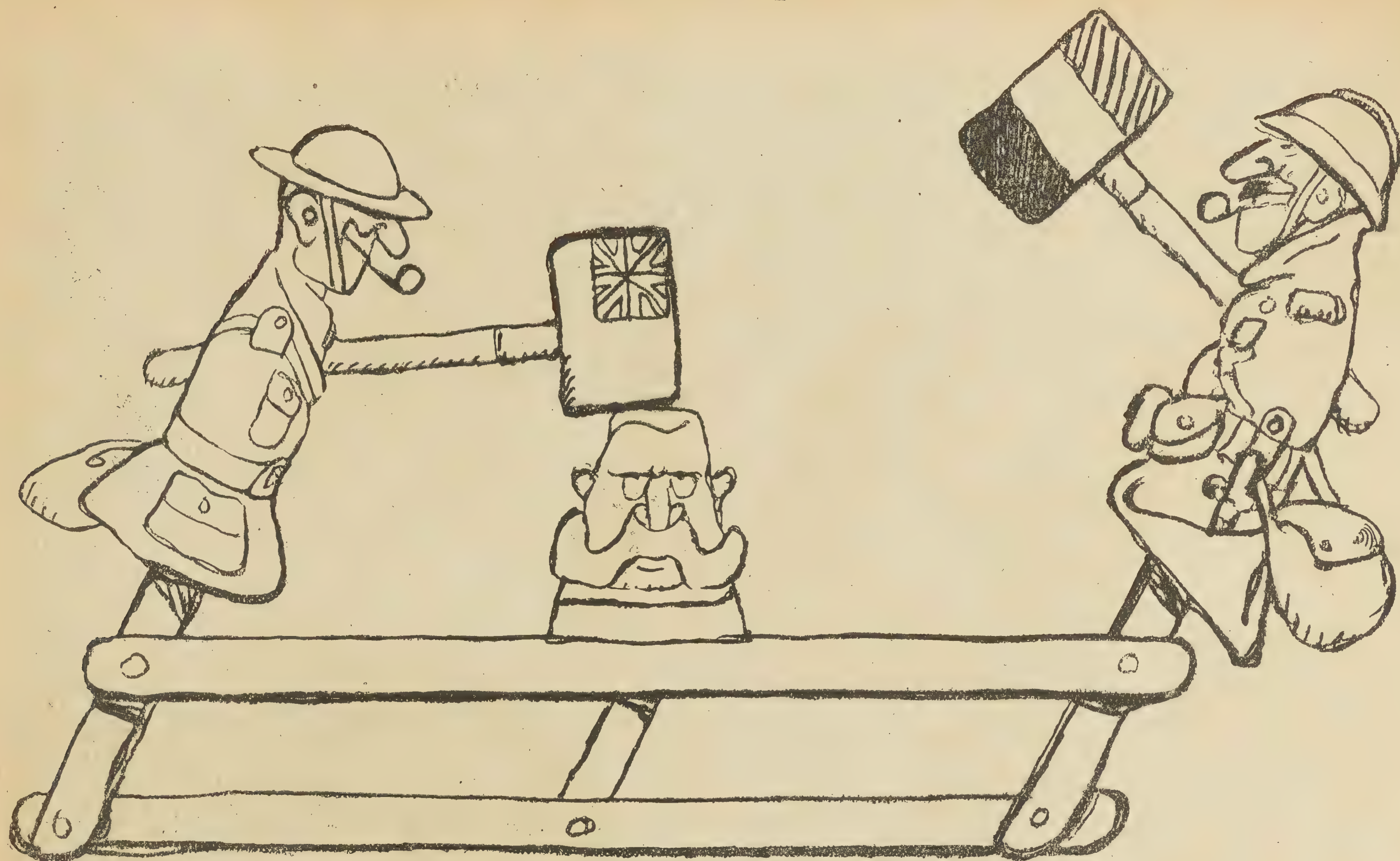
LE DIABLE A RESSORT (*importé d'Amérique*), jouet dangereux.



Lucien Métivier



LA BAIONNETTE



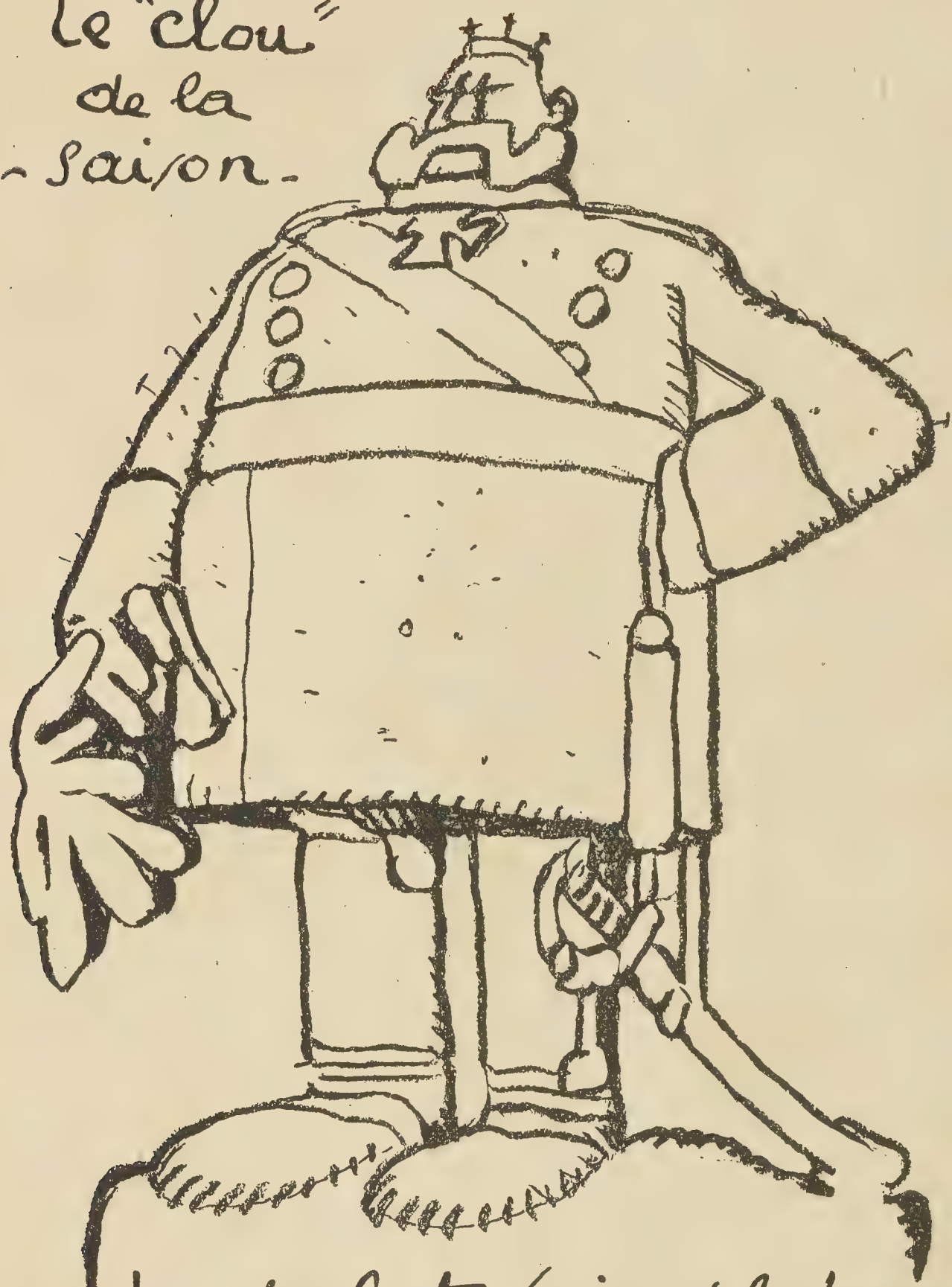
LE JAQUEMART



(Dessins de Gus Bofa.)

LE JEU DE MASSACRE
(gratuit pour les militaires des nations alliées.)

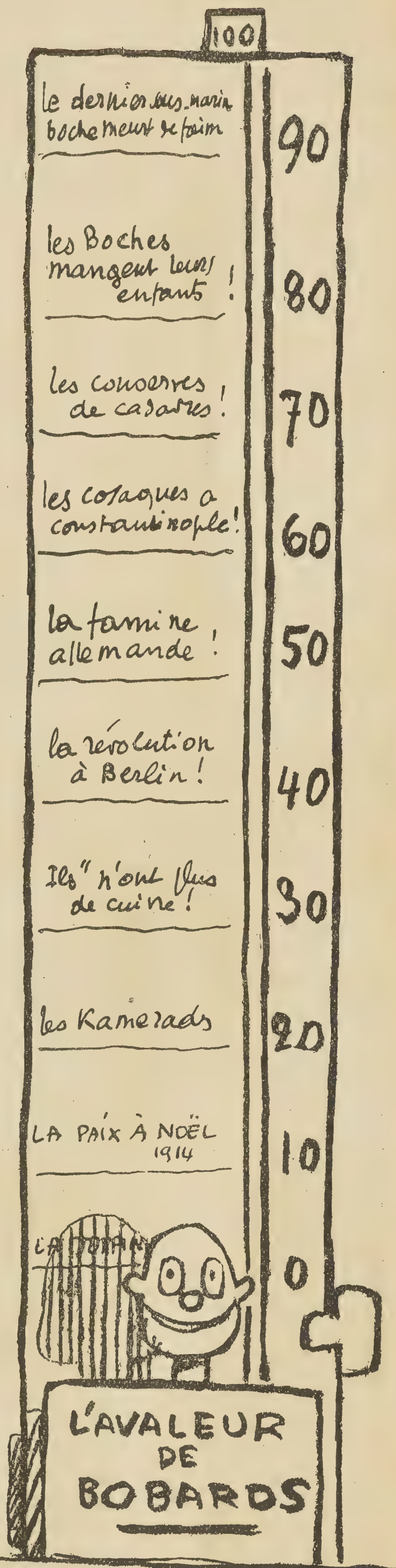
le "clou"
de la
saison.



la pelote (rien de la baïonnette)



... et le boursueur de crânes





(Dessin de Genty)

JEU DE L'ARRIÈRE — LE BILLARD

LE NOUVEAU RICHE. — Dites-moi, garçon, la première déchirure se paie toujours vingt francs ?
 — Oui, monsieur, comme autrefois...
 — Bien, je vais m'offrir ça !



(Dessin de Genty.)

JEU DE L'AVANT — LE PUZZLE

- Aoh ! Tommy, je crois que le Boche va retomber dans ses lignes...
— Ne craignez rien, Jack, il ne pourra pas rassembler les petits morceaux.

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS



(Fliegende Blätter.)



(Sketch, Londres.)

(Dessin de Gladys Pett.)

Il y a une lutte terrible entre toutes ces dames pour soigner les blessés.



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— Personne lui parle plus... il est trop neutre.



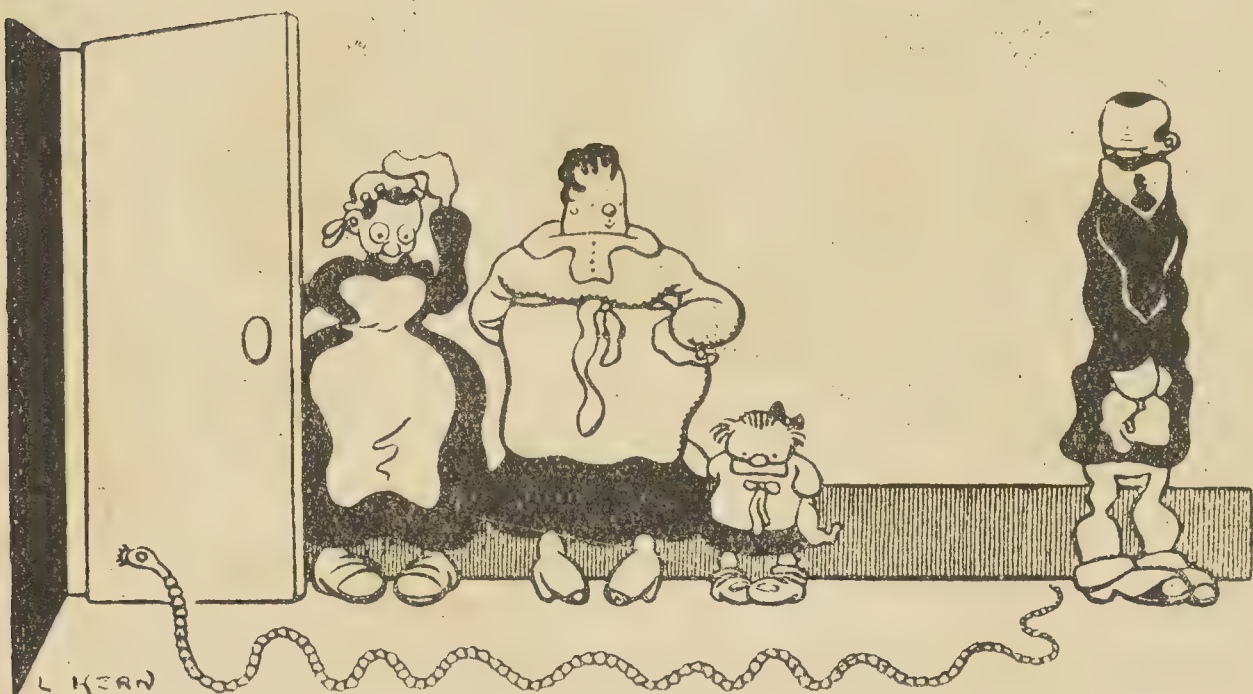
LES DOLEANCES DE M'AS-TU VU

— Le préfet a interdit de siffler les taxis.
— Il devrait bien en faire autant pour nous



(Punch, Londres.)

L'OFFICIER D'ADMINISTRATION, au tommy qui a contrevenu au règlement de l'hôpital. — Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous sommes en guerre.



(Le Rire.)

(Dessin de Kern.)

— Léon, voilà ton ver solitaire qui nous quitte...
— Oui, madame : plus de lait, plus de cuisine à la graisse, viande restreinte, ce n'est plus une vie ! Je reviendrai après la guerre.



(Passing Show, Londres.)

— Dépêche-toi, mon vieux, je ne voudrais pas perdre mon prisonnier !
— Où donc est-il ?
— Je suis sur ses épaules...

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS (suite)



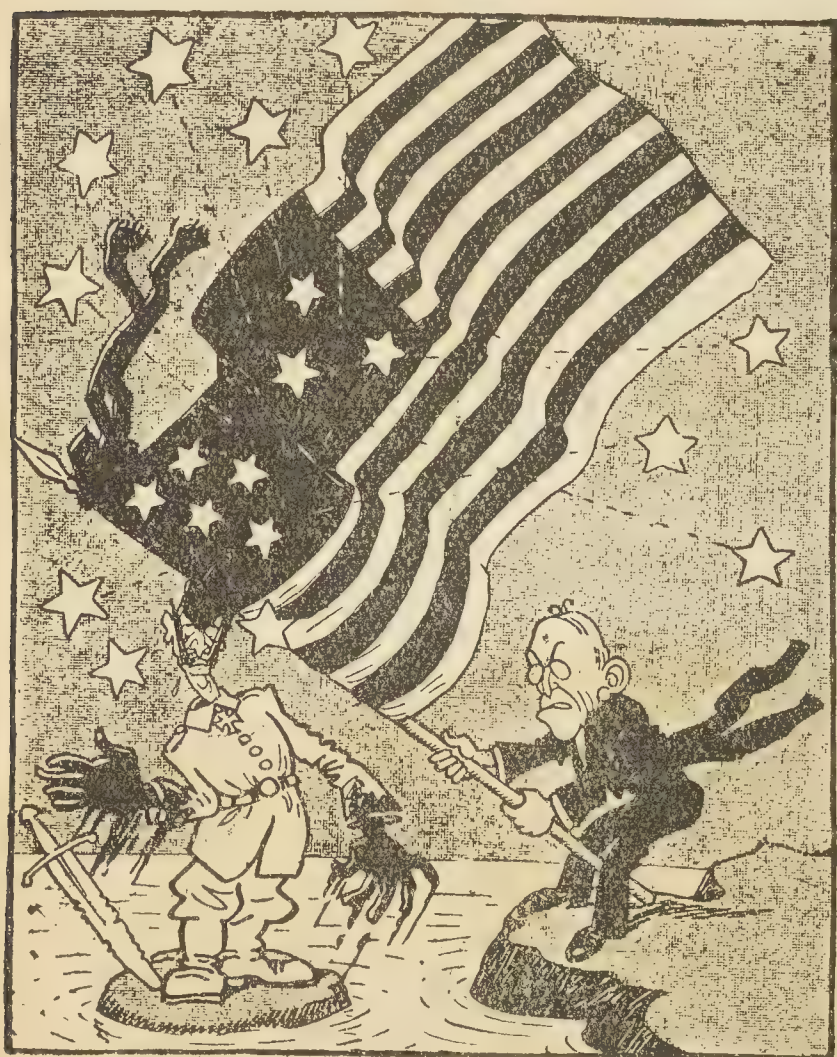
(Sunday Herald, Londres.)

Mrs Smith a remplacé les fleurs sur la table par de petits ballons multicolores.

DÉCORATIONS ÉCONOMIQUES

Miss Brown a ingénieusement disposé des carottes et des oignons.

Mais la palme revient à Mrs White avec la cage où le perroquet répète inlassablement : « Mangez moins de pain ! »



(Esquella, Barcelone.)

LE COUP DE GRACE

Vous voyez les étoiles, et vous respecterez maintenant les bandes.



(Life, New-York.)

— Je vous reconnais. Je vous ai déjà rencontré en 1761, en 1812 et en 1861.



(Call, San Francisco.)

LE GÉANT S'ÉVEILLE



(Evening World, New-York.)

L'EMPRUNT DE LA GUERRE

— Faites votre devoir !

LESCAMOUFLEURS
peints par eux-mêmes.

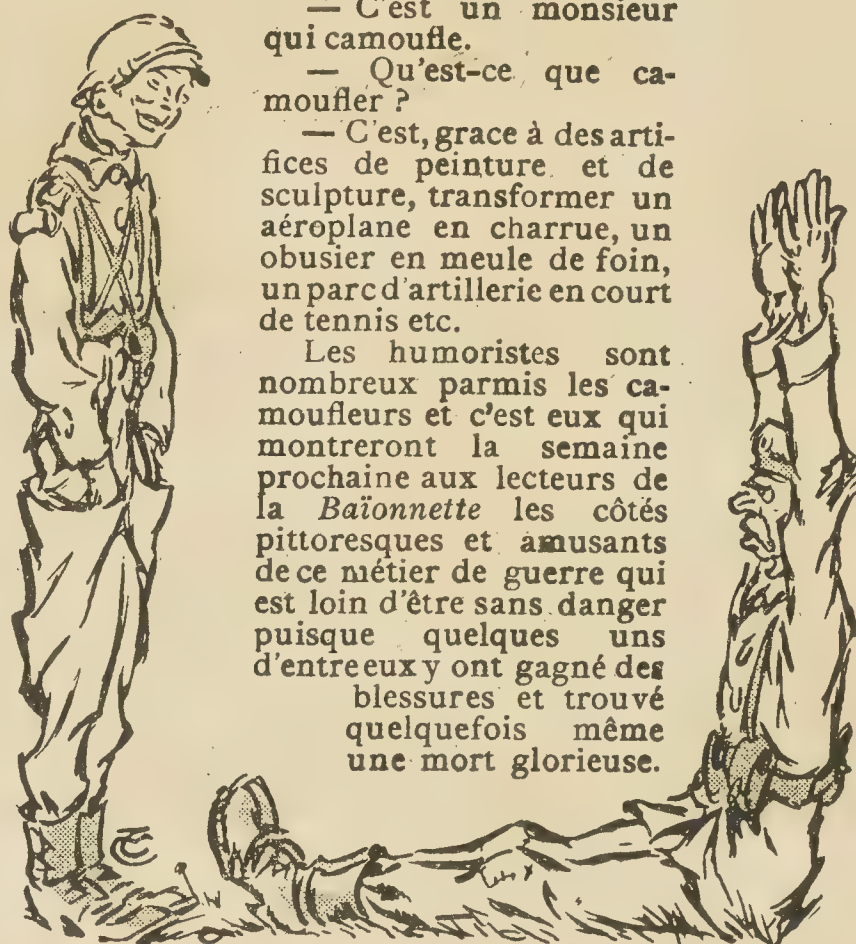
— Qu'est-ce qu'un camoufleur ?

— C'est un monsieur qui camoufle.

— Qu'est-ce que camoufler ?

— C'est, grâce à des artifices de peinture et de sculpture, transformer un aéroplane en charrue, un obusier en meule de foin, un parc d'artillerie en court de tennis etc.

Les humoristes sont nombreux parmi les camoufleurs et c'est eux qui montreront la semaine prochaine aux lecteurs de la Baionnette les côtés pittoresques et amusants de ce métier de guerre qui est loin d'être sans danger puisque quelques uns d'entre eux y ont gagné des blessures et trouvé quelquefois même une mort glorieuse.



(Asino, Rome.)

LE COUP DE WILSON

GUILLAUME. — Je crois que je l'ai reçu en plein !

LA BAIONNETTE



(Dessin de Genty.)

JEU DE L'APRÈS GUERRE — LES OSSELETS
Il continue...

LA BAÏONNETTE

LES CAMOUFLEURS

peints par eux-mêmes.



CAMOUFLEURS



par
Robert Dieudonné

JADIS — il y a bien trois ans ! — Jean-Baptiste Rousselet était décorateur de son métier. Sur de grandes toiles étendues à même le sol, il étalait, d'un balai négligent des bleus et des verts qui, à la lumière crue de l'électricité, devaient donner aux spectateurs blasés l'illusion de paysages ensoleillés, jusqu'au jour où il décida que la nature était de la « foutaise » et que seule comptait l'imagination d'un artiste comme lui.

Alors il peignit des arbres sang de bœuf, des roses bleu de ciel et des coteaux couleur du temps : « Je te fous un peu de noir et un peu d'or ! » C'était sa devise qui lui permettait de rehausser d'or ou d'argent le printemps d'un verger normand ou les rochers d'une sentimentale Côte d'Azur.

Comme un auteur lui avait demandé de faire un décor représentant la place Saint-Marc, à Venise, il l'avait envoyé se faire peindre ailleurs, n'étant pas un enlumineur de cartes postales, et, pour son édification personnelle, il avait élaboré une petite maquette de cette place Saint-Marc que n'aurait peut-être pas reconnue le père Ziem.

Mais tout arrive — même la guerre ! — et Jean-Baptiste, R. A. T., partit dans une caserne où, pour l'utiliser au mieux, on lui fit passer les murs au coaltar — je te fous du noir ! — jusqu'au jour où l'on organisa une section de *camoufleurs*.

Ces messieurs — et l'on peut donner ce renseignement sans craindre de compromettre la défense nationale, — ont pour mission de faire prendre, principalement aux aéros, des vessies pour des lanternes. Il convient de n'en pas dire davantage et le bruit que la cathédrale de R..., bombardée, n'était qu'un décor équipé par Jusseume et Albert Carré est particulièrement erroné.

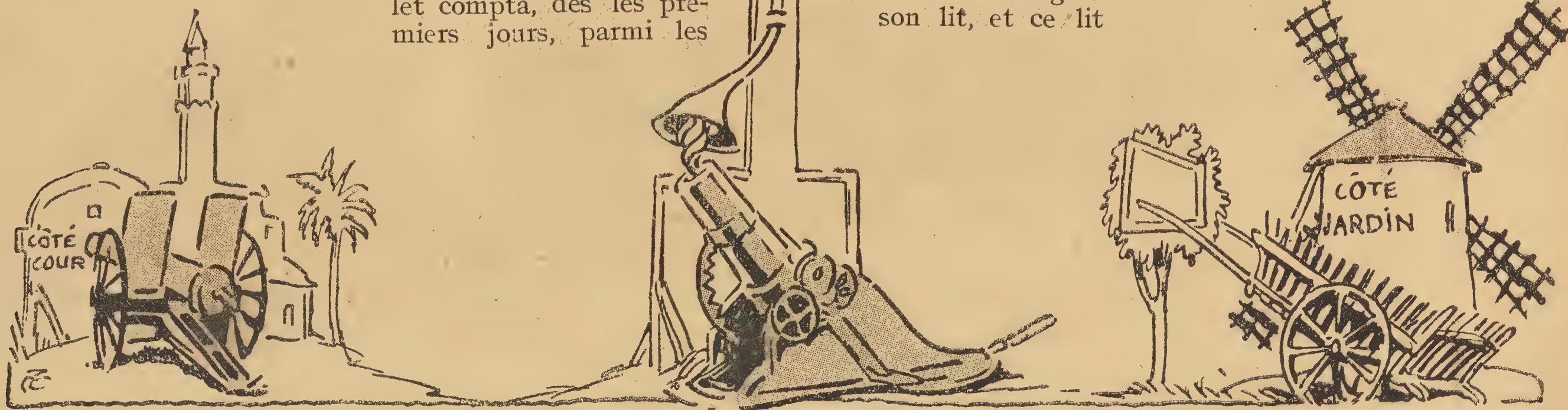
Naturellement, Rousselet compta, dès les premiers jours, parmi les

artistes affectés à la transformation des paysages et, grâce à lui, les aviateurs boches eurent la surprise de découvrir, en pleine Argonne, les jardins de Shéhérazade ou un village d'Andalousie surgi au versant du Reichackerkopf.

Sa dernière trouvaille au front fut de faire surgir d'un trou d'obus une section de silhouettes représentant des soldats japonais devant lesquels une poignée de Saxons se rendirent sans discuter. Mais ce triomphe, qui le fit trépigner de jubilation, lui fut fâcheux. En allant ramasser ses mannequins, il reçut une balle dans la cuisse qui le cloua trois mois sur un lit d'hôpital, avant une interminable convalescence qui se prolonge aujourd'hui.

Mais ne pensez pas que Rousselet ait profité de ses loisirs pour ne rien faire : il ne voulait pas se perdre la main ; et, dans sa petite maison de la Varenne qu'il habitait, il s'exerçait chaque jour aux plus ingénieuses transformations. Boitant un peu, il venait me chercher à la gare en évitant de me parler des surprises qu'il préparait. Son cottage, qui était d'abord un chalet normand, est devenu ensuite un temple égyptien, avant d'être un bungalow de Lahore. Nous déjeunâmes un jour dans une salle à manger de yacht, teintée de ripolin, mais les détails étaient peints dans une ligne oblique, et réellement, le cœur vous chavirait. Puis il truqua tous ses meubles et toutes les pièces de sa maison. L'armoire à l'air, si l'on n'y prend garde, d'une porte ouverte sur une galerie de Versailles, et sa joie est sans mélange si vous allez prendre le frais devant un panneau qui s'ouvre sur les perspectives d'un parc de Lenôtre.

Il a brossé de fausses marches au milieu d'un couloir sombre, et l'on a une minute l'impression d'être ataxique pour sentir que le sol figuré se dérobe sous le pied ; un ruisseau semble se creuser au long de son lit, et ce lit



LA BAIONNETTE



(Dessin de Simony.)

SUR LE FRONT RUSSE
Camouflage de la Mer Noire au blanc d'Espagne.



— Ça fait quinze jours qu'on t'attend ?
— Mon pauv'vieux ! J'avais camouflé la route en allant, j'ai pas reconnu mon chemin au retour...

(Dessin de Hops.)

LA BAIONNETTE



(Dessin de Quint.)

— Dis donc, popotier de malheur, c'est du tire-fiacre, le bœuf de c'matin ?
— Chut !... camouflage !



Chaperon Jean -
- 1916 -

— Et dire qu'avant la guerre je faisais de la miniature...

(Dessin de Chaperon Jean.)



(Dessin de Leno.)

LE CAMOUFLEUR CAMOUFLÉ

— Cette fois, sois tranquille, ta mère ne pourra pas me voir !...



lui-même n'échappe pas à son impitoyable palette puisque des dragons ventrus s'accrochent aux rideaux et que des serpents terrifiants se roulent sur les couvertures et sur les draps.

Comme il vit seul, il se donne l'illusion de compagnes idéales : l'une, vêtue d'un kimono éclatant, cueille des fleurs de pêcher derrière le bow-window doré de son atelier ; une autre, derrière le piano, pâle et romantique dans sa robe noire — je te fous un peu d'or ! — semble écouter avec extase un nocturne de Chopin.



Le fumoir est sens dessus dessous ; on marche

sur un plafond où sont peints de petits anges joufflus et le plancher étale ses nattes et ses tapis au-dessus de votre tête : c'est en fumant un gros cigare dans cette pièce-là que j'ai senti, pour la première fois, que de pareilles représentations pouvaient très bien troubler les esprits les plus sains.

Rien n'a été épargné par son pinceau redoutable !

Le fourneau de la cuisine est devenu le plus délicat bahut laqué et le tablier blanc de sa cuisinière est maculé de sang comme



si cette honorable quinquagénaire était une ogresse capable des plus atroces mixtures. Elle est de bonne humeur et pleine d'indulgence, il a voulu la rendre épouvantable ! il a caché de laque noire deux ou trois dents de cette pauvre femme ; elle n'est plus qu'une abjecte sorcière et son rire — car elle rit toujours, — fait frissonner.



Camouflage, voilà bien de vos coups ! Mon pauvre Rousselet pensait trop à son métier, il était trop artiste ; ça a très mal fini !

Ne voilà-t-il pas que sa convalescence lui a permis de nourrir le grand projet qui doit, à ce qu'il dit, terminer la guerre instantanément.

En grand secret, il a envoyé au général en chef un long rapport qui resta sans réponse : il en conçut un vif dépit,



mais ne se découragea pas. Il en écrivit un autre et m'avisait que les temps allaient changer, que je pouvais m'approprier à planter à mon balcon les étendards de la victoire. Le second rapport ne fut pas pris plus en considération que le premier. Et Jean-Baptiste tout à son indignation, adressa une note comminatoire au grand quartier général. Il avertissait l'État-Major qu'il ferait juger le peuple de France de la mauvaise volonté qu'on mettait à l'écouter : Que diraient les mères inquiètes, les épouses anxieuses si, un matin, par

voie d'affiches, elles apprenaient que la paix victorieuse pourrait être faite et que seule l'inertie des bureaux retardait la moisson des lauriers ?

La note, cette fois, fut accueillie comme il convient.

Trois médecins majors arrivèrent un bel après-midi à la Varenne, spécialement désignés, dirent-ils, pour être mis au courant de tous les détails du grand projet.

Jean-Baptiste les accueillit dans un vestibule camouflé en chapelle funéraire. Puis, avant de leur donner les explications qu'ils venaient chercher, il voulut qu'ils n'ignorassent rien de son talent de transformateur. Le tour du propriétaire fait, il les installa dans le damné fumoir où les trois praticiens se regardèrent en hochant la tête.

Enfin, à mi-voix, puis avec fièvre, il leur expliqua l'économie de son projet.

IL S'AGISSAIT TOUT SIMPLEMENT DE RETOURNER LE PAYSAGE

Les trois médecins l'écoutèrent patiemment. Il leur dit :

— A la tête d'une équipe de camoufleurs, décorateurs, peintres, machinistes et accessoiristes, en une nuit — une nuit d'hiver, car elles sont les plus longues, — en une seule nuit, devant toutes les tranchées allemandes de notre front, je retourne le paysage, c'est-à-dire — et son index battait



l'air, — que le matin, à leur réveil, les Boches auront l'impression que leurs propres lignes sont les nôtres, et les nôtres, leur propre arrière. Que font-ils ? Ils attaquent leurs réserves, ils les bousculent d'un élan irrésistible jusqu'à la Belgique et jusqu'au Rhin. Nous, puisqu'ils nous tournent le dos nous les suivons, nous massacrons les retardataires, c'est la victoire, et c'est la paix !

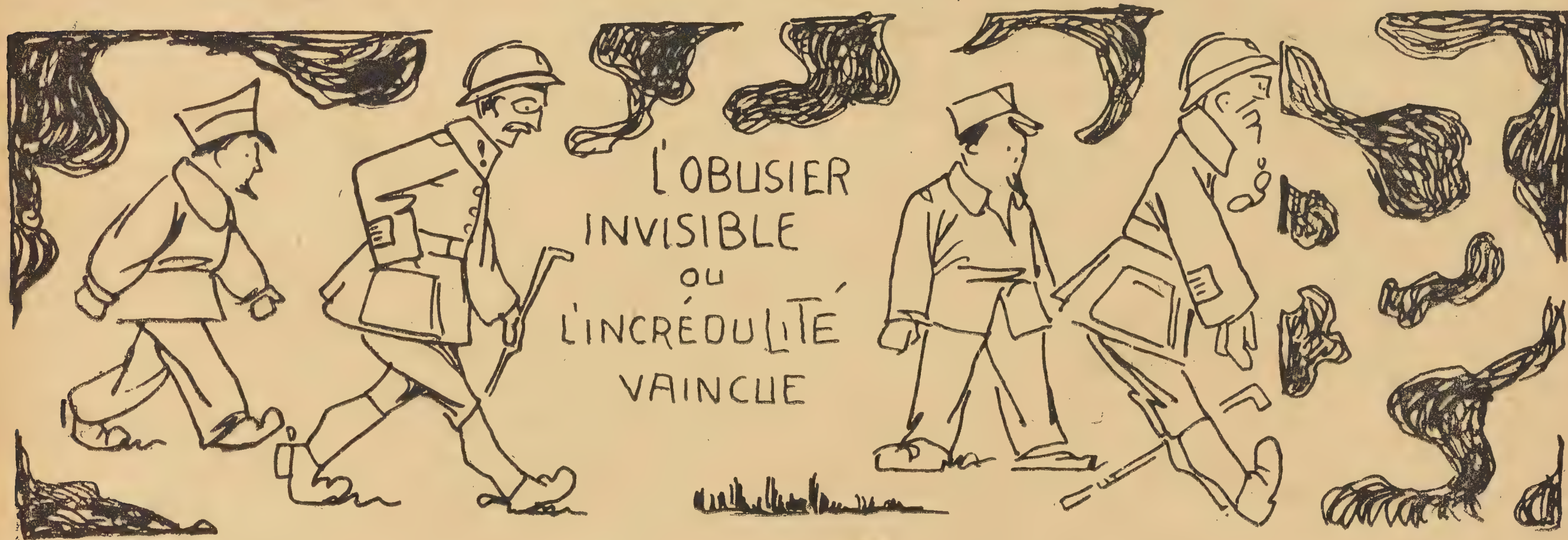
— Oui, dirent les trois médecins.

Je n'essaierai pas de vous faire admettre les hypothèses que mon pauvre Jean-Baptiste a développées tant de fois devant moi, mais si vous tenez absolument à ce qu'il vous en entretienne lui-même, n'hésitez pas à l'aller voir dans la villégiature qu'il habite maintenant à Charenton, c'est là, pour que le secret de ses dispositions soit bien gardé, que l'ont conduit prudemment les médecins après qu'il les eût convaincus de l'excellence de son projet, — comme il m'avait convaincu moi-même, et... comme il vous convaincra certainement...

ROBERT DIEUDONNÉ.
(Illustrations de Mars Trick.)



PAGE CAMOUFLÉE ET HISTOIRES QUI NE LE SONT PAS



- EST-ELLE ENCORE, LOIN CETTE
PIÈCE CAMOUFLÉE

- PARDON, MON COMMANDANT...



.... LA VOICI ...



- QU'EST CE QUE VOUS CACHEZ LÀ ... DES CANONS ? DES MUNITIONS ??

- NON, MON LIEUTENANT, C'EST LE PINARD...



UN PROFANE

- TU VOIS ON
BRISE LES ANGLES
DE TON CAMION...

- J'COMPRENDS C'EST POUR QU'IL
FASSE MOINS DE RÉSISTANCE AU VENT

CAMOUFLAGE "CHÊNE ET LAURIER"

- VOUS NE ME RECONNAISSEZ
PAS ... JE SUIS VOTRE GÉNÉRAL

Les Pre



Ce métier de magicien
Remonte au temps le plus ancien.

Jupiter, ce vieux dieu voyage
Était un maître en camouflage



Et ma grand'mère me contait
que Cendrillon se camouflait



Le Premier qui se camou
Fut le Diable en Serpen

urs eurs



Gygès, dont on connaît l'histoire
Était un camoufleur notoire.



Mais enfin, pense le lecteur
qu'est-ce que c'est qu'un camoufleur
Chut!... taisons-nous; c'est un mystère
La consigne, c'est de se taire...

Georges Delaw



Chanson inédite de FOLREY

Air ancien : Le Bon fromage.
Harmonisation nouvelle d'ADOLF STANISLAS

All^{to} leggiero

mf cresc *f* *p*

C'est eux les poi - lus toujours pleins

de cou - ra - ge Qui sous la mi - trail - le font du ca - mou - fla - ge.

p

Ils camouflent tout a - vec tant d'art que c'est

RÉPL. PR. LE DERN. COUP:

Chaqu'fois, pour les Boch's, un nouveau
C'est l'u - nion sa - crée de tous les

p *cresc* *mf*

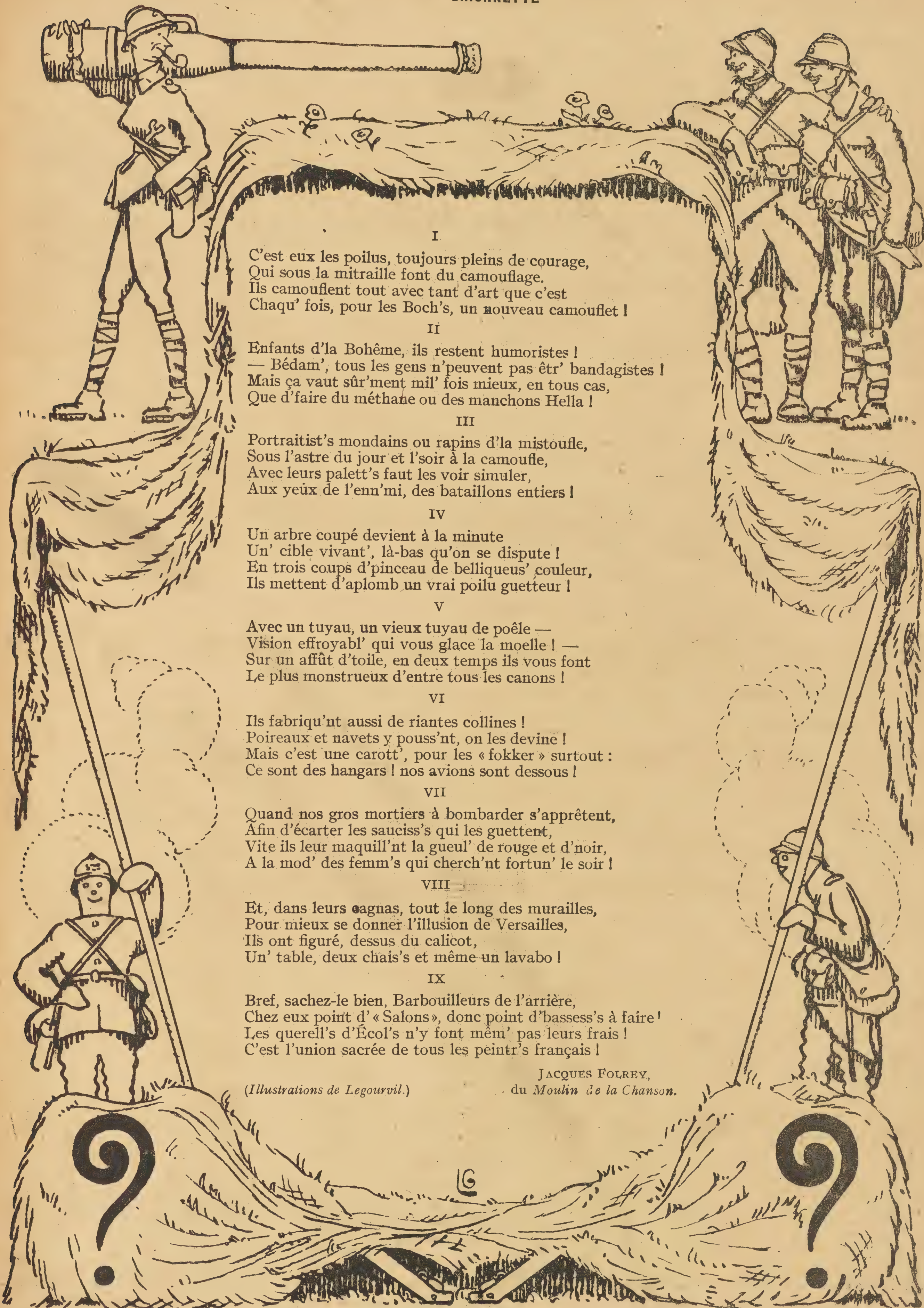
ca - mou - flet! —
peintr's fran - çais! —

POUR FINIR

f cresc *ff*

O. Henry, G.

LA BAIONNETTE



I

C'est eux les poilus, toujours pleins de courage,
Qui sous la mitraille font du camouflage.
Ils camouflent tout avec tant d'art que c'est
Chaqu' fois, pour les Boch's, un nouveau camouflet !

II

Enfants d'la Bohême, ils restent humoristes !
— Bédam', tous les gens n'peuvent pas êtr' bandagistes !
Mais ça vaut sûr'ment mil' fois mieux, en tous cas,
Que d'faire du méthane ou des manchons Hella !

III

Portraitist's mondains ou rapins d'la mistoufle,
Sous l'astre du jour et l'soir à la camoufle,
Avec leurs palett's faut les voir simuler,
Aux yeux de l'enn'mi, des bataillons entiers !

IV

Un arbre coupé devient à la minute
Un' cible vivant', là-bas qu'on se dispute !
En trois coups d'pinceau de belliqueux' couleur,
Ils mettent d'aplomb un vrai poilu guetteur !

V

Avec un tuyau, un vieux tuyau de poêle —
Vision effroyabl' qui vous glace la moelle ! —
Sur un affût d'toile, en deux temps ils vous font
Le plus monstrueux d'entre tous les canons !

VI

Ils fabriqu'nt aussi de riantes collines !
Poireaux et navets y pouss'nt, on les devine !
Mais c'est une carott', pour les « fokker » surtout :
Ce sont des hangars ! nos avions sont dessous !

VII

Quand nos gros mortiers à bombarder s'apprentent,
Afin d'écarter les sauciss's qui les guettent,
Vite ils leur maquill'nt la gueul' de rouge et de noir,
A la mod' des femm's qui cherch'nt fortun' le soir !

VIII

Et, dans leurs cagnas, tout le long des murailles,
Pour mieux se donner l'illusion de Versailles,
Ils ont figuré, dessus du calicot,
Un' table, deux chais's et même un lavabo !

IX

Bref, sachez-le bien, Barbouilleurs de l'arrière,
Chez eux point d'« Salons », donc point d'bassess's à faire !
Les querell's d'Écol's n'y font mêm' pas leurs frais !
C'est l'union sacrée de tous les peintr's français !

JACQUES FOLREY,
du Moulin de la Chanson.

(Illustrations de Legourvil.)



(Dessin de Falké.)

— Dis donc, pendant que tu y es, tu pourrais pas camoufler le boyau dans l'genre du promenoir des Folies-Bergère ?



(Dessin de Mahias.)

— T'étais décorateur, dans l'civil, ben qu'est-ce que tu f... maintenant ?
— Des décors pour une tragédie...



(Dessin de Mars Trick.)

- Tu vas partir à Paris comme ça ?
— Oui, j'ai pas de perm, alors c'est pour que les cognes ne me voient pas !...

LES MEILLEURS DESSINS



(Excelstor.)

(Dessin de Métivet)

— Ma bibliothèque ! Ça commence à faire du volume : jambons de divers formats, cartonnages et emboîtages de légumes, livres de nouilles, fascicules de macaronis, plaquettes de chocolat... et j'attends encore des livraisons..



(Excelstor.)

(Dessin de Henry Fournie)

— Comme hors-d'œuvre, nous avons seulement des huîtres, de la langouste, des grives à la gelée et du caviar.



(Bystander, Londres.)

LE PACIFISTE. — Je désire aller à Stockholm.

LE MARIN ANGLAIS. — Alors il vous faudra y aller à la nage...



(Le Journal.)

(Dessin de Paul Iribe.)

L'Océan passerait sans laver la souillure.

(ALFRED DE MUSSET).



(Le Petit Bleu.)

— Tiens, votre commis est revenu ? Je le croyais Boche.

— Avant la guerre, oui. Maintenant, il est Suisse.



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— C'est celui-là qui nous donne des sous pour gueuler.



(Fliegende Blätter, Munich.)

LE RÉGIME DE L' " ERSATZ "

— Qu'est-ce que c'est que cette saleté ? Du thé, du café, du chocolat, du cacao ?...

— Hier, il y a un monsieur qui l'a bu pour de la bière...

LES MEILLEURS DESSINS (suite)



L. KERN.

(Le Rire.)

— C'est égal, comtesse, encore heureux que les bistrots restent ouverts : qu'est-ce qu'on deviendrait, de quatre à cinq ?

(Dessin de Kern.)



(Passing Show, Londres.)

(Dessin de Bertram Praince.)

— Et dites-moi, Pierre, où avez-vous retrouvé ce pauvre Fido, depuis si longtemps qu'il était perdu ?
— Heu, m'ame... au bout d'une perche et une espèce d'individu s'en servait pour laver les vitres.



(London Mail.)

(Dessin de Star Wood.)

— Avez-vous eu des visites, Jane, hier soir, pendant que j'étais sortie ?

— Oui, m'ame ; ma tante, m'ame.

— Eh bien ! la prochaine fois que madame votre tante viendra, vous la prierez de ne pas oublier ici sa pipe et sa blague !



(Le Pays de France.)

(Dessin de Valerio.)

LES JARDINS DES FORTIFS

— Elle est gentille !... j'y ferais bien la cour.

— Ben... et moi ?

— Toi... tu fras le jardin.



(Ruy Blas.)

(Dessin de Moiriss.)

— Qu'est-ce que cela veut dire : Gin and Brandy ?

— Ben, vrai, c'que t'es toute, tu le vois bien, ça veut dire : « billard au premier. »

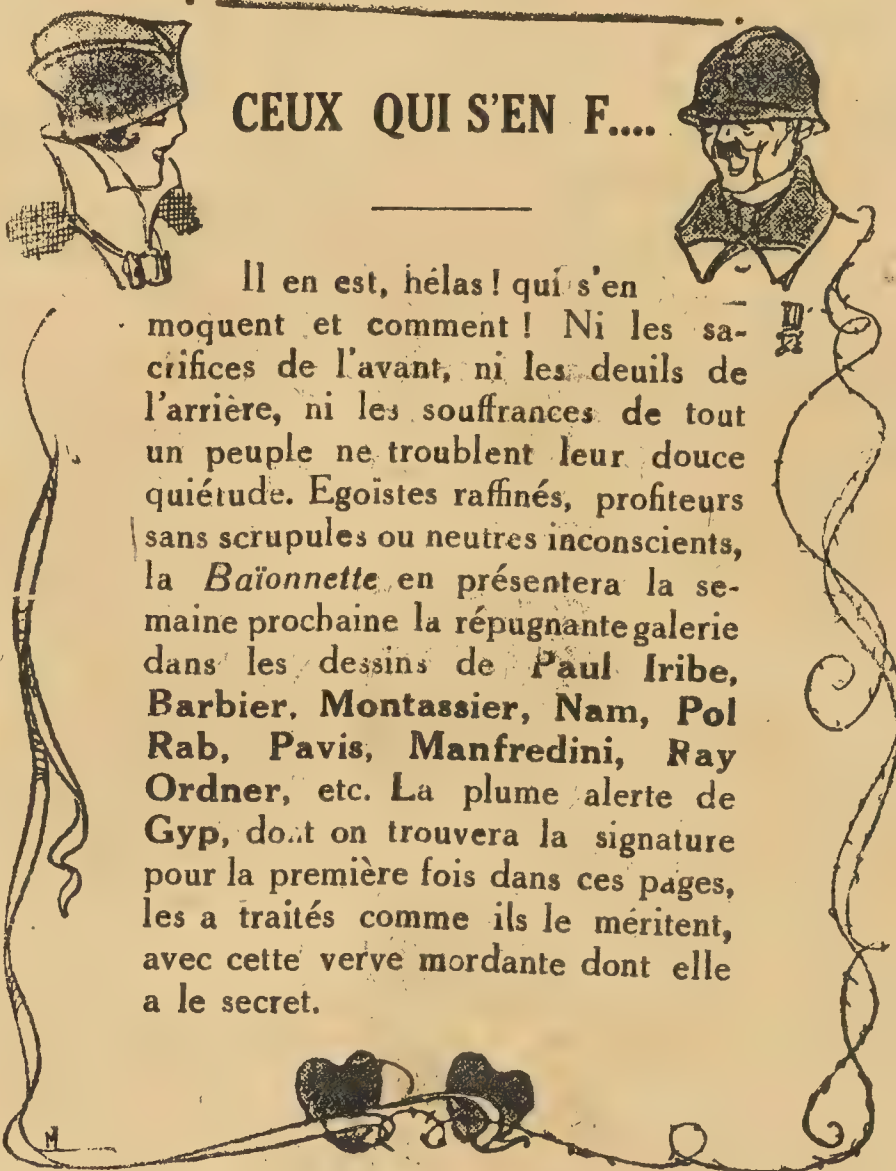


L'OMBRE

(Tac à Tac Teuf-Teuf.)

(Journal du front.)

Chanson de l'arrière.



CEUX QUI S'EN F...

Il en est, hélas ! qui s'en moquent et comment ! Ni les sacrifices de l'avant, ni les deuils de l'arrière, ni les souffrances de tout un peuple ne troublent leur douce quiétude. Egoïstes raffinés, profiteurs sans scrupules ou neutres inconscients, la Baïonnette en présentera la semaine prochaine la répugnante galerie dans les dessins de Paul Iribe, Barbier, Montassier, Nam, Pol Rab, Pavis, Manfredini, Ray Ordner, etc. La plume alerte de Gyp, dont on trouvera la signature pour la première fois dans ces pages, les a traités comme ils le méritent, avec cette verve mordante dont elle a le secret.



(Life, New-York.)

(Dessin de Gibson.)

— Pas encore, mais bientôt !



(Dessin de Rouille.)

DÉSENCHANTÉ

— Oui, mon vieux, mais... les Boches camouflent mieux... les communiqués.

3^e Année. — N° 113. — 30 Août 1917.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

Le Jeudi. — 30 Centimes.

Abonnements : France : 15 fr. — Étr. : 22 fr.

(30, rue de Provence, PARIS, Tél. Bergère : 39-61)

LA BAÏONNETTE



— Je tiendrai jusqu'au bout... et même davantage !

TEXTE DE
GYP

CEUX QUI S'EN F..... !

DESSINS DE
PAUL IRIBÉ, NAM, BARBIER, MA
ORLAN, MONTASSIER, POL RAB, e



Ceux qui s'en f.....

PAR GYP

Chez les Pouyeux. (Nouveaux riches. Fournitures de guerre, etc..., etc...)

Un immense appartement modern-style dans une maison dernier bateau. Mobilier art nouveau. Gros luxe. Profusion de fleurs chères. Thé somptueux. C'est le mercredi de M^{me} Pouyeux.

Femmes très élégantes. Vieux messieurs. Quelques jeunes gens.

LA DOUAIRIÈRE, DE LAUBARDEMONT (beaucoup de parchemins, pas d'argent et peu de préjugés), à M^{me} Pouyeux. — Vous avez des gâteaux exquis !... Comment faites-vous pour les conserver aussi frais ?...

M^{me} POUYEUX, âge incertain, robe « de style », perles admirables. — Ils ne sont pas conservés !...

LA DOUAIRIÈRE. — Mais pourtant, c'est aujourd'hui mercredi... Alors, depuis lundi...

M^{me} POUYEUX, indignée. — Depuis lundi !... Vous ne voudriez pas !... J'ai des gâteaux tous les jours... Seulement il faut les envoyer chercher dans des paniers fermés... et sans entrer par la boutique... C'est une ennuyeuse sujétion, mais on est bien obligé d'en passer par là...

LA PETITE MARQUISE DE GALB, jolie comme un amour et très chic. Horriblement mal élevée. Vieille noblesse et fortune médiocre. Mari au front. Pur faubourg, mais, pourvu qu'elle s'amuse, n'est pas difficile quant au choix de ses relations. — Ah !... le fait est que pour une époque embêtante, c'est une époque embêtante !...

LE BARON RUPIN, un vieux monsieur, l'air malin et un bon chic. — Trouvez-vous ?... C'est curieux !... Moi, depuis longtemps, je n'avais pas trouvé la vie aussi agréable que maintenant...

M. MAX HAINEUZARD, très grosse fortune faite par ses ancêtres dans les produits chimiques et autres. Député de la Basse-Vienne. Affreusement vulgaire. Une vraie tête de mufle.

D'âge à être au front. Y est peut-être approximativement allé, mais se borne plus volontiers à demander la mise en accusation de ceux qui y sont effectivement. — C'est parce que la disette d'hommes vous attire des profits inaccoutumés que vous trouvez ça... (Il rit.)

UN RONCHONNEUX, soixante ans, maigre et solide. De l'allure et de l'esprit. — C'est tout de même drôle que ce soit vous qui fassiez des commentaires là-dessus...

M. HAINEUZARD. — Sur quoi ?...

LE RONCHONNEUX. — Sur le manque d'hommes...

M. HAINEUZARD. — Pourquoi est-ce drôle ?...

LE RONCHONNEUX. — Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien...

M. HAINEUZARD, il se hérise. — Mais...

LE RONCHONNEUX, bourru. — Quoi ?...

M^{me} POUYEUX, à M^{me} Joseph-Eugène-Dumon. — Comment trouvez-vous les nouveaux ballets russes ?...

M^{me} JOSEPH-EUGÈNE-DUMON, noblesse républicaine à traits d'union. Dumon sans t. Physique et intelligence amorphes. — Hélas !... Je n'ai pas pu les voir encore !... Monsieur Joseph-Eugène-Dumon n'a pas su s'y prendre à temps... On croyait qu'il n'y aurait pas foule...

LA DOUAIRIÈRE. — Et, au contraire, jamais ça n'a été si brillant... Mes bons amis de Cayenne de Rio m'ont emmenée l'autre jour... J'ai cru revoir une salle d'il y a vingt-cinq ans...

UNE DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE SOUS MONSIEUR GRÉVY. — Une répétition générale d'Octave Feuillet aux Français...

LA PETITE DE GALB, à son voisin. — Elles ont une sacrée veine, toutes ces vieilles !... C'est pas moi qu'on emmènerait comme ça aux ballets russes...

LE RONCHONNEUX. — Oh !... c'est pas



Max Haineuzard.



Le marquis y Valladolid
y Santander.

très reluisant d'être emmenée par les Cayenne de Rio !...

LE PETITE DE GALB. — Cayenne de Rio ou autres, c'que j'm'en f... L'empereur d'Allemagne lui-même m'offrirait une place pour les ballets russes, que j'y serrerais la pince en disant : « Tope-là, ma vieille, ça colle !... » (M. Haineuzard s'agite.)

LA DOUAIRIÈRE, à M. Haineuzard, maternellement. — C'est le moment, allez !... Offrez-lui une place...

M. HAINEUZARD, il fait celui qui ne comprend pas. — A qui ?...

LE RONCHONNEUX. — Ben, à l'ange du foyer... Madame de Laubardemont a raison... Elle n'attend que ça !...

M. HAINEUZARD. — Si je n'avais pas déjà disposé de ma loge... (Il piétine.)

LE BARON RUPIN, à la petite de Galb. — Qu'est-ce que vous lui donneriez à celui qui vous conduirait aux ballets russes ?...

LA PETITE DE GALB, convaincue. — Ce qu'il me demanderait !...

LE RONCHONNEUX. — Même si celui-là c'était moi ?...

LA PETITE DE GALB. — Même si c'était vous !...

LE RONCHONNEUX. — Oh ! la la !...

M. HAINEUZARD, à demi-voix à Mme Pouyeux. — Chère Madame, si votre mari était là, il ferait, j'en suis sûr, ce que je vais vous demander... parce que, à plusieurs points de vue, ça lui est avantageux, très avantageux... Cédez-moi votre loge pour la représentation de... (Il cherche.) de vendredi des ballets russes...

Mme POUYEUX. — Mais c'est absolument impossible... J'ai invité du monde...

M. HAINEUZARD. — Ce sera le prix que vous voudrez... D'autre part, je peux être utile à Pouyeux... Un député est toujours utile pour des fournitures... (Il rit.) Surtout quand elles sont mauvaises... (Mouvement de Mme Pouyeux.) Vous voyez bien ?... Vous ne pouvez pas me refuser ça... sans compter que, en ce temps-ci, aucun bénéfice n'est négligeable... Allons !... Voulez-vous quatre mille ?... Mille balles par place ?... Je ne suis pas regardant... (Il tire de sa poche un porte-cartes, farfouille, etc., etc.) Alors c'est entendu ?... (Très haut.) vous voudrez bien remettre ceci à Pouyeux... (Il donne une enveloppe à Mme Pouyeux.) C'est le renseignement qu'il m'avait demandé...

LA DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE SOUS MONSIEUR GRÉVY, à Mme Joseph-Eugène-Dumon. — Je n'avais littéralement plus rien à me mettre... Alors je suis allée me commander un petit costume chez Hatzfeld... Il a des modèles délicieux !...

LE RONCHONNEUX. — Et un nom bien français !...

Mme POUYEUX. — Vous savez qu'il est Anglais ?...

LE RONCHONNEUX. — Anglais ?... Quel drôle de choix !... Pourquoi pas Espagnol ?...

LA DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE SOUS MONSIEUR GRÉVY. — Il a prouvé qu'il est Anglais...

LE RONCHONNEUX. — Ben, moi, avec ce nom-là j'aurais eu plutôt l'idée de prouver que j'étais Luxembourgeois... ou Suisse...

Mme JOSEPH-EUGÈNE-DUMON. — D'ailleurs, c'est sans intérêt... Comme le disait hier encore mon mari : « Avec cette rage de tout compliquer, la vie va devenir impossible... »

LE BARON RUPIN, narquois. — Pouyeux est un homme de grand sens !...

LA PETITE DE GALB, elle met en riant sa main dans la main de M. Haineuzard qui lui a parlé bas. — Tope-là, ma vieille, ça colle !...

M. HAINEUZARD. — Merci !... (Il baise la main de la petite de Galb et la laisse doucement retomber.)

LA PETITE DE GALB, elle tend de nouveau la main. — Eh bien ?... Et la loge ?...

M. HAINEUZARD. — Ah non !... vous l'aurez... après !... Ce n'est que pour la représentation de vendredi... (Nez de la petite de Galb.)

LA DOUAIRIÈRE. — Alors... vous dites que, en allant chercher des gâteaux sans passer par la boutique, on peut en avoir tous les jours ?... Ça me cauchemardait, cette obligation d'être deux jours sans gâteaux frais...

LA DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE SOUS MONSIEUR GRÉVY. — Hatzfeld me fait payer mon petit costume huit cent quatre-vingt-dix francs, au lieu de mon ancien prix de six cent cinquante... Mais c'est la faute des grèves... Les ouvrières ont d'inqualifiables exigences, en ce temps où chacun devrait pourtant y mettre du sien...

♦ ♦

Au Pacific Palace.

Un salon où la charmante Mme Elna de Kjolen-Fjord offre un thé à quelques personnalités de la colonie étrangère.

Mme VAN MOYAERT-LANGENDICK, une grosse Hollandaise. L'air d'un tas mouvant, mais une peau admirable. — Quelle chaleur, mein Gott !... Quelle chaleur !...

LE BARON OTTO LARSEN, grand et blond. — On m'écrit de Copenhague qu'il fait aussi chaud qu'à Paris... Alors je ne regrette rien...

LA BONNE Mme WINTHERTHUR, bénisseuse et humanitaire, à M. de Glommen-Elf. — J'ai bien pris part à tout ce qui vous est arrivé de si pénible tous ces temps-ci...

M. DE GLOMMEN-ELF. — De si pénible ?... à moi ?...

LA BONNE Mme WINTHERTHUR. — Pas directement à votre personne... mais à la Norvège... Tous ces bateaux coulés, tous ces...

M. DE GLOMMEN-ELF désinvolte. — Ah !... les bateaux !... Eh bien ! mais ce sont des incidents inévitables en temps de guerre !...

LA BONNE Mme WINTHERTHUR. — Oui... si l'on était belligérant soi-même... mais quand on ne l'est pas... il me semble bien dur de...

M. DE GLOMMEN-ELF. — Cela semble ainsi parce que l'on ne voit au premier abord que le déchet...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER, morbide et véhément. — Au lieu de découvrir les profits qui sautent cependant aux yeux...

LA BONNE Mme WINTHERTHUR, ahurie. — Les profits ?... (Un silence méprisant lui répond.)

M. ISAAC KAISER-SUYTTER, gras et satisfait. — Pour nous autres, ils sont colossaux, les profits... Si la guerre pouvait durer encore trois années, le commerce de la Hollande serait supérieur devant tous les commerces du monde...

LA BONNE Mme WINTHERTHUR, indignée. — Trois années !... Mais il n'y aura plus d'hommes sur la terre dans trois années de ce régime... (A un Norvégien.) Ya-t-il eu beaucoup de morts ?...

M. FIELLEN BERGEN, nuageux et distrait. — J'ignore, madame, de quels morts vous parlez...

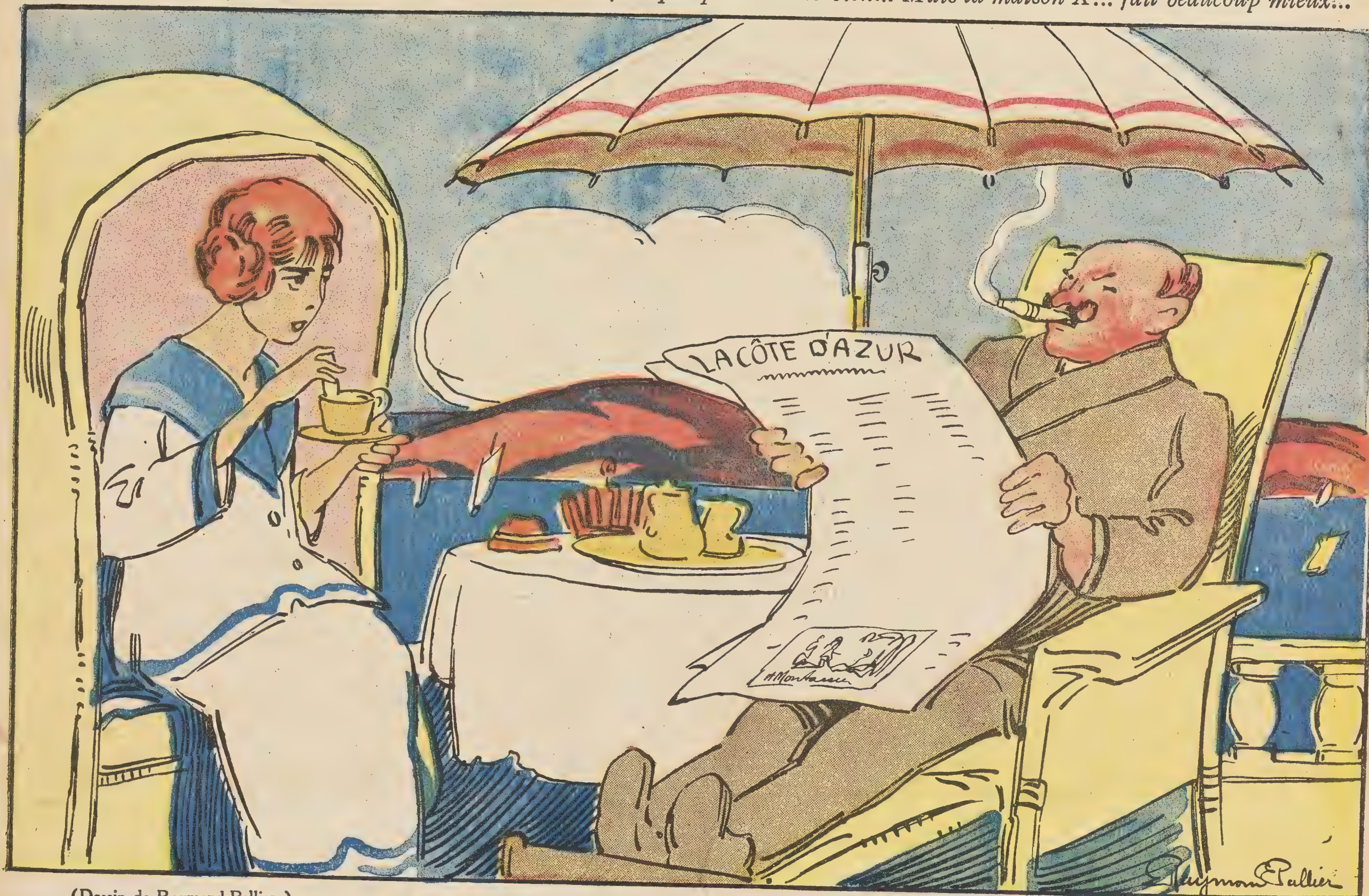
LA CHARMANTE



La petite de Galb.



— Évidemment, Monsieur l'aumônier, le Bon Dieu a fait quelque chose de bien... Mais la maison X... fait beaucoup mieux... (Dessin de Pavis.)



(Dessin de Raymond Pallier.)

— Eh bien, et le communiqué ?
— Je t'en prie, change un peu de conversation ; tu es fatigante, avec cette guerre.



(Dessin de Pol Rab.)

LA GRANDE COUTURE

— Pas patriote, moi, baronne ! Mais c'est moi qui ai créé la robe en taffetas pékiné « Croix de guerre » et lancé le manteau du soir « On les aura !... »

LA BAIONNETTE

M^{me} DE KJOLEN-FJORD. — Cette bonne M^{me} Winterthur pense à nos matelots victimes des sous-marins...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Pour moi, les sous-marins éveillent surtout la pensée de leur ravitaillement, et de gains imprévus pour les propriétaires fonciers aussi bien que pour les négociants d'Espagne, et je juge, comme M. Kaiser-Suytter, que si la guerre se prolongeait encore trois ans, la pauvreté espagnole ne serait plus qu'une légende...

LA BONNE M^{me} WINTERTHUR, interloquée. — Evidemment... c'est une façon de voir...

M. SIGURD SWERKER, Suédois, solennel et embêtant. — Il faut toujours voir les choses du bon côté...

M^{me} VAN MOYAERT-LANJENDICK. — Moi, c'est mon système, quand je le peux... mais je ne le peux que quand j'ai bien mangé... et je ne peux pas bien manger sans viande...

LA BONNE M^{me} WINTERTHUR. — Mais pourquoi n'avez-vous pas de la viande toujours?... On fait une grosse provision que l'on conserve à la glacière... C'est comme ça que nous faisons chez nous... (A son mari.) N'est-ce pas, Ulrich?...

M^{me} VAN MOYAERT-LANJENDICK. — Nous faisons de même comme vous... Aussi n'est-ce pas chez nous que je ne mange pas de la viande, mais seulement si je prends un repas au restaurant... ou chez des Français... Alors c'est insupportable...

LA BARONNE OTTO LARSEN. — Nous ne pouvons d'ailleurs nous plaindre que de cela... car le séjour de Paris ne m'a jamais plu davantage comme cette année... Jamais cela n'a été plus brillant, ne trouvez-vous pas?...

M. FIELLEN BERGEN. — Certes, je trouve... jamais nous n'avons assisté à une réunion plus délicieuse que celle d'aujourd'hui... (Il s'incline vers la charmante M^{me} de Kjolen-Fjord.)

LA CHARMANTE M^{me} DE KJOLEN-FJORD. — Nous avons voulu nous réunir ici une fois encore avant les villégiatures... (M. de Kjolen-Fjord approuve de la tête), et je vous remercie tous d'avoir répondu à notre appel... Hélas! pourquoi faut-il qu'il manque à cet appel nos bons amis d'Autriche!... (Un soupir. Même soupir poussé par M. de Kjolen-Fjord.)

M. DE GLOMMEN-ELF. — Et nos bons amis d'Allemagne également... Il serait peu cordial de les oublier en ce jour...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — D'autant plus qu'ils sont vraiment charmants, ces Allemands!... très charmants... Ils savent faire... ils ont la manière... Ainsi, il y a bientôt trois ans, jeme suis trouvé pris en Belgique au moment des premières bagarres... pas de trains, pas d'heures... Une bousculade dont rien ne vous peut donner l'idée... Eh bien! savez-vous ce qu'ils ont fait?...

M^{me} DE GLOMMEN-ELF. — Qu'est-ce qu'ils ont fait?...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Ils ont fait chauffer pour moi le train de la reine des Belges...

LA BONNE M^{me} WINTERTHUR. — Oh!!!... Et vous l'avez accepté?... (M. Ulrich Winterthur lui fait signe de se taire.)

Aux « fortifs ». Un dimanche.

Echelonnés sur le haut et le long du talus, les habitués.

Au fond du fossé, dans les petits jardins séparés par des palissades, une brave femme qui s'acharne à cultiver, arroser, etc..., etc... ce qui se refuse obstinément à pousser, et ses six enfants de sept à quinze ans. Plusieurs ménages d'ouvriers qui cultivent également leurs jardins.

UN HABITUÉ DU TALUS, vingt-deux ans. — Ulalie!...

Pige-moi c'te rombière qui fait turbiner ses lardons d'autor et d'achar... Oh! la la!... Crois-tu qu'à s'en fourre?...

ULALIE, vingt ans. Mèche noire collée à l'eau sucrée sur l'œil gauche. — T'occupes donc pas de c'qu'a fait... d'autant qu'elle a p'têt raison, la pauvre toupie, d'vouloir qu'ses gosses turbinent plutôt que d'se traîner comm' des limaces sur les fortifs...

L'HABITUÉ, menaçant. — C'est pour Bibi qu'tudis ça?...

ULALIE. — Pour qui c'est qu'tu voudras... (Elle élève par précaution son bras devant sa figure.)

L'HABITUÉ. — Attends-moi, j'te vas bouchonner. (Il se lève.)

UNDEUXIÈME HABITUÉ, dix-huit ans, il hausse les épaules. — Ah! chaleur!... Comme si y avait pas mieux à f... que d'se sucrer la gaufre...

PREMIER HABITUÉ. — T'as raison... (A Ulalie.) Allons!... au turbin!... (Il se recouche dans l'herbe.) T'as entendu?...

ULALIE. — Mince!... (Elle s'allonge aussi sur l'herbe.)

LE PREMIER HABITUÉ. — T'as envie d'prend' qu'chose dans l'portrait, pour sûr?... (Elle se lève.) Ah!... C'est pas malheureux!...

ULALIE. — J'vas pas où qu'tu crois?...

LE PREMIER HABITUÉ. — Où c'est qu'tu vas...

ULALIE. — J'me cavale... J'en aïmarre à la fin!... (Elle file.)

LE DEUXIÈME HABITUÉ, il retient par le fond de son pantalon le premier habitué qui veut courir après Ulalie. — T'es pas ballot?... A va rappliquer à la piaule dès qu'elle aura d'quoi... Coute-moi plutôt... J'sais où qu'ya une vieille qu'a du pognon... l'habite toute seule... sans personne...

Dans le fond du fossé.

UN OUVRIER. — Cré cochon d'sort!... d'puis pus d'un mois qu'on s'échigne après c'carré-là d'radis, y en a pas pu qu'sur ma main...

LA MÈRE. — Ah!... chez vous non pus?...! Moi j'croyais qu'c'était la faute aux gosses...

UN DEUXIÈME OUVRIER, à un des gosses. — Avez-vous des nouvelles de vot' papa?...

LE GOSSE. — Non... Y a d'jà longtemps... pas, m'man?...

LA MÈRE. — Quoi qu'y a encore?...

LE GOSSE. — M'sieu Lambin qui d'mande si c'est qu'on a des nouvelles d'papa?...

LA MÈRE. — Ma foi... Ça va faire dans les trois mois qu'on est sans...

LE PREMIER OUVRIER. — V's'avez été au ministère?...

LA MÈRE. — Ma foi non...

DEUXIÈME OUVRIER. — D'quel côté qu'il était la dernière fois?...

LA MÈRE. — Dans la Somme que j'crois...

LE PREMIER OUVRIER, qui suit son idée, à une des petites filles. — Pour quoi donc qu'on n'va pas au ministère savoir si y n'est rien arrivé à vot' père?...

LA PETITE FILLE, treize ans, l'air d'un chien battu. — Et pis après?... Si y est arrivé qu'qu'chose, ça changera rien...

LE PREMIER OUVRIER. — C't'égale... on saura... Vot'mère doit être inquiète?...

LA FEMME DU PREMIER OUVRIER. — Mais mêle-toi donc de c'qu't'regarde!... Pourquoi qu'elle serait inquiète?... Au contraire... l'est tranquille... elle doit être contente!... (Soupir d'envie.) Elle a la paix, elle, au moins!...

LE PREMIER OUVRIER. — ...! ! ! ! !

GYP.

(Illustrations d'Henry Fournier.)



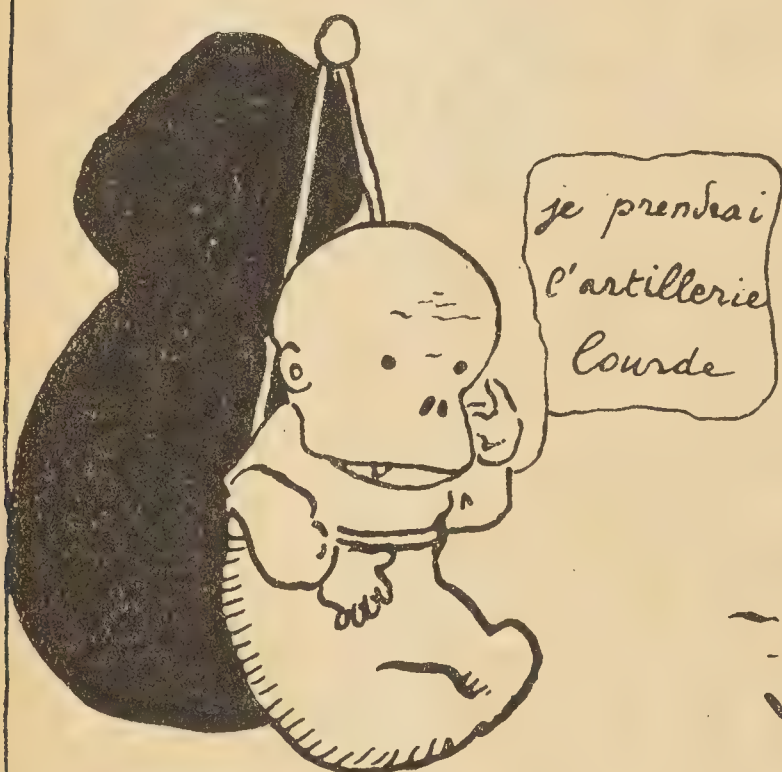
... oui mais



Les poissons ne s'en f.... pas. Ils organisent des monômes de protestation en descendant le courant le ventre en l'air, ce qui est un signe de mécontentement...



Les oiseaux, eux-mêmes, sont écoeürés dans leur petit ciel natal...



Les enfants voient leur front se charger de plus soucieux



Les chevaux apprécient, de plus en plus, les réflexes de l'amitié des hommes



Le neutre est également un peu gêné dans ses entourages.



Le nouveau riche ne peut pas s'en f....., la guerre, en lui donnant la fortune, ne lui a pas donné l'art de manger proprement.



Il n'y a que le créateur du genre humain, qui probablement satisfait de son œuvre, s'offre le luxe de s'en f.... sans arrière pensée.



PIERRE MAC ORLAN.



(Dessin de Paul Iribe.)

A MONACO ET A



LA BAIONNETTE



(Dessin de Castro.)

— On dit, dans la tribu, que certains peuples du Nord cherchent à manger leurs voisins.



(Dessin de Mars Trick.)

— Alors, sans blague, crois-tu qu'on aura la guerre ?



(Dessin de Jouane.)

— Il fait bon à l'ombre,... quand ça chauffe au soleil pour les honnêtes gens.



(Dessin de Manfredini.)

1914-1917

— Trois ans, Oscar !... Trois ans que nous ne lisons pas les journaux !...



(Dessin d'Hervé Baille.)

LES VIEILLES TAUPES

— Vous êtes toujours élégante, Mme Claissens, on voit bien que vous vous en moquez ed'la guerre.
— Oh !... j'm'en ficherais bien plus si les poireaux n'coûtaient pas si cher.



— Sincèrement, pourquoi voulez-vous que votre guerre m'intéresse? je n'ai pas d'enfant et je ne suis pas fournisseur de l'armée!...



(Dessin de Leroy.)

— Déjà trois ans que vous êtes là-bas!... Comme ça passe vite!...



(Dessin de Montassier.)

— Oh ! attendez... une, deux, trois... douze palmes !

— Moi aussi, chère amie, j'ai les palmes. Mais moi, je ne fais pas voir combien j'en ai...

LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS



(Sketch, Londres.)

— Le mien a un éclat d'obus dans l'épaule et une pneumonie.
— Le mien a la moustache blonde et les yeux bleus...



(L'Événement.)

(Dessin de Gil Baer.)

— Votre avis, mon cher von Capelle? Si, pour influencer la Suisse, nous envoyions un sous-marin de commerce dans le lac de Genève?



(Le Rire.)

(Dessin de Vion.)

— T'as qu'à remarquer: chaque fois que sa mère l'envoie chercher deux sous de lait dans une assiette plate, c'est que son père arrive en perm.



(Rug Blas.)

(Dessin de Spord.)

— Fallait qu'Pétain soit là, pour qu'au repos on se repose!...



(Bystander, Londres.) (Dessin de Bairnsfather)

— C'est malheureux qu'Alfred ne soit pas là, lui qui joue si bien du piano!



(Passing Show, Londres.)

(Dessin de Mikhell.)

— Le mariage est une chose vraiment sérieuse à penser pour un homme.

— Mais bien plus sérieuse encore pour une jeune fille, quand il n'y pense pas!



(Excelsior.)

(Dessin de Henry Fournier)

LUI. — C'est un as.

ELLE. — Et toi un astèque...

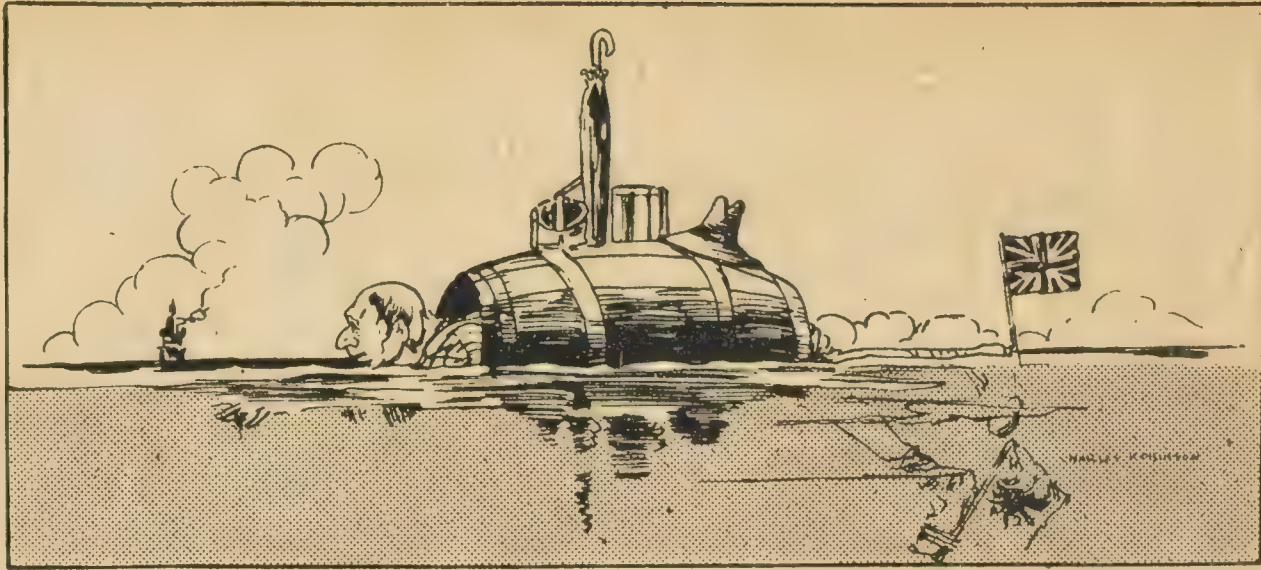
LA BAIONNETTE
LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Excelsior.)

(Dessin de Sauvayre.)

— Ce fut terrible, des tués, des blessés...
— Où cela, madame Kratzermann, sur quel front?
— Dans ma rue, monsieur Otto, la police a encore chargé ce matin.



(Bystander, Londres.)

— Un délégué pacifiste se rendant au congrès de Stockholm, déguisé en sous-marin anglais. (A l'approche d'un bateau allemand, avoir soin de lever l'autre pied.)



(London Mail.)

— Je ne peux pas arriver à me faire une opinion sur Dollie. Elle a quelque chose d'étrange...
— Je vais vous dire. Elle a quelque chose d'efféminé.



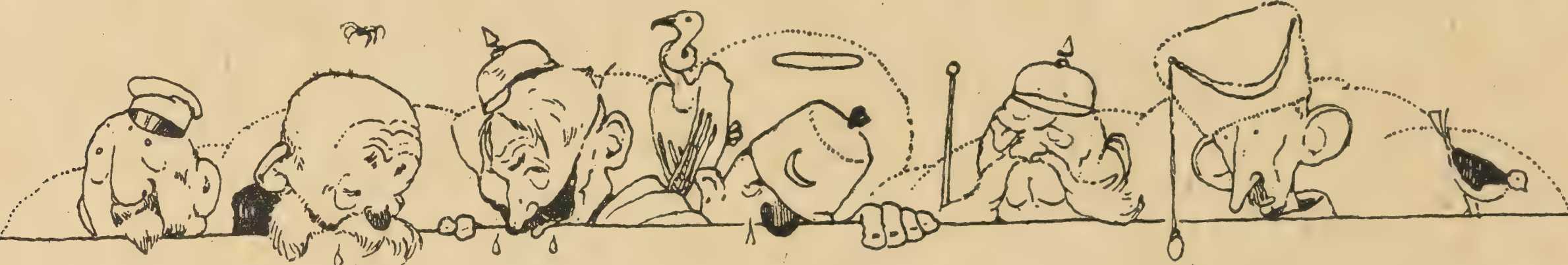
(Le Petit Bleu.)

— Encore une lettre recommandée pour vous.
— J'sais bien, c'est moi qui me les écris pour vous voir.



(Life, New York.)

— Oui, m'ame, c'est la guerre qui fait que les œufs sont si cher.
— Mais, maman, comment les poules savent-elles qu'il y a la guerre?



LES TIRAGES DE LUXE DE LA BAIONNETTE

Avis aux amateurs de belles éditions ! Nous avons fait procéder à un tirage de luxe du numéro des *Chansons de France*, si délicatement illustré par Gerda Wegener, ainsi réparti :

a) 50 exemplaires sur japon impérial, grandes marges, exemplaires contésignés par l'artiste et numérotés de 1 à 50 (trente exemplaires seulement : numérotés 21 à 50, ont été mis dans le commerce). L'exemplaire est vendu 20 francs.

b) 250 exemplaires sur velin pur chiffon, grandes marges, exemplaires numérotés de 51 à 300. L'exemplaire est vendu 3 francs.

A ce propos rappelons que :

1° Le tirage spécial que nous avons fait du numéro « RÆMAEKERS » est totalement épuisé ;
2° Du tirage spécial que nous avons fait du numéro de PAUL IRIBE, « La Danse Macabre », il nous reste encore quelques exemplaires japon et velin aux prix respectifs de 20 fr. et 3 francs.

3° Il nous reste également quelques exemplaires sur velin du tirage spécial du numéro « CHEZ L. STOUBIBS », de Gus Bofa et Villemot, Prix 3 francs.

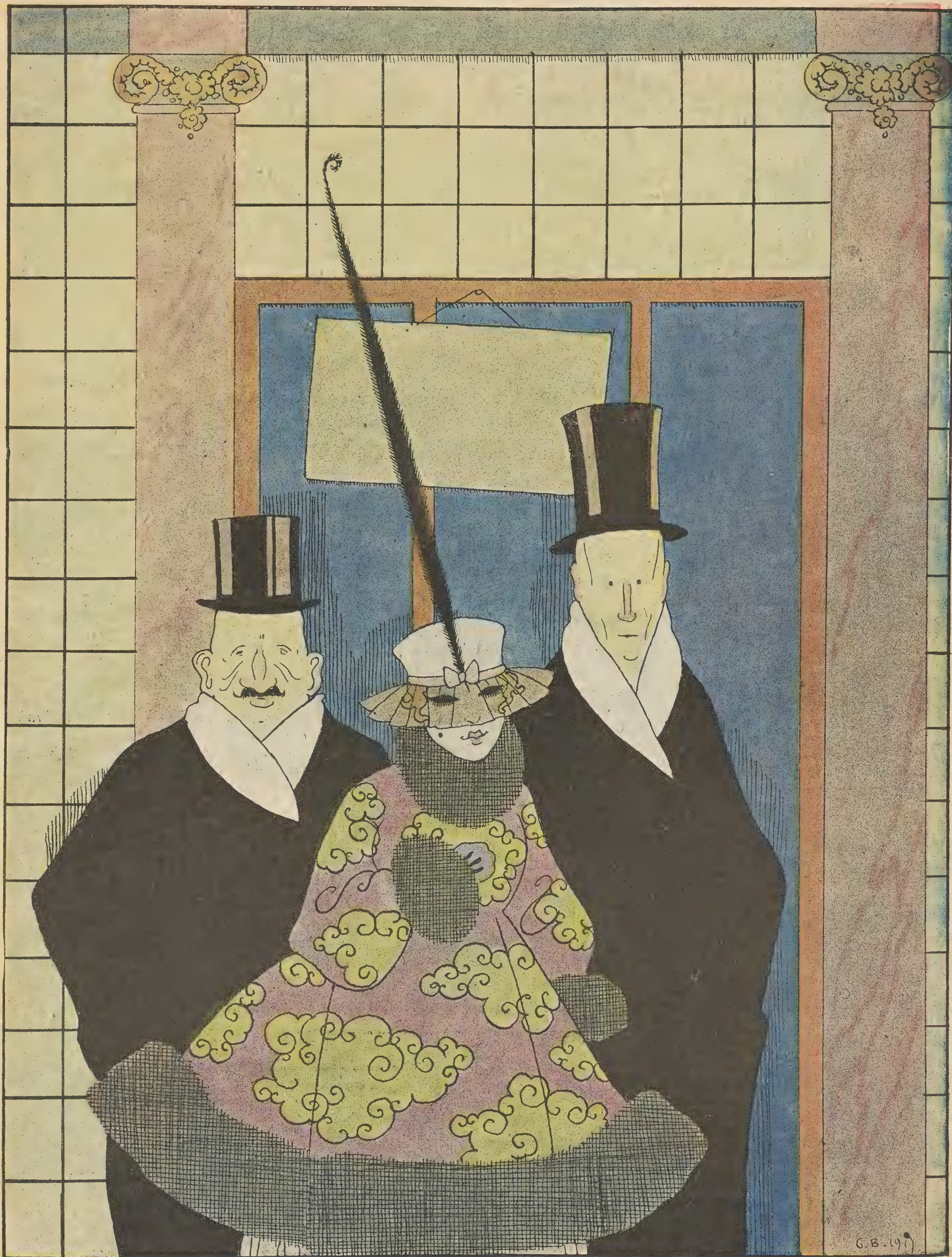
Les commandes doivent être accompagnées de leur montant en un mandat poste et adressées à l'Administrateur de L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LES SAMMIES

Va pour « Sammies », puisque c'est le général Pershing qui a désigné lui-même sous ce vocable nos nouveaux alliés du Nouveau-Monde.

Le prochain numéro de la *Baionnette* leur sera consacré. Guy Arnoux, dont nos lecteurs ont pu apprécier le talent si personnel, et Howard, un artiste américain d'une originalité puissante, ont illustré ce numéro pour lequel Abel Hermant a bien voulu écrire un nouveau chapitre des Transatlantiques.





(Dessin de Georges Barbier)

DEUX PRÉCAUTIONS VALENT MIEUX QU'UNE

— Fogelström est Suédois, Van Koije est Hollandais... Alors, vous comprenez, moi j'm'en f... !

LA BAÏONNETTE

LES SAMMIES

DESSINS DE : GUY ARNOUX et HOWARD.
TEXTE DE : ABEL HERMANT.





PAR ABEL HERMANT

LA SECONDE VISITE

En l'hôtel de Tiercé, rue Saint-Guillaume, qui, dès le commencement de la guerre, par la volonté de la marquise de Tiercé, née Diana Shaw, a été converti en hôpital franco-américain.

Diana ne s'est réservé, à titre de parloir, qu'une seule pièce, l'ancien fumoir-bibliothèque : tenture, semis de couronnes de laurier vert-faïence sur fond havane ; garniture de cheminée, pendule Louis XVI à personnage, dont le personnage est ce roi lui-même avec quelques attributs astronomiques, — de part et d'autre, bouts de table Louis XV en argent, carafons de cristal et bronze gothique-restauration, contenant des eaux miraculeuses

Dans ce décor, la marquise reçoit son plus jeune frère, Albert Shaw, Bertie, tout frais débarqué d'Amérique.

Elle porte la tenue d'infirmière. Sauf qu'elle a une mèche blanche, elle n'a guère changé depuis que sa famille est venue à Paris, voilà de cela dix-huit ans, investiguer sur la mauvaise conduite du marquis. Bertie, qui avait alors treize ans, a donc trente et un ans à l'heure présente. Il promettait, il a tenu. C'est un splendide garçon. Il paraît même gêné d'être splendide à ce point-là. Le fait est qu'il ne pouvait jadis passer pour timide, et maintenant, il ne dit pas un mot sans rougir jusqu'à la racine des cheveux. Il porte l'uniforme et a grade de capitaine.

DIANA, qui n'a plus le moindre accent et use de la syntaxe la plus correcte. — Es-tu souffrant ? Tu n'as pas l'air à ton affaire, mon pauvre Bertie ?

BERTIE, balbutiant. — Réellement... Je ne suis pas... je sens malaise.

DIANA, par condescendance. — Quelle est la matière, chère vieille chose ? (Elle rit.)

BERTIE, fâché. — Don't, Diana !... Je pense, il est naturel que je suis... topsy-turvy... Ce lieu me rappelle un si cher ancêtre passé !... Et je pense également à tant d'autres particularités... qu'il ne me rappelle pas... vu qu'elles sont arrivées depuis !... Etes-vous heureuse, Diana ?

DIANA. — Autant qu'on peut l'être parmi de si terribles épreuves... Mon mari, qui a repris du service, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur ! Sa mère aurait été si contente !

BERTIE. — Mais elle n'est plus... (Avec hésitation.) Avez-vous des nouvelles de votre beau-frère François ?

DIANA. — Il vient d'être cité à l'ordre du régiment.

BERTIE, avec plus d'hésitation. — Et votre belle-sœur, la petite Blanche ?

DIANA. — La petite Blanche a un an de plus que toi... comme en ce temps-là... Elle est mariée, et mère de famille... Elle m'aide beaucoup ici, à l'hôpital. Je lui ai fait dire que tu étais là. Elle achève un pansement et elle vient : tu vas la voir.

BERTIE. — Oh !... Alors, je vais m'en aller.

DIANA, riant. — Pourquoi ?

BERTIE, indigné. — Avez-vous oublié, Diana, que je fus en amour avec elle, quand elle avait quatorze ans et moi treize ?... Alors... je pense... il est naturel que je suis topsy-turvy... à l'idée... de la revoir... Je ne veux pas, je m'en vais. Adieu !

DIANA. — Tu es fou !... D'ailleurs, il est trop tard. (Blanche vient d'entrer, tenue d'infirmière.) Je vous laisse (Elle sort.)

BLANCHE, après un silence. — Eh bien ! Bertie ? Vous ne voulez pas secouer les mains avec moi ?

BERTIE, farouche comme Hippolyte. — Je veux. Comment allez-vous ?

BLANCHE. — Vous, je ne vous demande pas comment vous allez : vous êtes superbe !

BERTIE. — Oh !... Suis-je ?

BLANCHE, riant. — Vous êtes... Mais bien changé.

BERTIE. — Oh !

BLANCHE. — Comme vous disiez autrefois, si... attendez donc, si... « apprivoisé » !

BERTIE. — So tame !

BLANCHE. — Vous n'avez pas monté en grade.

BERTIE. — Comment ? Je suis devenu presque subitement capitaine.

BLANCHE. — Vous étiez colonel à treize ans !

BERTIE. — Oh ! c'était pour ma belle conduite dans un match de natation. Mais, à présent, je commande réellement un bataillon, vous savez. (Après un petit temps, avec un peu moins de timidité.) Chère Blanche... vous rappelez-vous ?... en ce temps-là, vous me disiez : « J'aime les militaires. » Aimez-vous encore ?

BLANCHE. — Plus que jamais. Surtout les vrais.

BERTIE. — Mais je ne suis pas poilu.

BLANCHE. — Ça viendra.

BERTIE, tout à fait dégelé. — Oh ! je suis extrêmement plu.

BLANCHE, étonnée. — Quoi ?

BERTIE, froissé. — Je suppose, je parle français. Nous n'avons pas cessé de faire un seul jour entre nous, là-bas, de l'autre côté de l'eau, pour accoutumer notre bouche et nos oreilles... Je dis, je suis plu, parce que j'étais effrayé que vous étiez fâchée. Je vois vous n'êtes pas. Conséquemment je suis plu.

BLANCHE. — Fâchée contre vous, moi ! Mais pourquoi, mon cher Bertie ?

BERTIE, baissant les yeux. — Quand je vous ai dit adieu en pleurant, j'ai promis d'écrire tous les jours. J'ai une seule fois écrit depuis dix-huit ans. J'avais aussi juré de vous envoyer ma photographie régulièrement, pour que vous puissiez voir à mesure comme je change. J'ai envoyé une seule photo. Conséquemment, j'étais effrayé que vous étiez fâchée.

BLANCHE. — Je ne vous ai pas écrit davantage.

BERTIE. — Non.

BLANCHE. — Je ne vous ai pas envoyé ma photographie. Maman me l'a défendu.

BERTIE. — Mais la douairière n'est plus là, vous savez.

BLANCHE. — Oh ! Bertie !... Raison de plus pour lui obéir toujours.

BERTIE. — Je ne pense pas ainsi, et je veux votre peinture en infirmière.

BLANCHE. — Je vous la donnerai... peut-être... pour me faire pardonner... Vous m'aimez donc encore un peu, au bout de si longtemps ?

BERTIE, catégorique. — Sûrement non, plus du tout.

BLANCHE. — Vous êtes galant ! Vous n'avez plus la moindre affection pour votre vieille petite amie d'enfance ?

BERTIE, *très rouge*. — Je ne dis pas de telles bêtises. Je dis je ne suis plus en amour avec vous, puisque vous n'êtes plus une jeune fille, et moi-même...

BLANCHE. — Vous non plus ?

BERTIE, *en confusion*. — J'étais presque déjà marié quand le président Wilson a déclaré l'état de guerre. Heureusement il n'était pas trop tard pour me dégager ; sans quoi je ne pouvais pas m'enrôler, vous savez, et je serais embusqué dans le civil.

BLANCHE. — Vous avez renoncé... Oh ! c'est très beau !... vous avez renoncé à une jeune fille... que vous aimiez sans doute...

BERTIE. — Oui. J'ai renoncé à elle par amour pour une autre.

BLANCHE. — Pour qui ? Pas pour moi ?

BERTIE. — Non pour vous : pour la France.

BLANCHE. — Ah !... Vous aimez beaucoup la France ?

BERTIE, *baissant les yeux*. — Passionnément... Alors, j'ai pensé, je devais, comme tout Américain, vous rendre la visite.

BLANCHE. — A moi ? Quelle visite ?

BERTIE, *en colère*. — Non à vous : à la France... La visite de La Fayette et de Rochambeau.

BLANCHE, *avec malice*. — Mais... vous, personnellement, vous étiez déjà venu... une fois.

BERTIE. — Oui... Ce n'est pas la même chose du tout...

P'paw, m'ma, mon frère Mark, qui a marié depuis la petite-fille du roi de Macédoine, ma sœur Clelia, et mon autre sœur Bidy, la toute petite, nous étions venus pour *investiguer*, parce qu'on nous avait fait savoir, par câble anonyme, que votre frère le marquis menait une mauvaise conduite, et il trompait et il ruinait ma sœur Diana. Nous étions venus aussi pour le réveillon, les *nocturnal pleasures* et la fête. Et moi, comme j'étais trop petit, je ne faisais pas la fête, mais je me promenais le jour aux *Champs-Élysées* avec ma plus jeune sœur Bidy, le bras dans le bras. Maintenant,

j'aurais l'âge, mais je suis venu pour me battre et pour délivrer le sol sacré de la France que j'aime passionnément. Je ne pense plus d'autre chose et je veux oublier que je suis venu déjà une fois. Je n'ai pas de peine à oublier, car je ne reconnais plus les objets ni les personnes, et vous êtes si changée, Blanche, et Paris est si changé ! Je fais cette comparaison : en ce temps-là, c'était partout comme les Folies-Bergère, et maintenant, c'est comme une église. Je dis aussi, Blanche : en ce temps-là, nous nous moquions gentiment, et nous disions en faisant la voix de fausset : « Tout est petit ! » Maintenant nous disons avec respect : « Tout est grand », et nous vous demandons la permission de mourir pour votre cause, parce qu'elle nous paraît la plus belle cause dans le monde.

BLANCHE. — Savez-vous que vous parlez très bien français ? Vous avez fait des progrès... immenses !

BERTIE. — Ne me moquez pas.

BLANCHE. — Je n'en ai aucune envie. Je suis trop touchée.. Du moins comme Française... Mais un peu jalouse de mon pays...

BERTIE. — Vous ne devez pas être, parce que... (*Il se aït.*)

BLANCHE. — Parce que ?

BERTIE. — Non, j'aime mieux ne pas dire, je ne saurais pas bien.

BLANCHE. — Vous faites de la coquetterie... Allez donc !

BERTIE. — Je dis, Blanche... je ne suis plus en amour avec vous... Mais il ne faut pas regretter, c'était peu de chose, cet amour... C'était petit comme tout ici avant la guerre... comme vos petits railways, vos petits bateaux... comme vos petites maisons de Paris qui n'ont jamais plus de sept ou huit étages et qui ne grattent pas le ciel... Petit... comme moi-même j'étais alors et comme vous étiez... C'était un pur jouet d'enfants.

BLANCHE. — Oui...

BERTIE. — Nous ne sommes plus des enfants... alors... cet amour semble aussi n'être plus... et moi-même je croyais tout à l'heure... Mais je vois à présent je me trompais. Il a seulement changé, et il a grandi comme tout le reste... J'aime si fort la France que je pense d'elle comme d'une personne, avec un visage... qui est le vôtre, Blanche. Elle a une si douce voix... et je reconnais votre voix... Non d'aujourd'hui, mais des bons vieux temps... Je croyais me battre pour elle, je pense je me battrai pour vous : c'est mieux... Ou c'est la même chose... Mais je ne peux raisonnablement aller avec vous dans les petits coins, jouer à lancer le bouchon, et pousser le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes du docteur Pullet.

BLANCHE, *souriant*. — Chaque âge a ses plaisirs.

BERTIE. — Exact.

BLANCHE. — Nous avons évidemment des préoccupations plus sérieuses. Ainsi...

BERTIE. — Oh !...

BLANCHE. — Je vais être obligée de vous quitter, mon cher Bertie : je ne peux pas dérober plus de temps à nos blessés.

BERTIE. — Oui, je comprends.

BLANCHE. — Tenez, on vient me chercher.

(*Entre une personne âgée, les cheveux tout blancs, très simplement vêtue.*)

— Madame...

BLANCHE. — Oui, j'y vais... Tout de suite.

BERTIE, *machinalement*. — Introduisez-moi.

BLANCHE, *présente*. — Capitaine Albert Shaw.

(*La personne a un léger mouve-*

ment de surprise, s'incline et sort.)

BERTIE. — La vieille dame, qui est ?

BLANCHE. — Notre économe. Une perle !

BERTIE. — Vous ne m'avez pas dit le nom.

BLANCHE. — M^{lle} Valentine Chesnet.

BERTIE. — Ciel ! N'est-elle pas cette femme impropre qui a grugé mon beau-frère le marquis, et même mon cher propre père ?

BLANCHE. — Avant la guerre, Bertie. Cette femme impropre est aujourd'hui une sainte.

BERTIE. — Mais je pense elle aurait pu aussi bien devenir une sainte autre part que chez ma sœur.

BLANCHE. — Non, et croyez bien que Diana est trop heureuse de l'y aider. Quelle revanche !

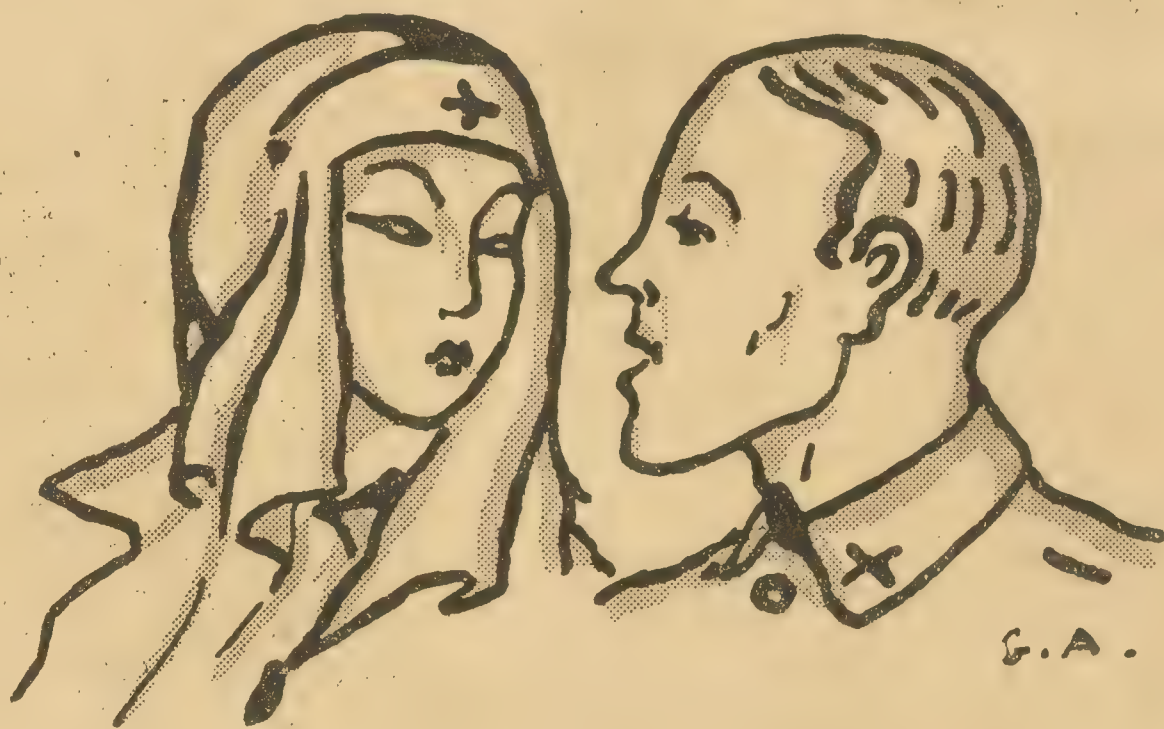
BERTIE. — Comment ?

BLANCHE. — Notre vraie revanche, à nous autres, ce n'est pas que les pécheresses qui nous ont fait pleurer soient punies, mais qu'elles se repentent. Elles sont bien attrapées de nous ressembler. Et puis, il y a tant de joie là-haut !

BERTIE. — Je pense, on ne voit pas souvent de tels miracles ?

BLANCHE. — Avant la guerre, presque jamais. Depuis, tous les matins,

ABEL HERMANT.

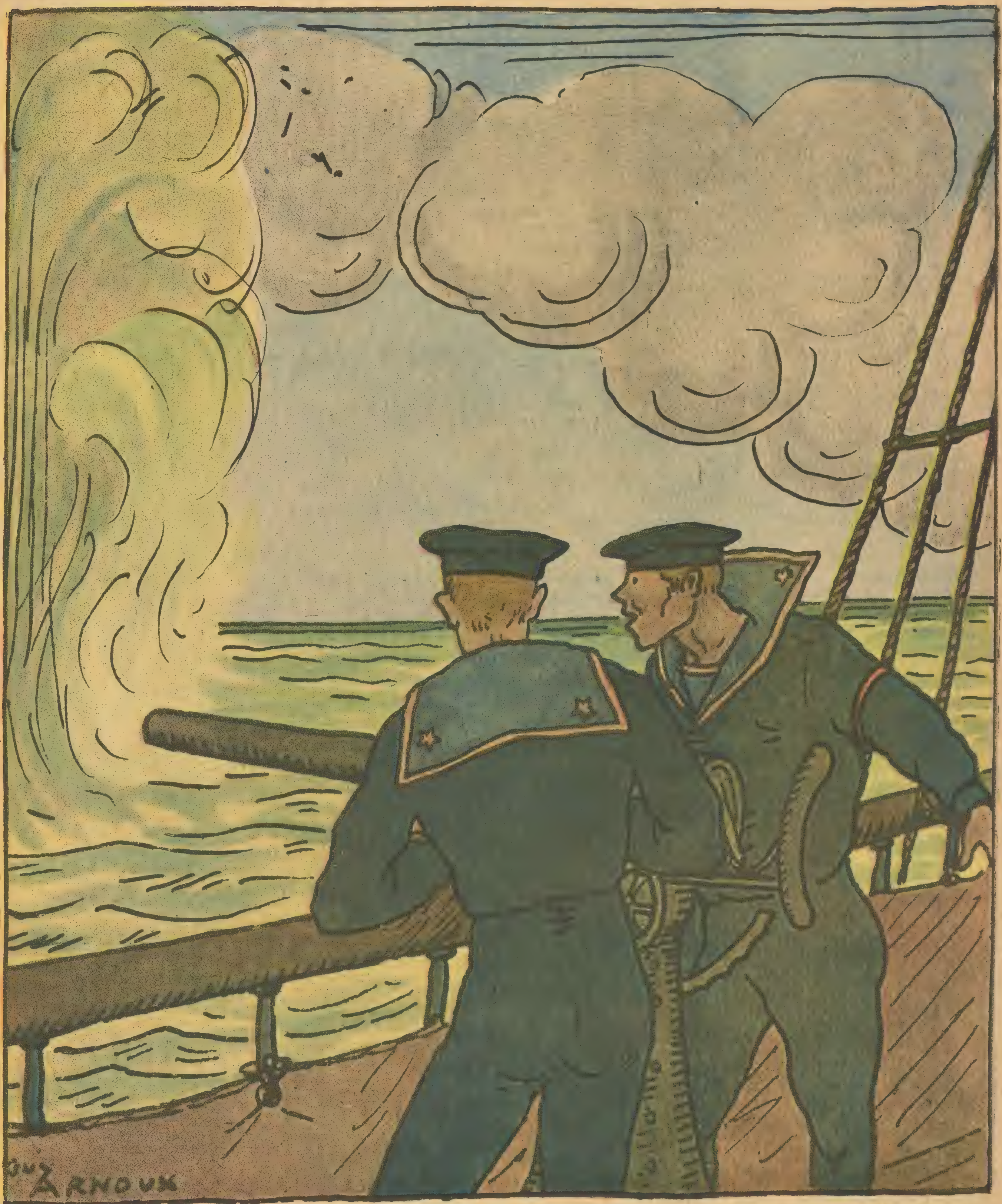




(Dessin de Guy Arnoux.)

L'ESPION

— 100 000 espions, oui..., mais plus de 100 000 arbres pour les pendre....



(Dessin de Guy Arnoux.)

EN SOUVENIR DU LUSITANIA

LA BAIONNETTE



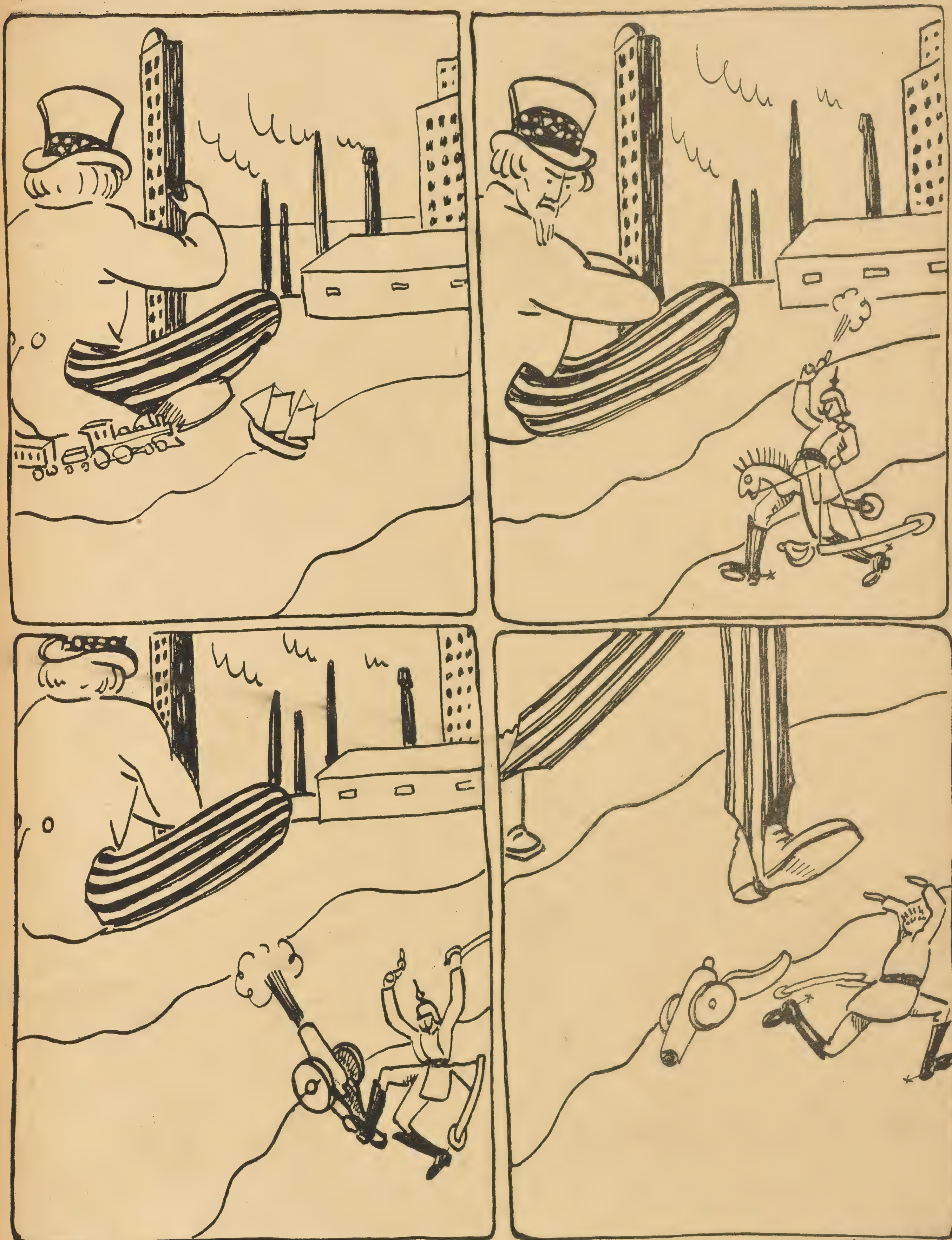
(Dessin de Barbe.)

— Comme ça, il n'y a que 500 ans que les Espagnols ont découvert l'Amérique !
— Oui, et les Boches, eux, viennent seulement de la découvrir...



(Dessin de Howard.)

— VACHES OU BOCHES, C'EST LA MÊME CHOSE



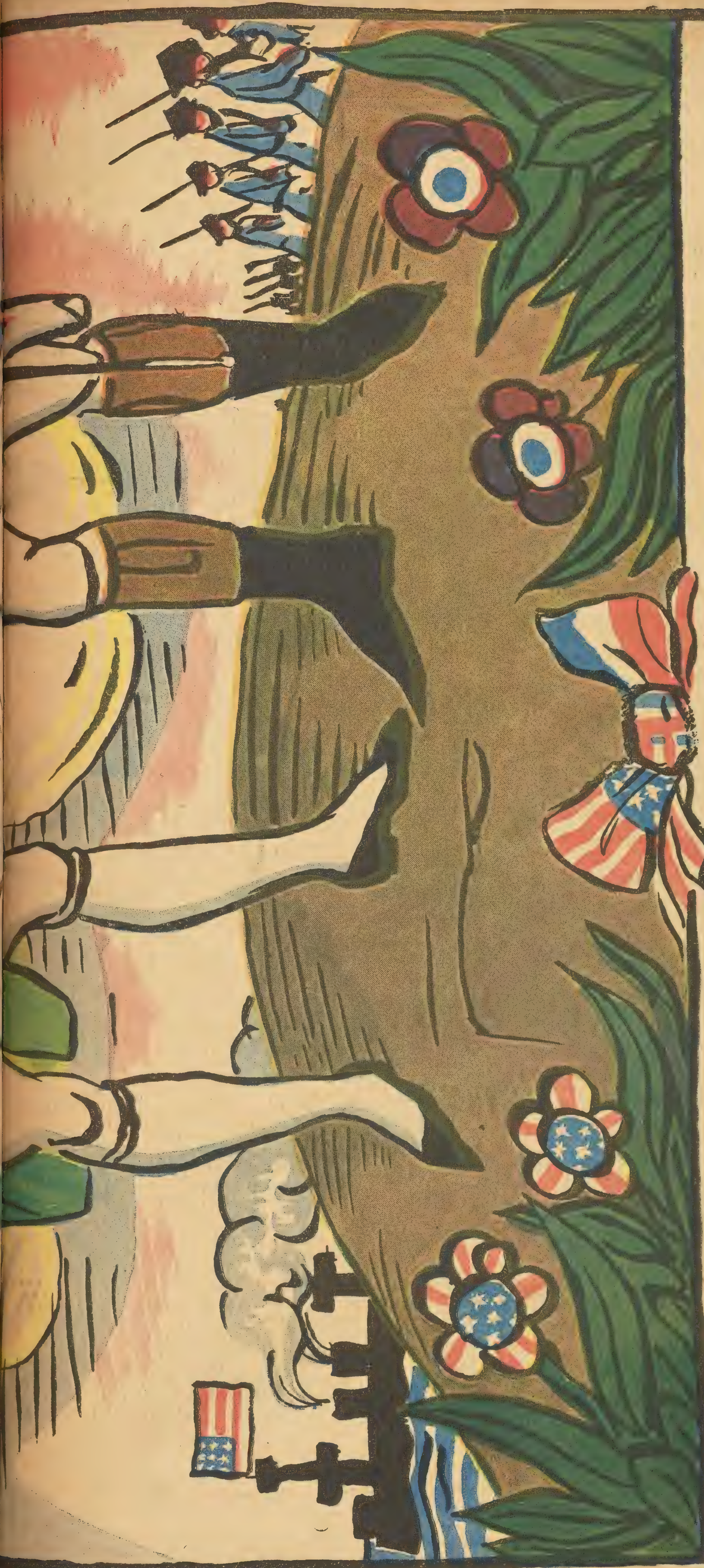
(Dessins de Howard.)

HOWARD

LE BON SAM ET LE MÉCHANT PETIT GUILLAUME

LA BAIONNETTE





GUY ARNOUX

LA FAYETTE et WASHINGTON

ou
La Reconnaissance

(Desin de Guy Arnoux.)

UNCLE SAM



Qu'est-ce qu'un Oncle d'Amérique,
Sinon l'être providentiel
Hypothétique et chimérique
Semblant envoyé par le ciel
Pour rendre le destin prospère?...
Ce vieillard en qui l'on espère,
Qu'on appelle à cris et à cor,
Il vient vers nous. On le surnomme
Uncle Sam. Robuste bonhomme
De l'or il détient le record.



« C'est comm' les ch'veux d'Eléonore :
Quand n'y en a plus, y en a encor !... »
De cet or brillant et sonore
Sam verse à pleins sacs le trésor
Dans une bizarre machine
Passant ce que Wells imagine ;
Car elle produit des millions
D'hommes aux âmes raffermies...
Ceci prouve qu'avec les bons
Comptes, on fait les bons Sammies.

H. DELORME.



(Dessin de Howard.)



HOWARD

(Dessin de Howard.)

PAR LA VOIE DES AIRS OU LA LUTTE DES DEUX AIGLES



Guy ARNOUX

(Dessin de Guy Arnoux.)

TENEZ BON ! ON Y VA !.



(Dessin de Guy Arnoux.)

SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

LES MEILLEURS DESSINS



(Sydney Bulletin.)
SATAN. — Le moment est venu, je pense, de payer la facture.



(News, Dayton.)
LE RETOUR AU PREMIER NID
Une école d'aviation a été installée à Dayton, où les frères Wright firent leur premier vol.



(News, Dayton.)
WIN THE WAR ON THE OTHER SIDE OR WE SHALL HAVE TO FIGHT IT ON THIS SIDE OF THE ATLANTIC
— Il faut gagner la guerre de l'autre côté de l'Atlantique, ou il nous faudra nous battre de ce côté-ci.



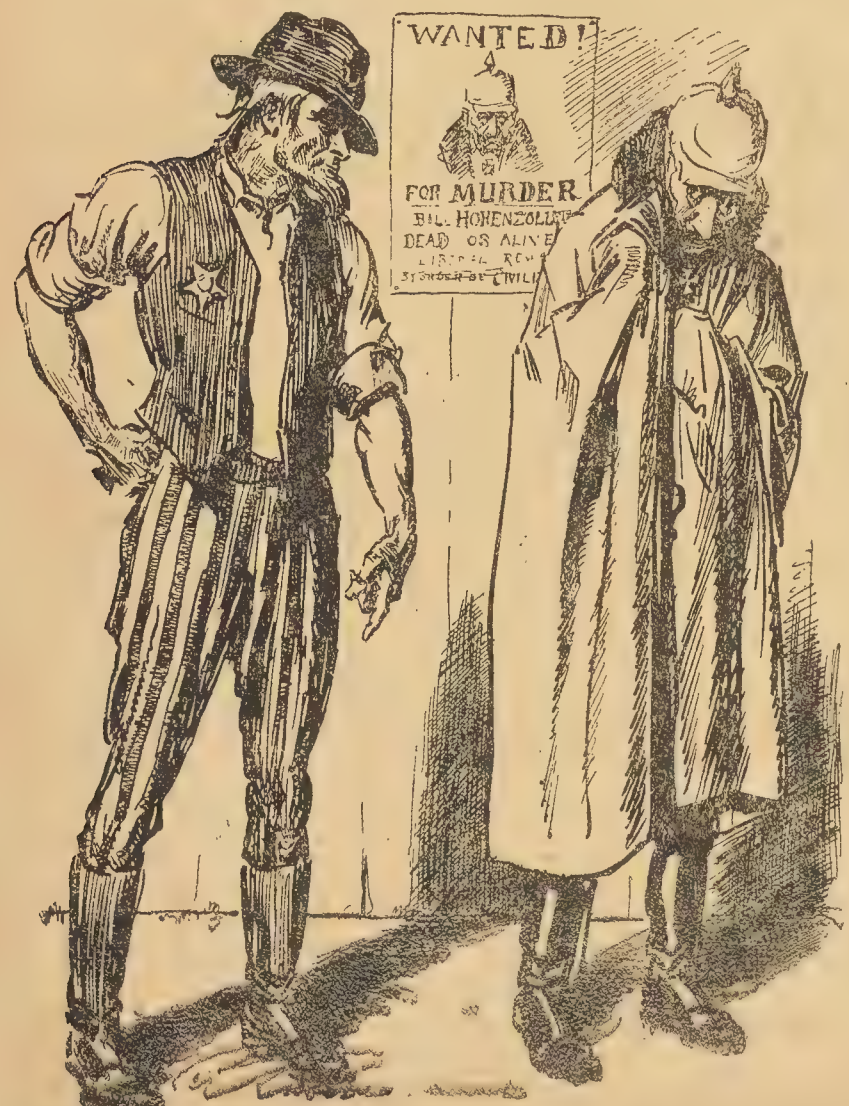
(Life, New-York.)
— N'est-ce pas un cigare que j'ai entendu craquer dans votre poche?
— Non, ma chérie, c'est une de mes côtes.



(Le Journal.)
— Je suis venu pour venger ton papa.



(Life, New-York.)
— Vous avez encore de ce produit que vous m'avez vendu pour faire repousser les cheveux? J'en voudrais six bouteilles pour faire des farces à des amis.



(Life, New-York.)
LE NOUVEAU JUGE



(Bystander, Londres.)
L'oncle Sam montre, à sa manière, au haïser « les étoiles et les raies. »



(Life, New-York.)
ILS ARRIVENT



(L'Echo de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

LE FRUIT DÉFENDU



(Ruy Blas.)

(Dessin d. Moriss.)

— Ah ! quel sale gosse ! Mais qu'est-ce qu'il a à crier tout le temps comme ça ?

— Il a le caractère de son père, tout simplement.



(Lustige Blätter Munich)

A L'HOTEL DE LA PAIX DE STOCKHOLM

— Quel dommage ! Tant de bons punchs suédois servis et pas un invité n'est venu !



— Je pense, mon oncle, que je vais quitter les munitions pour me consacrer à la musique.

— Comme tu voudras, ma chère, mais ne viens jamais chanter dans ma cour.



(Le O. D.)

(Dessin de Mars Trick.)

— Après la guerre ? Ben, quoi, on le sait bien, ce sera la paix !

— Oui, oui... mais je ne l'aurai jamais avec ma femme.

LES DÉBROUILLARDS

Le Système D. — que la Baïonnette a chanté jadis — n'est pas la spécialité des militaires. De l'armée, il a passé dans le civil et on "s'y débrouille" aussi bien maintenant qu'on le faisait jadis à la caserne. Qu'ils agissent d'alimenter son stock de charbon, de mettre trois morceaux de sucre dans une tasse de café ou d'emporter de haute lutte une place sur la plateforme de Madeleine-Bastille, ce sont les Débrouillards les mieux servis. On les verra, la semaine prochaine, dessinés par Bofa, Capy, Delaw, Genty, Moriss, Ray Ordner etc., présentés par André Alexandre et spirituellement chantés par Georges Baltha.



(Le Petit Bleu.)

— Monsieur Boireau, j'ai pour vous un parti magnifique.

— Enchanté, chère baronne ; mais, dites-moi, ce n'est pas une sœur de Guillaume, au moins ?

CE QU'IL FAUT LIRE

DANS LES RIDES DU FRONT

Depuis trois ans, dans leurs actes, les civils ont pour objectif : la guerre et les militaires : la paix. C'est donc surtout de la vie civile que notre collaborateur G. de Pawlowsky nous entretient dans son livre intitulé : Dans les Rides du Front, car l'auteur est soldat depuis trois années au front.

Et, comme au front, tout est mélangé dans ce volume composé au hasard du moment et qui résume les tendances diverses de l'auteur vers la philosophie, le sentiment ou l'humour, (Le Renouveau du Livre).





(Dessin de Guy Arnoux.)

SALE AFFAIRE!

LA BAÏONNETTE



Ch. Geny

Le jeune poète bien connu
fiancé à la demoiselle de l'épicerie

DESSINS DE
GUS BOFA, CAPY, DELAW,
GENTY, MÉTIVET, NAM,
ORDNER, ETC.

Les Débrouillards

TEXTE DE
ANDRÉ ALEXANDRE,
CHANSON INÉDITE DE
GEORGES BAUTHA

LA CAMPAGNE

QUAND MÊME



PAR ANDRÉ ALEXANDRE

Ce matin-là, M^{me} Lapaire eut un sursaut violent en lisant son journal.

— Oscar ! Oscar ! hurla-t-elle à son mari, M. Lapaire, ingénieur civil, réformé pour troubles cardiaques, Oscar ! j'en ai assez... Lis !

— Lis toi-même.

Ce qu'elle fit, hâletante. Avis des compagnies de chemins de fer : l'été prochain plus de billets de bains de mer, plus d'excursions à prix réduits, plus d'excédents de bagages, plus de trains de plaisir, etc., etc...

— C'est trop fort ! s'écria-t-elle, en éloignant de la main un gros chien, Médor, qui réclamait des caresses. C'est trop fort ! Après le charbon, les œufs, le sucre, le pain, voilà qu'on nous supprime les vacances et la campagne de quoi se refaire sa petite santé. Oscar ne

hasarda pas l'argument classique : les poilus en voient de bien plus rudes dans les tranchées ! Il ne parla pas davantage de l'imprévoyance gouvernementale, autre argument archiusé, et se contenta de hausser les épaules.

— Ah ! tu te fiches de tout cela, Oscar ? Eh bien ! je le répète : j'en ai assez de cette vie de privations. Je file chez maman, à Asnières, prendre un avant-goût de campagne. Tu m'entends bien : j'ai besoin, cet été, de voir de la verdure et du feuillage, et de respirer l'air des champs. Médor en a besoin aussi. J'emportais les années précédentes un rien, pas grand'chose : ma volière avec 22 serins, 5 malles avec du linge de corps et de table, de la vaisselle, des couverts, des pliants, le chien avec sa niche. Je n'emporterai certainement pas moins cette année. Grouille-toi ! Si, dans un mois, quand je reviendrai ici, tu ne me dis pas : Eudoxie, on part dans les mêmes conditions qu'autrefois, alors...

— Alors quoi ?

— Je divorce... je divorce...

— En quoi cela changerait-il les choses ? hasarda Oscar.

Une fois divorcée, trouverais-tu plus facilement à t'offrir la campagne ?

— Pour sûr ! Je me remarierais avec quelqu'un de moins gourde que toi. Un mari débrouillard, ça se trouve encore.

Et, pirouettant sur ses talons, elle se dirigea vers la porte appelant : « Médor ! Médor ! »

Le chien la suivait, quand M. Lapaire le siffla et Médor revint à son maître, caressant. M^{me} Lapaire à son tour siffla le chien qui retourna vers sa maîtresse. Ce manège dura quelque temps.

Finalement M^{me} Lapaire, impatientée, cria de la porte à Oscar :

— Sale égoïste ! Je te l'abandonne, le chien. Tu n'as personne et j'ai ma mère. Au revoir, dans un mois !

Et elle disparut.

Resté seul, M. Lapaire s'installa dans son fauteuil et médita longuement, tapotant sur le dos de Médor qui pleurait après sa maîtresse, puis jouant avec les anneaux de sa chaîne de montre, son binocle, ses clefs. Divorcer ? Vraiment, avec une chipie comme sa femme, le malheur ne serait pas grand. Mais il y avait Médor. Pauvre bête, si affectueuse, si douce ! A qui des deux le tribunal en accorderait-il la garde ? Que deviendrait-elle, tirillée dans un sens et dans l'autre ? Soudain, Oscarse frappa le front avec l'index de la main droite, en criant : Eureka ! Il se leva, prit sa canne et son chapeau et sortit.

Pendant une quinzaine de jours on put le voir errer sur les quais, s'arrêtant chez les marchands d'oiseaux, puis se diriger du côté de Montmartre, rendant visites sur visites à son ami Legrain, peintre refusé à tous les salons, mais possédant une originalité artistique incontestable.

De mystérieux colis arrivaient à On le vit s'arrêter chez les marchands d'oiseaux...



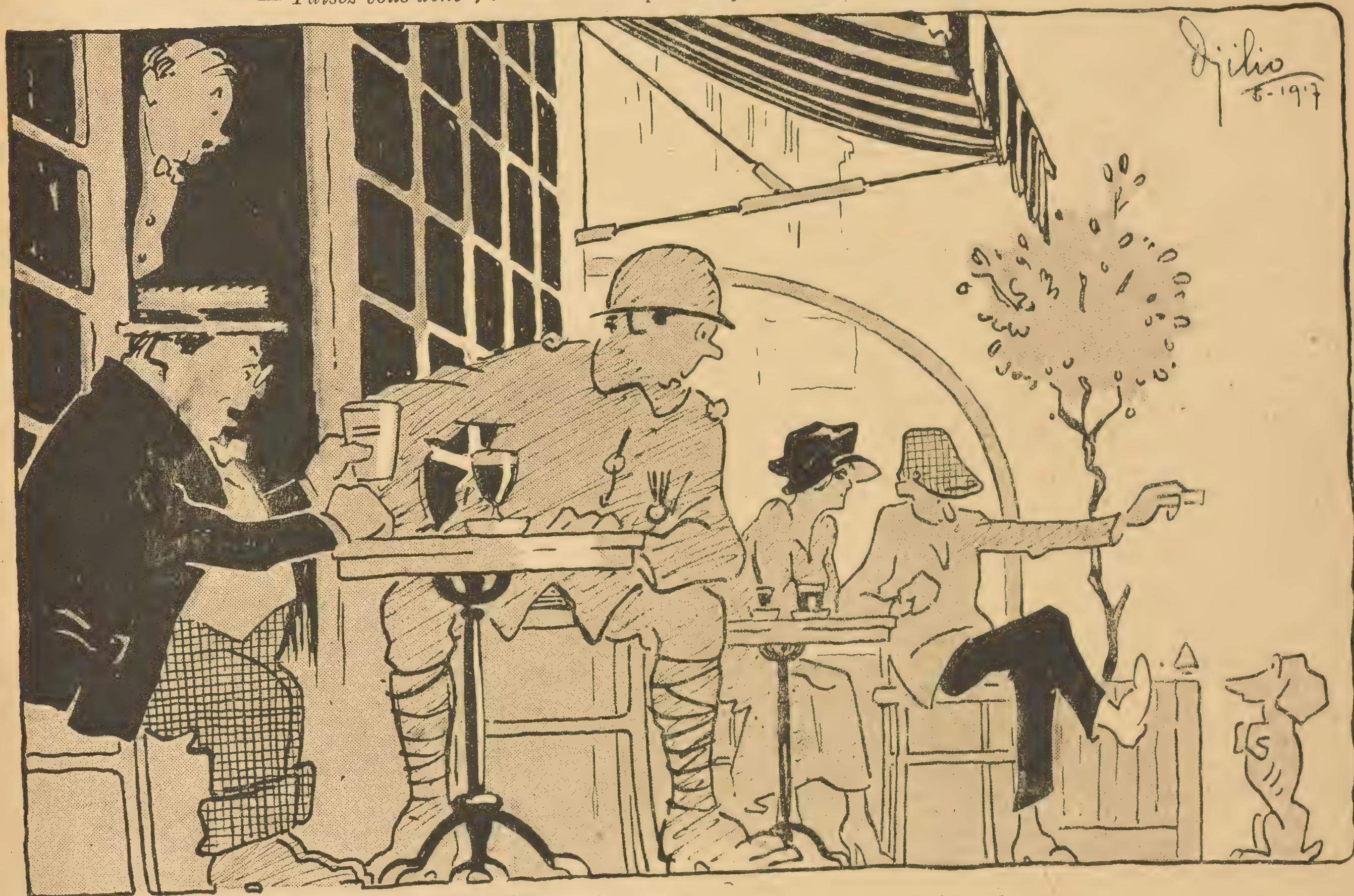
— Oscar ! hurle-t-elle à son mari.





(Dessin de Louise Ibels)

- Comment, Madame Truc ! Encore ?
— Taisez-vous donc ; c'est seulement pour ne pas faire la queue au charbon...



(Dessin de Djilio.)

- Regardez donc votre chien, il demande du sucre à toutes les tables.
— Je sais bien... il me rapporte ses cinq kilogs tous les jours.



(Dessin de Micheline Resco.)

— Ciel ! où vas-tu, ainsi chargé ?
— Ne t'inquiète pas, je vais faire ma cour à la vendeuse de chez Berriot.



(Dessin de Bousy.)

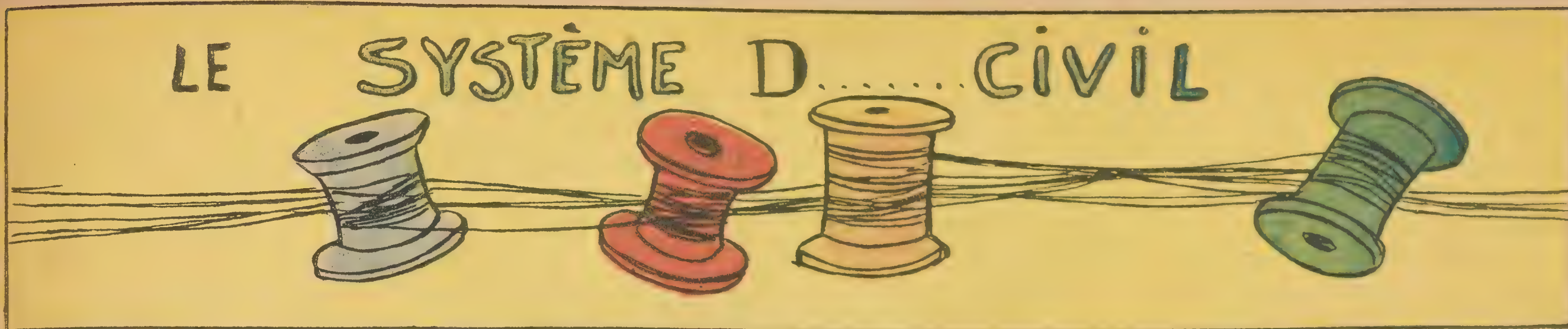
— La supérieure a tranché la question. Le mardi et le mercredi, toutes les élèves sont privées de dessert.



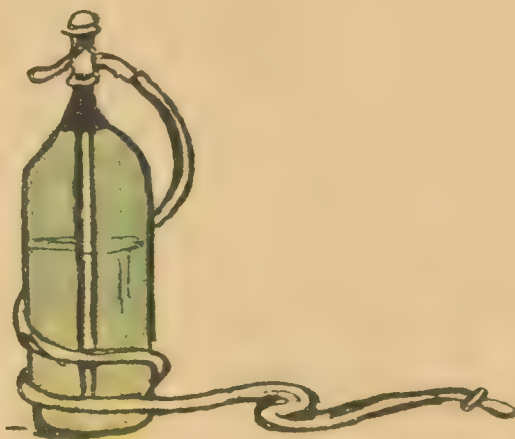
(Dessin de Raymond Pallier.)

— Comment ! un gigot, douze cotelettes, cinq biftecks, et un rôti de bœuf... Tu as donc un régiment à nourrir ?
— Mais, mon ami, tu sais bien que demain et après-demain, c'est jour sans viande.

LE SYSTÈME D... CIVIL



Débrouillard : je l'ai été dès ma plus tendre enfance ! dès les temps les plus reculés !



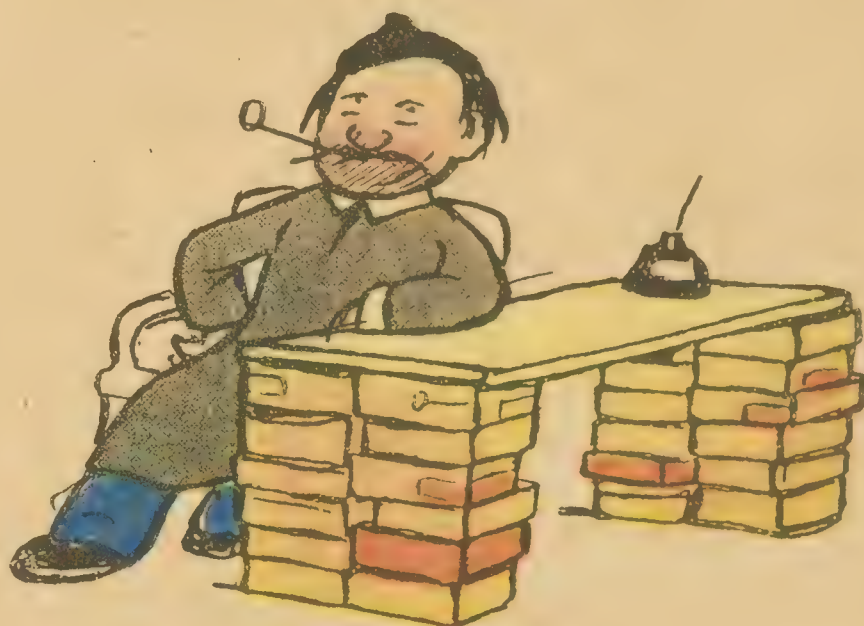
Elevé à l'eau de seltz, pour des raisons d'économie, je fus obligé de me suffire à moi-même...



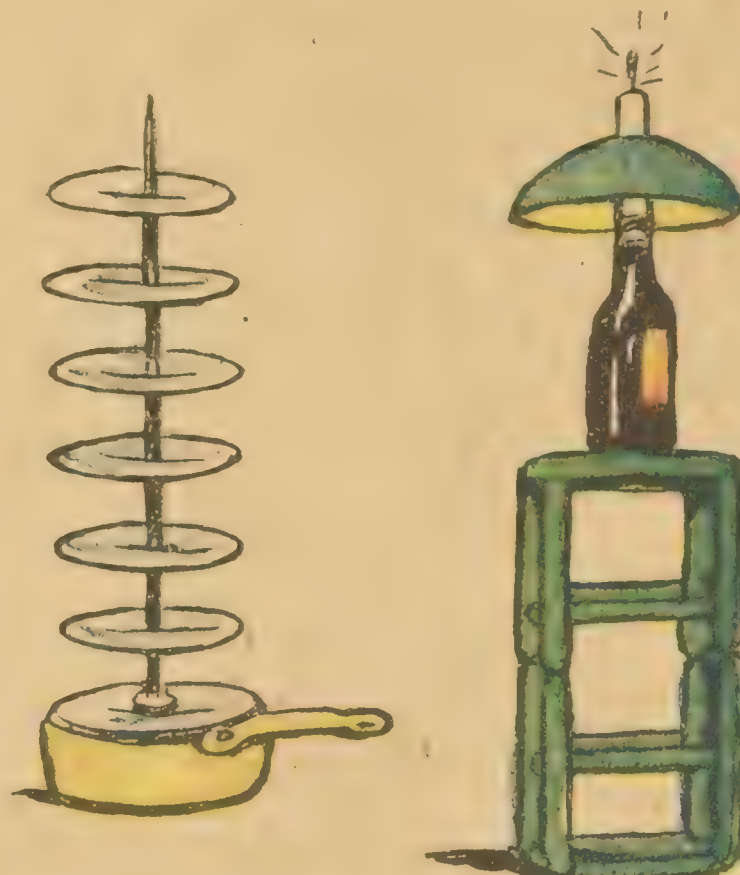
Et je compris, en ces heures difficiles, qu'il me fallait TOUT entreprendre avec RIEN, d'une façon pratique et urgente.



Résultat ! Je suis, aujourd'hui, en état d'assurer qu'un vieux panier et un simple oreiller vous donnent le plus exquis sofa genre oriental, et résolument démocratique.



... que quelques boîtes à sardines, pieusement conservées et une planche à repasser vous offrent toutes les garanties du plus parfait bureau Ministre ! Voilà pour l'ameublement.



Une demi douzaine d'assiettes dépareillées, disposées avec goût, donnent toute la satisfaction d'une authentique jardinière ou étagère de luxe, le tout éclairé... gentiment, on n'a pas l'air furée.



(Dessins de Marcel Cappy.)

Oui ! mais ! avec un tuyau à chaque jambe, vous obtenez un pantalon solide et élégant ! voilà pour le vêtement !



Et... si malgré mes efforts, j'en étais réduit à la mendicité...



Marcel Cappy

... jussé-je paralysé du bras droit, je mendierais froidement du bras gauche ! il faut savoir... se dessaler !...

l'adresse de M. Lapaire, et la concierge, malgré sa curiosité, ne parvint à savoir que très imparfaitement ce qui se passait.

Le mois révolu, M^{me} Lapaire revint au logis et sonna.

Une accorte paysanne de vingt ans lui ouvrit et lui demanda ses nom et qualités.

— Je suis Madame Lapaire. Mince de mince ! se dit-elle à part, il a une bonne maintenant.

Et M^{me} Lapaire, après avoir toisé de haut en bas la domestique, s'en fut au salon. A peine entrée, elle poussa une exclamation féroce.

Plus de meubles, plus de tapis ! La grande lampe-phare était remplacée par un marronnier énorme, le bahut par un bosquet de feuillage, le tapis par une pelouse garnie de pots

de fleurs, arbre, verdure en carton peint. A droite, contre le mur, une cage large et haute où picoraient des poules, des poules véritables avec un vrai coq. A gauche, une niche rustique à laquelle était attaché Médor, qui poussa un grognement de joie en reconnaissant sa maîtresse. Près de la niche, une autre cage avec des lapins, de vrais lapins et deux petits cochons véritables, des amours de petits cochons menus et roses, la queue en trompette ornée d'un ruban tricolore.

Et devant M^{me} Lapaire estomaquée, l'accorte paysanne, avec un

vaporisateur, lançait sur les fleurs et la cage à lapins une pluie de parfums. Il n'y avait pas à dire : on respirait le foin coupé, l'air des champs.

— Allez me chercher mon mari ! clama impérieusement M^{me} Lapaire.

Oscar arriva frais et souriant, en pantalon de treillis, les pieds nus dans d'énormes sabots, un râteau en main et se préparant à ratisser.

M^{me} Lapaire lui arracha l'outil des mains.

— Que signifie tout cela ? Es-tu malade ou fou ?

— Nullement, ma chère Eudoxie ! Tu m'as donné un mois pour trouver le moyen de t'emmener à la campagne avec tous les bibelots que tu emportes d'ordinaire : une volière avec 22 serins, etc., etc... Eh bien ! c'était impossible. Malgré mes supplications, les compagnies de chemins de fer, le secrétaire du ministre, le ministre lui-même, se sont montrés intraitables sur le chapitre : excédent de bagages. De sorte que, ne pouvant m'installer à la campagne, j'ai demandé à la campagne de s'installer chez moi. Ne s't-ce pas la même chose ? Tu vois ici un arbre, un bosquet en carton peint, chefs-d'œuvre de mon ami Legrain refusé à tous les salons. Voici un poulailler. J'ai dix œufs frais tous les jours, alors que tu te plaignais de ne pas en trouver chez les marchands. Je te présente Mick et Lip, deux petits cochons suaves que j'engraisse... Voici encore...

— Imbécile ! hurla Eudoxie. Et l'air, l'air de la campagne, qu'en fais-tu ?

— Ce que j'en fais ? Sais-tu, femme intelligente, de combien j'ai engraisé moi-même depuis que je mène ici une

vie rustique et champêtre ? Exactement dix kilos.

M^{me} Lapaire ne paraissait pas tout à fait convaincue. Elle regarda le chien.

— Médor ? fit M. Lapaire. On l'a pesé également. Il a gagné cinq kilos. Et il est si heureux, si heureux !

Ici, enthousiasme de Médor qui remua frénétiquement la queue, puis gigota des pattes de devant, comme pour approuver les paroles de son maître.

— Tu le vois, notre Médor ? Ce que c'est pourtant que les bêtes ! S'il pouvait, ce chien, il parlerait pour m'exprimer toute sa gratitude.

— Il y a du vrai, murmura madame Lapaire.

— On ne saurait être assez bon pour les animaux. Dans la vie, il est des moments où ils nous apportent de grandes consolations.

— C'est encore vrai, soupira Madame Lapaire.

— Es-tu satisfaite ? Ton petit Oscar en a-t-il trouvé un système D épatant, pour se payer la campagne à Paris ? Ne veux-tu pas en profiter toi-même ?

M^{me} Lapaire sentit une larme lui venir aux yeux. Une admiration la prit pour son mari, et elle lui tendit les bras, quand elle aperçut l'accorte paysanne qui vaporisait, vaporisait avec rage et comme jalouse de cette réconciliation subite.

— Ah ! par exemple, cette domestique tu la ficheras à la porte !

— Impossible ! fit M. Lapaire très digne. C'est la jardinière. Qui donc s'occuperait des fleurs et des bêtes ? J'ai d'ailleurs signé avec elle un contrat de cinq ans.

ANDRÉ ALEXANDRE.

(Illustrations de Maréchal.)



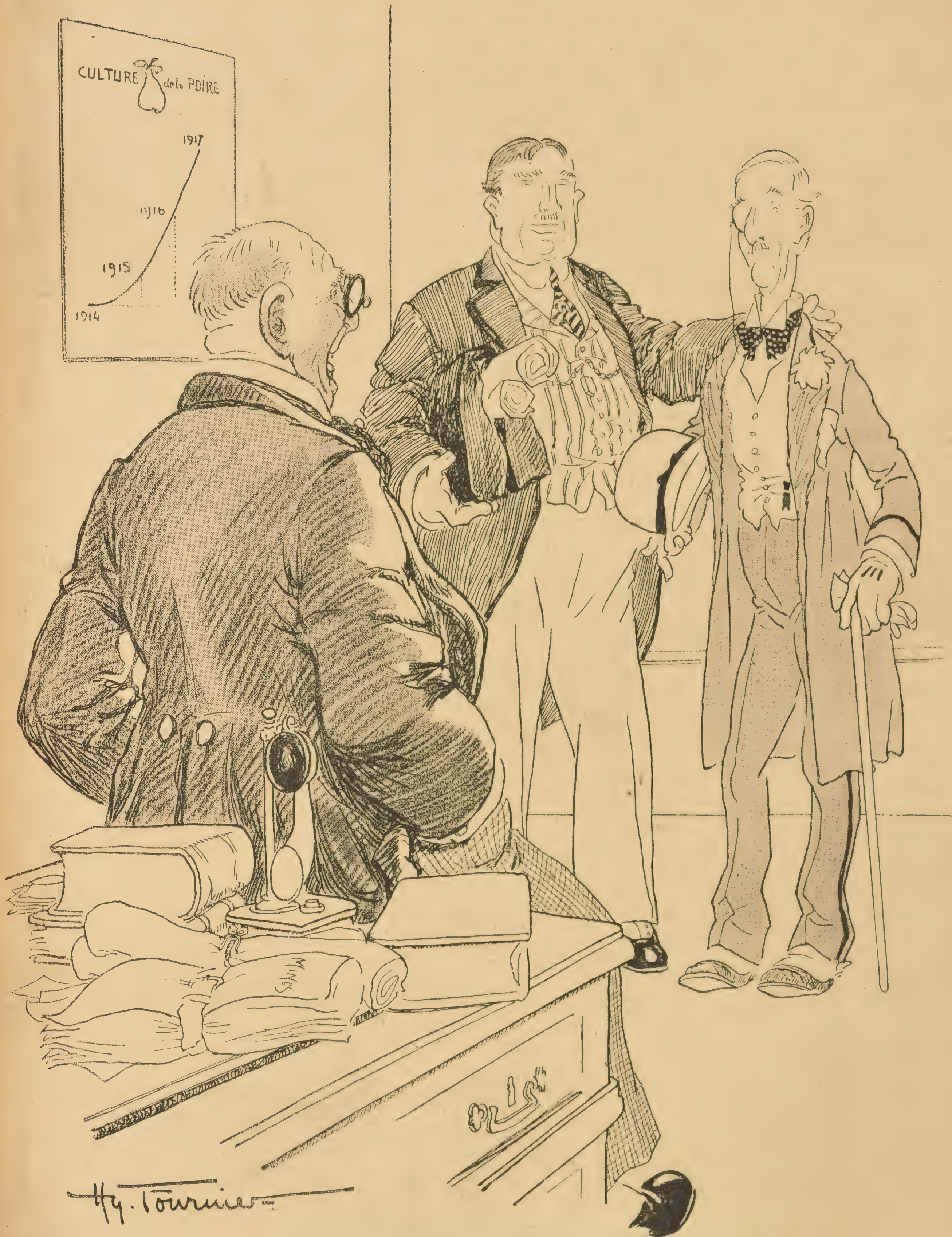
L'accorte paysanne....



Elle lui tendit les bras.



Oscar arriva, frais et souriant.



(Dessin de Henry Fournie)

DANS LE DEMI-MONDE DES AFFAIRES

— Le comte de la Panne, nouveau pauvre, qui veut bien présider le conseil d'administration de nos mines de brouillards.



(Dessin de G. Delaw.)
— Moi, v'là la quatrième année que j'habite ici et j'ai pas encore payé un sou d'loyer.
— Comment qu'tas fait ?
— J'suis propriétaire....



(Dessin de Métyvet.)

VOITURE QUAND MÊME !
Il faut la voir, Madame la douairière,
Boîtes par devant, boîtes par derrière.
(Air connu.)



Chanson inédite de GEORGES BALTHA.

Musique nouvelle d'ADOLF STANISLAS.

Allegretto brillante

Le ci.vil est bien dé-ci-dé, A.

f *sf* *p*

Ped. * Ped. * Ped. *

fin d'tenir quand mê-me A employer le sys-tèm' D Pour s'procu-rer c'qu'il ai-me Comme

cresc. *mf* *p* *cresc.*

on supprim' tout, Qu'on restreint partout, A. lors on se dé-brouil-le; Moi je trouv' moyen, A-vec moins que rien

mf *sf* *mf*

Ped. *

(Dern ad lib.) au Dern. Coupl. A LA CODA

De fai-re ma pot-bouil-le. Mosso

LA CODA: Ni monter la sa-la-de.

mf *ff*

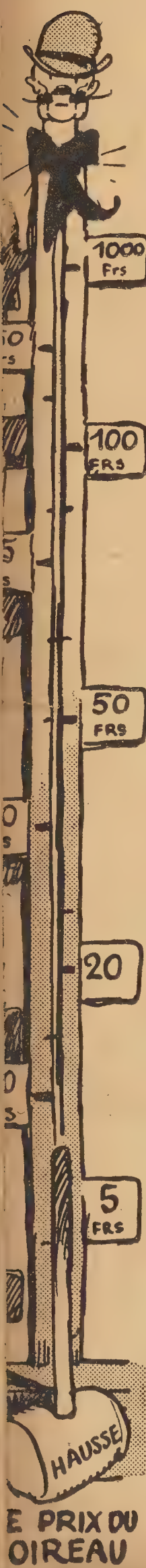
Ped. * Ped. * Ped. *

⊕ CODA

Brillante

f *ff*

Ped. * Ped. * Ped. *





VEAUCRESSON



OEIL DE BOEUF



PATTE D'ITALIE



INTERIEUR BRETON



COEUR DE TZIGANE

Plat du jour

I

Le civil est bien décidé,
Afin d' tenir quand même,
A employer le systèm' D
Pour s' procurer c' qu'il aime.
Comme on supprim' tout,
Qu'on restreint partout,
Alors il se débrouille.
Moi je trouv' moyen,
Avec moins que rien,
De faire ma pot-bouille.

II

L'autr' jour, j'étais bien embêté,
C'était un jour sans viande,
Un copain vient pour me taper
D' cent sous qu'il me demande,
Disant : j'ai pas l'ron.
Vit' je lui réponds :
Pal'ron, c'est d'la bidoche
Ça tombe on n'peut mieux,
Pass'-moi ça, mon vieux,
Je vais l'mettre à la broche.

III

Si la lumièr' vient à manquer,
Si le gaz fait des siennes,
Je m'éclair', c'est tout indiqué,
Par une mode ancienne :
J'dis à ma moitié
De me gazouiller
Vit' quelque ritournelle :
Ell' s' met à chanter
Pour me contenter :
Alors j'ai des chants d'elle.



IV

Chaqu' fois qu' dans la conversation
Mon aimable pip'lette
A quelque mauvais' liaison,
Je l' not' sur mes tablettes.
Ell' dit : C'est-Z-heureux,
Ou bien : C'est-T-honteux.
Tous ces cuirs font ma balle.
J'en aurai d'quoi fair'
Bientôt une pair'
De chausser's nationales.

V

Sur les mains j'ai quelques poireaux
J' les laiss' monter en graine.
Ça m'en fera de bien plus beaux
Pour la saison prochaine.
Comm' dessert varié,
D'mes calendriers,
J'utilise les dates
Et pour que tout serv'
Je mets en conserv'
Les p'tits pois d' mes cravates.

VI

Des gens sont là se morfondant
D'avant leur calorifère.
S'ils n'ont rien à mettre dedans,
Quoi donc alors y faire ?
Moi, mon p'tit dernier
Commence à marcher,
Et chqu' fois qu'il trébuche
Je m' dis : Ya du bon,
Si j' manqu' de charbon,
Voilà toujours des bûches.

VII

Vous allez penser entre vous
Que j'attig' la cabane,
Si j' vous dis qu' pour fair' du saindoux
J'prends un taxi en panne.
Pour ce que ça vaut,
J'vous donn' mes tuyaux.
Je n'en fais pas parade.
Ça n' f'ra pas d' sitôt
Baisser l'prix du veau
Ni monter la salade.

GEORGES BALTHA.

Illustrations de Manfredini.



l'éclairage



les oignons



(Dessin de Ray. Ordner.)
 — Ça, c'est l'rentier du second qui avait épousé la bouchère pour être sûr d'avoir de la viande. Mais il est refait, parce que son médecin l'a collé au régime lacté.
 — Alors, il n'a qu'à divorcer pour s'marier avec la crémère...



PRÉCAUTION !

(Dessin de Nam)

— Avec tant de filleuls, elle est toujours sûre de ne pas manquer de « poulets ! »

LES MEILLEURS DESSINS



(Excelsior.)

(Dessin d'Henry Fournier.)

— Débrouille-toi ! Tu sais qu'il n'y a plus de porteurs ;
il nous faut des amis au départ et à l'arrivée.



(London-Mail.)

(Dessin de Star Wood.)

— Je n'aime pas beaucoup que vous fassiez sonner ma
monnaie sur le comptoir comme cela.
— Mais, Monsieur, votre pièce peut être mauvaise.
— C'est bien pour cela !...



(Le Petit Bleu.)

— J'espère que tu ne diras pas qu'il
n'y a rien d'intéressant sur le Journal
d'aujourd'hui !



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

Tous au refrain !



(Ruy Blas.)

— Comment, vous augmentez le cachet
de pyramidon de deux sous.
— Faut bien, il y a un impôt de
1 p. 100.



(Passing Show, Londres.)

(Dessin de Jules Marquez.)

— Pouvez-vous nous donner une corde ? Nous ne savons
pas nager.
— Vous en faites pas ! vous pourrez toujours vous raccro-
cher à quelque mine flottante.



(Le Rire.)

(Desin de Centy.)

— J'ai pu te dégottier un bath plumard ; seulement, les draps
sont un peu humides.
— J'm'en f... j'ai apporté un caleçon de bain.



Quand on est débrouillard, on ne manque de rien... Pour le sucre j'installe à la maison mon oncle diabétique...

Le poète Alexandre Hyx fournira la pâtisserie: petits fours et même grands fours...



(Dessins de Moriss.)

At home on aura les légumes pour rien: ma femme prétend que je suis un poireau et que je ne vaud pas grand chose.

Jamais de jour sans viande... On fera venir quotidiennement la tante Eulalie...

— Et pour avoir du charbon tout l'hiver, j'achète un vieux cheval atteint de cette maladie... Voilà !...



(Fliegende Blätter.)

— Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes ici et vous écoutez déjà à la porte.

— C'est pour m'orienter, madame, rien de plus.

PANAM !

Panam ! qui dira quels rêves évoque, pour ceux qui depuis 36 mois sont là-haut la vision, évoquée dans la boue de la tranchée, du lointain Paris !

Panam ! Les boulevards, les théâtres, la foule, les lumières, les bistrots, les mairies...

Pour conduire le poilu dans ce **Panam** qu'il n'a parfois vu qu'en rêve, la **Baïonnette** a demandé à **André Warnod** un "Guide" moderne. Les dessins de **Gus Bofa**, **Benda**, **Capv**, **Grand-Aigle**, **Ibels**, etc., lui donneront un aperçu de ce qu'il trouvera dans la **Ville-Lumière**, et **Léon Abric** le mettra en garde contre les désillusions qui l'attendent peut-être.



(Sketch, Londres.) (Dessin de Wilmot Luret)

— Dis donc, mère, tu ne trouves pas qu'elle dépense trop **Mme Brown-Smythe** en temps de guerre ; elle a acheté deux bébés à la fois...



(Dessin de Gus Bofa.)

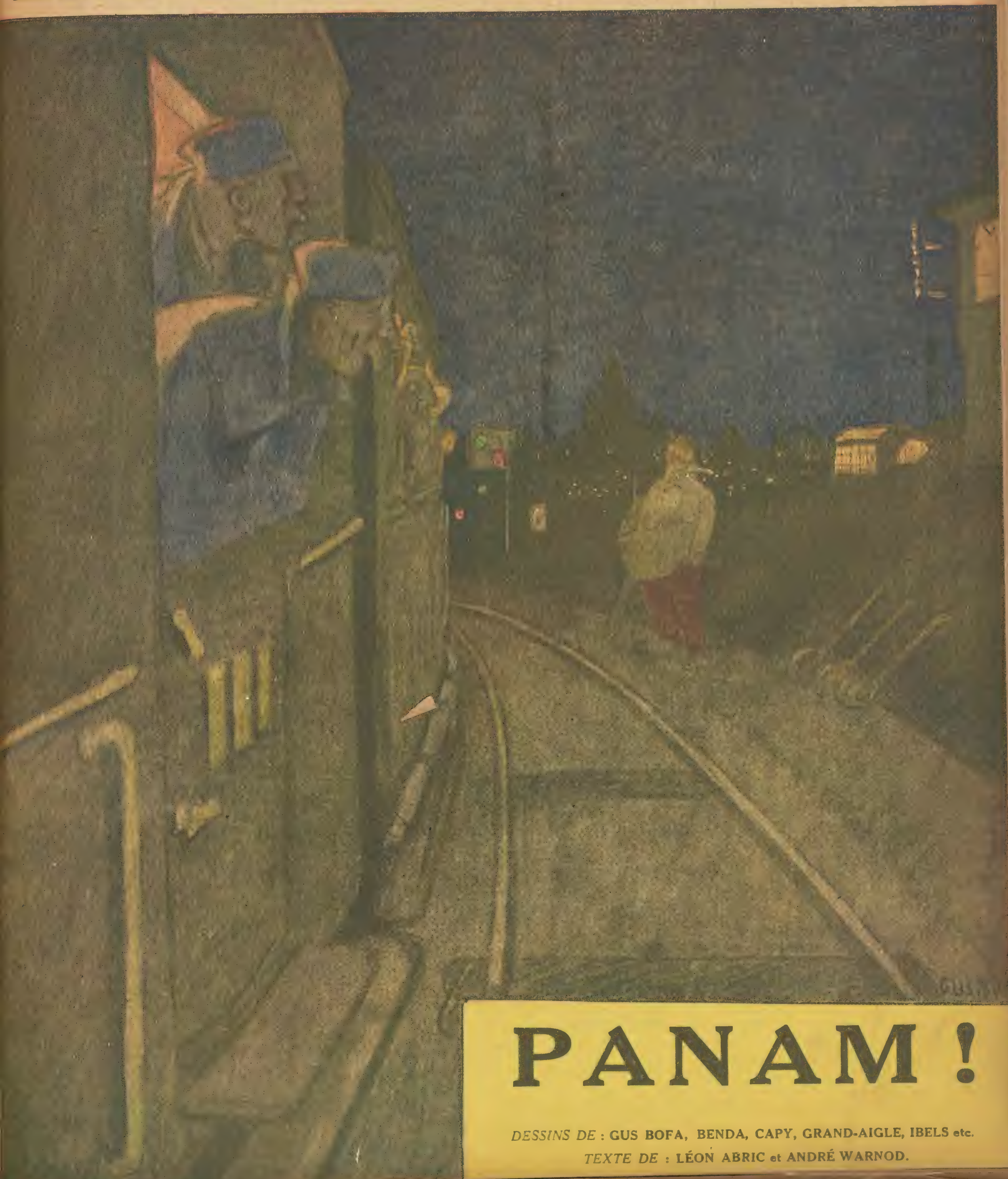
LES DERNIÈRES VICTIMES
— C'est pas possible ! ils les bouffent, leurs ordures !

Année. — N° 116. — 20 Septembre 1917.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

Le Jeudi. — 30 Centimes.

Abonnements : France : 15 fr. — Étr. : 22 fr.
(30, rue de Provence, PARIS, Tél. Bergère : 39-61)

LA BAÏONNETTE

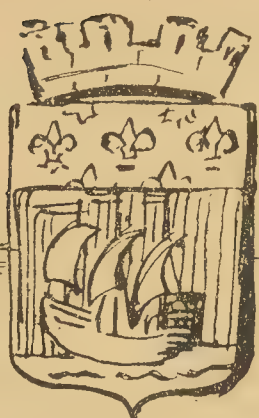


PANAM !

DESSINS DE : GUS BOFA, BENDA, CAPY, GRAND-AIGLE, IBELS etc.
TEXTE DE : LÉON ABRIC et ANDRÉ WARNOD.

Fluctuat - nec

Mergitur



PANAME

Ses Monuments - Ses Habitants - Ses Mœurs

Guide du Permissionnaire
à Paris

par ANDRE WARNOD



Il y a des mots qui évoquent plus de choses qu'on en pourrait mettre dans un gros livre, et Paris, *Paname*, est de ceux-là quand on l'entend prononcer là-bas, aux armées, à la tranchée. C'est un mot aussi magnifique qu'était : *la classe* pour les bleus d'avant guerre et presque autant que :

souliers de tranchée, en sortant de la gare, le bitume du boulevard Magenta, qu'on respire cet air mou et caressant avec la merveilleuse perspective d'avoir devant soi sept jours à coucher dans un lit, à manger à une table, à mener enfin une vie de civil. Pour visiter Paname, ce Paris nouveau du temps de guerre, il fallait un guide, en voici un.

Paname ! c'est la réalisation de tous les rêves, de tous les désirs. C'est le pays des théâtres, des cafés, des boulevards, de Montmartre, des petites femmes qui sautillent comme des oiseaux fous. C'est le pays des journaux, des nouvelles, des canards, des bourreurs de crâne. C'est le pays des hôpitaux, des œuvres de bienfaisance, de tous les dévouements.

C'est aussi (il n'y a pas de roses sans épines), le pays des muffles, des bourgeois enrichis par la guerre et qui crient bien haut qu'ils ont fait tout leur devoir parce que leur fils est officier d'administration dans une formation de l'intérieur, et que leur femme est infirmière bénévole ; c'est le pays des satisfaits, à l'optimiste béat, qui vous félicitent de votre bonne mine et qui expliquent les avantages de la vie en plein air. C'est aussi le pays de ceux qui s'en fichent et que la vue d'un soldat casqué et vêtu d'une capote déteinte trouble dans leur quiétude de gens malins qui ont su se mettre à l'abri des coups et des lois.

Mais tout de même Paris c'est Paris, et quel enthousiasme, quelle joie de vivre vous prend quand on sent sous ses gros



Les petites femmes.

LES MONUMENTS

Les monuments n'ont que l'importance qu'on veut bien leur donner.

Nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit que les deux principaux édifices de Paname sont la gare de l'Est et la gare du Nord. Leur architecture est sujette à un curieux phénomène. Ces gares apparaissent, quand on en sort, comme des palais admirables de somptuosité de goût et d'élégance ; sept jours après, au contraire, quand on y vient reprendre le train, elles ne sont plus que des bâtiments affreux, bon tout juste pour être démolis par les Taubes.

Parmi les autres monuments, il faut citer encore l'hôtel des Invalides où sont installés les bureaux de la Place ; c'est là qu'il faut aller pour essayer de faire prolonger sa permission. On y peut voir par la même occasion des civils prendre des leçons d'héroïsme en contemplant les canons enlevés à l'ennemi.

La tour Eiffel dresse toujours dans le ciel sa désagréable carcasse ; pour empêcher qu'on ne l'emporte, elle est gardée jour et nuit par des soldats en

armes et des câbles métalliques la retiennent au sol. Il est vrai qu'on y a installé un poste de T. S. F.

L'importance des autres monuments de Paname s'estime par lits. On y a installé des hôpitaux auxiliaires : il y avait tant d'infirmières bénévoles à caser au début de la guerre ! Quant à l'Arc de Triomphe, son heure viendra quand les troupes victorieuses rentreront par les Champs-Élysées.

LES FEMMES

*Et nos poilus en permission
Qu'est-ce qu'il demand' comme distraction ?*

*Une femme
Une femme.*

Sitôt sorti de la gare, vous remarquerez de curieux petits personnages frétilants et trottinant, avec, sur la tête, desinguliers attributs ornés de pompons et de plumets.

Une logique spéciale pré-

side à leur accoutrement : leurs corsages sont si légers qu'ils laissent voir au naturel ce qu'ils devraient dissimuler, mais ils sont soigneusement bordés de chaudes fourrures. De même, depuis que sévit la crise du cuir, leurs bottines devront avoir des tiges qui montent aussi haut que des tiges de bottes peuvent monter ; par contre, leurs basses sont assez transparentes pour donner l'impression

qu'elles n'en portent plus.

Ne vous troublez pas, ces petites

femmes qui sautillent en jupes courtes et montrent leurs jambes sont les mêmes que celles qui, avant la guerre, se trémoussaient dans des robes étroitement entravées. Elles ont d'ailleurs beau faire, et c'est le plus merveilleux de l'histoire, déguisées comme des singes savants ne voudraient pas l'être, elles n'en sont pas moins charmantes ; le ridicule leur donne un agrément de plus. Saluez ! c'est un peu à cause d'elles que vous aimez tant Paname.

Mais voici d'autres costumes féminins que vous ne connaissiez pas non plus : voici la receveuse de tramways et celle du métro, le calot crânement posé sur l'oreille ; voici la gazière coiffée du bicorne et vêtue de bleu ; voici, en culotte, et buvant le pinard comme un homme les munitionnettes dont les petites mains tournent les gros obus.

Et puis, le front ceint de blanc, et la pèlerine bleue marquée de la croix rouge, voici les infir-

mières, les vraies, celles qui depuis bientôt trois ans consacrent tout leur temps et tout leur dévouement aux blessés et, ce qui est plus méritoire encore, aux malades.

LES HOMMES

Il faut espérer que vous n'avez pas cru à la lettre les journalistes qui vous ont dit qu'il n'y avait plus d'hommes valides à Paris : vous auriez eu tort. D'ailleurs, en admettant que les Français fassent défaut, il y a, pour les remplacer, les neutres en civils et les officiers alliés en uniformes. Les khakis anglais, et les khakis belges, les bleus de Portugal, les verts de Russie, les gris d'Italie s'épa-

nouissent sur les boulevards « que c'est comme un bouquet de fleurs ».

De plus, vous verrez, grands maîtres des boîtes à ordures, la chéchia sur la tête et le balai à la main, des Kabyles nettoyer les ruisseaux et, un peu partout, des aviateurs beaux comme des anges, et des auxiliaires laids comme des diables, — de pauvres diables — traînant de visite en visite leurs académies défectueuses, étalant périodiquement leurs tares physiques sous les yeux indifférents des majors comme les mendiants ex-

hibent leurs moignons aux terrasses des cafés pour apitoyer les consommateurs.

Et puis, il y a les civils.

On en distingue plusieurs sortes :
1° L'optimiste au teint rose et qui a bon estomac ;

2° Le pessimiste verdâtre qui a beaucoup de mal à digérer.

Les espèces les plus dangereuses sont le bourreur de crâne et le stratège de café.

Quand ils peuvent saisir une proie, ils l'empêchent de fuir en la bloquant dans un coin ou en la retenant par un bouton de son vêtement, et l'accablent de leurs boniments jusqu'à ce que la malheureuse victime, si elle n'est pas secourue à temps, s'abatte inanimée.

Les principaux ennemis des civils sont : le chauffeur de taxi et le charbonnier.

PETIT MANUEL DE CONVERSATION

Nous avons pensé rendre service à beaucoup de gens en publiant un petit manuel de conversation permettant à un permissionnaire de converser aimablement avec un civil. Nous espérons ainsi leur éviter de fâcheux malentendus.



La munitionnette.



Le Russe.



L'optimiste et le pessimiste.

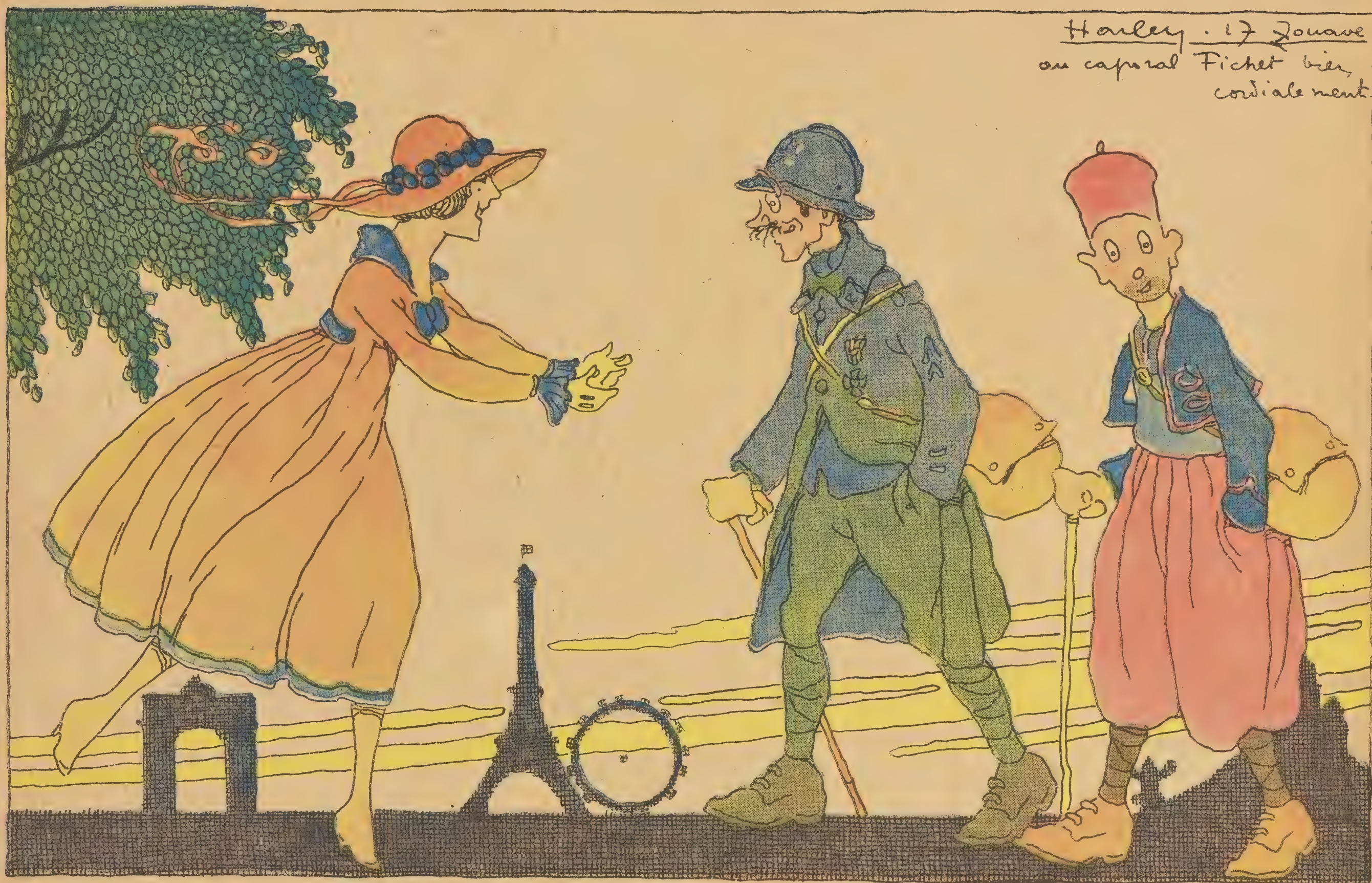


Le trottin.



L'Anglais.

LA BAIONNETTE



(Dessin d'Harley.)

Que demande le poilu ? Panam et Circenses !



(Dessin de Luc By.)

— Et nous qui venions à Panam pour rigoler !!



(Dessin d'Ibels.)

— Nous, là-haut, quand on monte en « première », on ne paie pas de supplément.

Il faut d'abord que le permissionnaire fasse preuve de bonne volonté et écoute, sans être troublé, une série de questions et d'exclamations tout à fait indispensables auxquelles, d'ailleurs, il n'est pas forcé de répondre ; cela l'entraînerait trop loin.

Voici les plus usitées :

— Tiens ! vous voilà de nouveau en permission : comme le temps passe tout de même !

— Vous avez une mine superbe ! Je l'ai toujours dit, il n'y a rien de tel que la vie en plein air.

— Vous avez de la chance vous, au moins vous ne connaissez pas les jours sans viande ni la carte de sucre.

— Les balles et les marmites, n'est-ce pas, on s'y habitue vite, on n'y fait plus attention.

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Zeppelin !

— Eh bien ! Avez-vous tué beaucoup de Boches ?

— Ne vous en faites pas, nous les aurons !

La conversation s'engage ensuite fatalement sur la guerre.

C'est-à-dire qu'un des interlocuteurs raconte la guerre à l'autre ; c'est le civil qui parle et le soldat qui écoute. Il pourra ainsi apprendre de curieux renseignements sur la charge à la baïonnette, le lancement d'une grenade, etc. dont il pourra faire profiter ses camarades de tranchée.

dames en emplissaient leurs armoires et leurs tiroirs. Il y a eu de même les collectionneurs de paquets de nouilles, de boîtes de conserves, de pots de confitures, de tout enfin, de ce qui manquait. Quelquefois, ces amateurs vendent leurs collections et réalisent ainsi de gros bénéfices.

C'est une façon comme une autre de devenir un nouveau riche.

l'entend pas ainsi ; il y a des noctambules enragés qui veulent veiller quand même, ils connaissent des endroits ouverts après l'heure de fermeture légale. Est-ce encore la faute des permissionnaires ? je ne sais ; en tout cas, il faut avoir une furieuse envie de ne pas faire comme tout le monde pour y aller. C'est dans une chambre d'hôtel garni, dans un pauvre petit logement, voire même dans la loge d'une concierge que se donnent ces petites fêtes (après le roman chez la portière, quel nouvel Henry Monnier écrira : Le souper chez la concierge ?) Il faut parler à voix basse et ne pas faire le moindre bruit ; en silence, par crainte de la police, on boit un peu de bière tiède, d'alcool éventé, et puis, dans la nuit, on s'en retourne à pied, en butant contre les boîtes à ordures, car il n'y a plus de taxis.

Ohé ! ohé ! les joyeux noctambules !

Une des grandes occupations de l'habitant de Paname, pendant la guerre, aura été de prévoir les crises et d'accumuler chez soi des provisions de toutes sortes. Il n'en faut d'ailleurs pas plus pour rendre aiguë une crise très bénigne.

Avant la carte de sucre, de bonnes



L'aviateur.



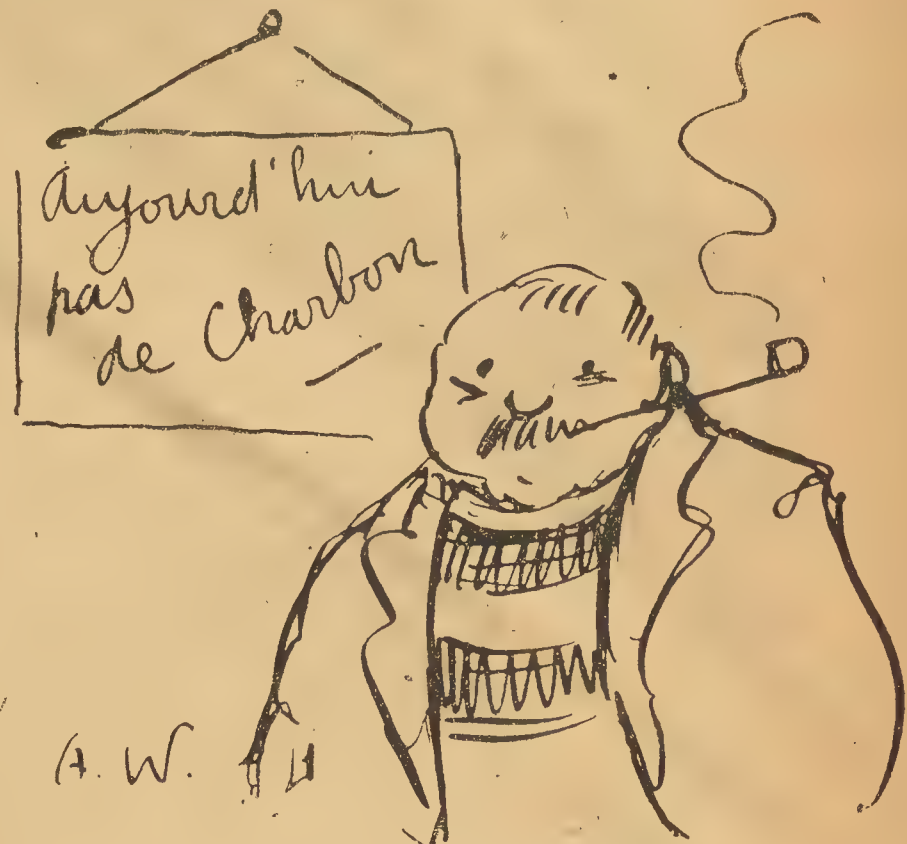
Le chauffeur.

MŒURS ET COUTUMES.

L'étude des mœurs et coutumes de Paname avec les habitudes nouvelles amenées par la guerre suffirait à remplir plusieurs gros volumes. Nous sommes donc obligés, à notre grand regret, de n'indiquer ici que les faits les plus caractéristiques. Et encore, ne pouvons-nous parler ni des bonnes œuvres, ni des marraines, ni de tant d'autres dévouements admirables, qu'agrémente parfois un peu de cabotinage. Voici cependant quelques-unes des mœurs du temps de guerre, ce ne sont pas les plus belles.

Il n'y a pas un seul habitant de Paname qui aurait le cœur, en pleine guerre, d'aller s'amuser dans une salle de spectacle, s'il n'y avait pas les permissionnaires. C'est donc à cause d'eux que les théâtres, les music-halls, les cinémas sont ouverts. Du moins, l'affirme-t-on : croyez-le si vous voulez.

A la sortie des théâtres, les cafés sont fermés et il n'y a plus de restaurants de nuit. Il faut donc aller se coucher comme des enfants privés de dessert ; l'habitant de Paname ne



Le bougnat.

CONCLUSION

Tels sont quelques-uns des fantoches que la guerre a fait naître à Paname ; espérons qu'ils disparaîtront avec elle.

Ils ont beau faire, d'ailleurs, leurs personnalités falotes n'ont pas grande importance. L'esprit de Paris c'est autre chose. On l'a senti palper le jour de la mobilisation, alors que Paris somnolent sentit passer un grand souffle d'héroïsme. Son cœur bat quand le poilu embrasse une dernière fois, avant de prendre son train, sa femme et ses gosses qui sont venus l'accompagner à la gare. Mais le meilleur de l'âme de Paris n'est plus là, les gars l'ont emporté aux tranchées, il ne reviendra qu'avec eux au jour glorieux du résultat final.

ANDRÉ WARNOD.

(Croquis de l'auteur.)



L'auxiliaire.

LA BAIONNETTE



(Dessins de Moriss.)

(Dessins de Moriss.)
LES SEPT JOURS DU PERMISSIONNAIRE ou L'ALPHABET DU POILU
Et le poilu aurait bien voulu continuer tout l'alphabet, car cela lui aurait encore fait dix-neuf jours de perm...



(Dessin de Benda.)

« Panam... et circenses ! » Quel tyran, quel Cesar,
 Quel roi, quel empereur, quel kaiser ou quel tsar
 Élèverait encor, sur la pourpre des loges,
 Le geste blanc et las des solennels éloges ?
 Le signal des bravos n'est plus de droit divin.
 Au maître de l'amour, du tabac et du vin :
 Le poilu, sied la « chine », aussi le dithyrambe
 A son gré des vivats, ou « la barbe et la jambe ! »

Le danger stimula son horreur du « chiqué »,
 Du faux patriotisme et du cabot musqué
 De la poudre et du fard... Il trouve qu'elle « attige »
 La France de beuglant en maillot callipyge !
 ... Pourtant, frais émoulu de la gare de l'Est,
 D'un coup d'épaule hâtif il dépose son lest
 De bidon, de musette et de neurasthénie,
 Puis se presse, allégé de tout ce qu'il renie

Au poulailler, au paradis du « i »
 « L'homme au petit chapeau »,
 Foin de Napoléon et du maréchal
 Le poilu redevient, grâce au ci
 En un soir de réfrains et d'
 De danseurs, de peau nue et d'
 Le gamin, le titi, le pitre idéal
 Chantant, riant, pleurant, viva



MARCEL HERVIEU.

Le soliloque d'un' r'tour de perme., par Léon Abrie

I

Des fois, la nuit, dans la tranchée,
Ou ben d'autr's fois, dans l'cantonn'ment,
Quand l'cafard, qu'est boch' certain'ment,
S'mettait tout à coup en mouv'ment,
Et dans ma têt', frénétiqu'ment
Exécutait un' chevauchée,
Je m' disais: Tout d' même si qu' j'irais,
Un jour, là-bas, vous savez bien,
Dans l'grand villag' dont j' connais rien
A caus' que les gars d'ma nichée
N'ont jamais quitté l'Morbihan
Qu' pour courir en arm's aux frontières!...
Si qu' j'irais, dans c'te fourmilière
Où vit un' peupl' grouillant, riant,
L'plus spirituel ed' la terre,
Où pour c'qu'est d' l'accueil aux poilus
On leur z'y en fait tant et plus...
Si qu' j'irais, dans la Vill'-Lumière
Ah! que j'quitt' la boue et la crotte,
Et pis qu'un beau matin je n' trotte
Vers l' Paradis des Paradis.
Rien qu' la durée, d'un' petit' perme.
Ah! Seigneur! tu l'permettras, dis?
Tu l'voudras, que j'm'en aill' du front
Quêqu' jours, afin d'm'amuser ferme,
Et sans qu'ça n' me coût' pas un rond,
Vu qu'autrement j's'rais dans les choux,
Parc' que je n'reçois rien d'chez nous
Et qu'mon prêt est bouffé d'avance...
Tu l'voudras, Dieu d'magnificence,
Qu' j'aill' LA-BAS, m'en mettr' plein les yeux,
LA-BAS, vers où s'élanc' mon âme,
LA-BAS, qu' j'appell' de tous mes vœux,
LA-BAS, ousqu'on s'ra si heureux,
LA-BAS, LA-BAS ousqu'on m'attend,
Ousque j'm'en fourr'rai plein l'battant,
Hein! tu l'voudras, qu' j'aill' à PANAME?
Ah! si qu' j'irais! J'me vois déjà
Arrivant au débarcadère!
Bon Dieu d' bois! Non, c'que c'est pépère!
J'vois des dam's, oui des dam's très bien,
Nippé's, fleuris, et un peu là
Pour c'qu'on nomm' le chic parisien.
Ell's sont bell's et rich's comm' des reines,
Et bonn's, et douc's... C'est les marraines
Qui nous cueill'nt quand nous nous am'nons,
Nous aut's, les pauw's permissionnaires;
Ell's nous cherch'nt, ell's nous d'mand'nt nos noms,
Et pis ell's font des p'tit's magnières,

Et pis ell's nous dis'nt: «Mon ami,
« Pour ces huit jours vous êt's mon hôte.
« Aussi ma maison est la vôte
« Et vot' couvert est déjà mis.
« Dès demain, en rout' dans Paris!
« J'vous prêt'rai mon automobile;
« Comm' ça, ça vous s'ra plus facile
« D'aller visiter les endroits
« Beaux à voir. Dam'! c'est bien vot' droit,
« Car si elle existe, c'te ville,
« C'est un peu à vous qu'ell' le doit.
« Qu'est-c' qu'ils en auraient fait les Boches,
« De Paname, hein! s'ils étaient v'nus?
« Mais ils n'ont pas mis dans leur poche
« Comme leur Guillaum' l'aurait voulu:
« Car vous étiez là, les poilus!
« Aussi, ma maison et ma bourse,
« Faut en user, mon brav'. Je crois
« Qu'après tout je n'fais que c'que j'dois:
« Je n'vous donne rien: j'vous rembourse!»
Moi, là-d'ssus, pas? J'fais quêqu's façons
Parc' que j'connais la politesse.
Ensuit' j'laisse aller. Mon hôtesse
Dit au chauffeur: «A la maison!»
Et puis v'là l'auto qui décampe...
Ah! ces sept jours, non!... Plein la lampe!

II

Eh ben! Paris, j'y suis été...
Oui, j'l'ai contenté, mon envie.
Et j'crois ben qu' dans ma gueus' de vie
J'me suis jamais tant embêté!
Ah! mon beau rêve! Ah! les marraines
Bonn's comm' des ang's, bell's comme des reines
Qui vienn'nt vous chercher au ch'min d'fer!...
Vraiment, dans la réalité,
Croyez-moi, ça n'a rien à faire!
Donc, pour y tirer un' semaine
Parmi les pass'-temps les plus doux,
Avec, dans ma profond', cent sous
Qu' m'avait donnés mon capitaine,
A Panam' je m'suis débarqué.
Y avait pas d'bell's dam's sur le quai,
Mais des cogn's et des sergents d'ville.
L'a fallu montrer mes papiers
A des tas d'soldats employés.
Non, c'est pas des secteurs tranquilles,
Qu' les gar's, pour les permissionnaires...

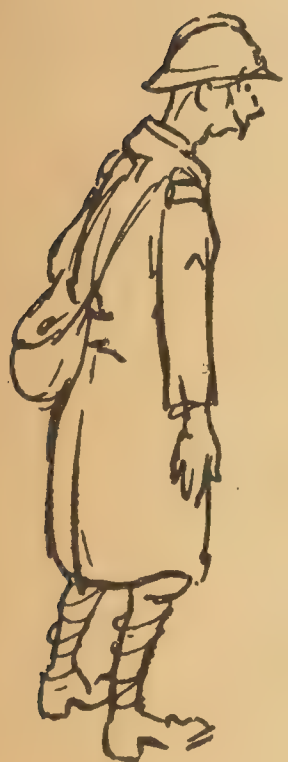
PANAME



MÉTRO

ENTRÉE

SORTIE



Faut subir un tas d'questionnaires;
Et, d'avant tout's ces formalités,
L'poilu est plus dans la misère
Qu'au plateau d' Craonne ou sur l'Yser
Ah! ma mèr', c'qu'on peut l'embêter!
Comment la chose est-elle ad'v'nue?
J'm'en souviens pas. Mais le fait est
Qu'soudain j'm'ai aperçu qu'j'étais
Planté au beau milieu d'la rue!
Y en avait du bruit tout autour!
Ça bourdonnait dans mes oreilles,
Et ça f'sait un roul'ment pareil
A celui d'plus d'cinq cents tambours
Au milieu d'un gros marmitage.
Ah! ousqu'elle était la marraine,
La marrain' dont j'avais rêvé?
J'étais tout seul sur le pavé,
Dans la foul' qui f'sait du tapage.
J'étais tout seul avec ma peine,
Tout seul avec mon vague à l'âme,
Tout seul, tout seul dans c'grand Paname!
Un moment, quand mêm', j'ai bien cru
Qu'j'allais la rencontrer, la dame
Qu'est pitoyable au pauv' poilu:
J'en apercevais un, tout près d'moi,
Qui m'z'yeutait avec un sourire...
A m'souriait!... J'peux pas vous dire
Comm' ça m'a mis l'cœur en émoi!
Oui, pas loin d'moi! Oui, tout près d'moi...
A n'avait un beau chapeau rose...
Et pis, v'là qu'a m'a dit des choses
Très aimab's, si bien qu' je m'suis r'pris
A croire, que tout d'mêm', dans Paris,
J'allais faire un séjour pépère.
Mais j'étais pas intelligent,
Car la dame à l'air obligeant,
Quand elle a su qu' pour tout argent
J'n'avais qu'un' thun', s'a fait la paire...
Alors, un' grand' colèr' m'a pris,
Et j'm'ai dit: « Non, ça s'rait trop bête
« D'êtr' v'nu pour me payer Paris
« Et qu' ça soy' lui qui s'pay' ma tête!
« J'ai fait l'voyage pour rigoler,
« J'rigol'rai, malgré terre et ciel!
« Pour commencer, j'vais m'en aller
« Dir' bonjour à la Tour Eiffel!
Et comm' je n'suis pas un' bett'rave,
Et que j'voyais un écriteau
Où y avait marqué d'ssus: « Métro »,
J'm'ai enfourné là. C'était grave,
Et j'ai eu d'nouvell's émotions,
Car dans l'métro y a un' question
Qu'est pas dépourvue, d'importance:

C'est cell' de la correspondance.
Je m'suis f... d'dans tout un jour!
J'les connais, les boyaux d'Paname!
J'verrai p't'êtr' jamais Notre-Dame,
Ni l'Opéra, ni l'Luxembourg,
Mais, dans ma balad' souterraine,
J'peux dir' qu' j'ai passé d'bons moments
Sous les pieds d'tous ces monuments!
Et j'm'ai charrié, pour mes trois sous,
D'la gar' du Nord jusqu'à Vincennes.
J'ai passé sept fois sous la Seine.
J'm'ai heurté à la Port' Saint-Cloud.
J'ai été d' Barbès à Passy,
A droite, à gauch', là et ici,
A Marbeuf, à Saint-D'nis, aux Ternes,
Dans ben plus d'boyaux qu'y en avait
A la redoute Hohenzollern!...
Et j'étais pâl' comme un navet
A forc' d'êtr' resté dans la terre!
Sorti du noir et du mystère,
J'm'ai r'trouvé dehors du métro,
Tout près d'ma gar', comm' par miraqu'.
Mais n'ayant rien dans l'estomac
J'm'ai introduit chez un bistrot.
Là j'ai pris un bol de potage,
Un d'mi-s'tier, un rien d'saucisson,
Et j'ai fini par un fromage...
Quand j'ai voulu payer l'garçon,
J'en étais pour cinq francs cinquante!
J'avais plus qu' quatr' quatre-vingt-cinq..
V'là qu' j'allais rester en souffrance,
Quand un poilu a j'té sur l'zinc
C'qu'il fallait pour la différence:
Y a encor' des brav's gens, en France!...
Et j'm'en suis allé r'prendre mon train
Sans vouloir profiter d'ma s'maine.
Trop d'métro! Pas assez d'marraines!
Panam', t'es dur au pauv' biffin
Qui vient te d'mander quelques joies.
Il n'faudrait jamais qu' tu l'renvoies
Sans lui avoir fait bon accueil
Et offert tes douceurs à l'œil,
Panam', pourtant bon et sensible,
Faudrait t'montrer plus accessible.
Et jamais permettr' qu'un poilu,
Qu'arriv' pour savourer ton charme,
S'en r'tourn' Gros-Jean commé il est v'nu,
Et t'quitte avec les yeux pleins d'larmes...
Moi, j'te pardonn', car pans mon âme
Y a pas plus d'rancun' qu'y a d'fiel.
Mais c'est dur de v'nir à Paname
Sans même y voir la Tour Eiffel!...

LÉON ABRIC.



(Illustration de Mars Trick.)



(Dessin de Pallier.)

— Connais-tu... le pays où fleurit l'o... ranger...
— Et toi, connais-tu les Epinettes ?



(Dessin de Ray Ordner.)

— Faut-y qu'il y ait une sacrée crise du papier à Panam. Depuis ce matin que j'y suis, on m'a demandé les miens au moins vingt fois !

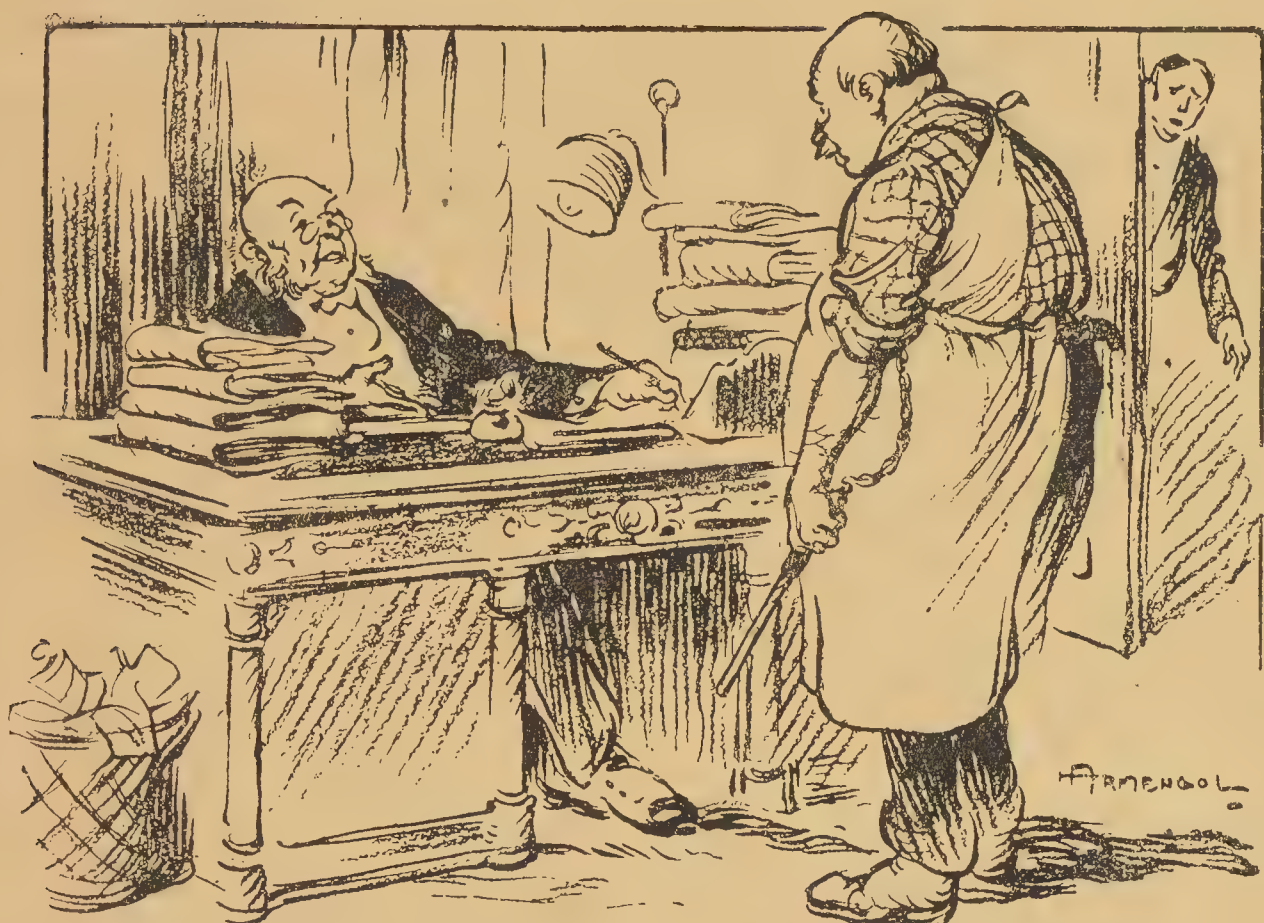


Marcel Capy

(Dessin de Capy.)

LE POILU, au bec de gaz. — V'là trois ans qu't'as la bourguignotte sur la tête ! Qu'est-ce que t'attends pour demander les brisques?...

LES MEILLEURS DESSINS



(Le Rire.)

(Dessin d'Armengol.)

— Les pâtissiers font des gâteaux sans farine, faites des biftecks sans viande.



(Le Rire.)

(Dessin de Villemot.)

— J'vous recommande surtout d'arriver à sept heures bien précises, sans quoi le dîner se réchaufferait !

— P ! P !

— C'est du poulet à la gelée.



(Ruy Blas.)

— Oui, madame, le pâtissier a filé avec la bouchère.

— C'est la faute au gouvernement ! Pourquoi qu'on ferme les pâtisseries et les boucheries le même jour ?



(Life, New-York.)

UN SOUS-MARIN EST SIGNALÉ.



(Bystander Londres.)

— Tonnerre ! Maintenant, je ne peux plus lâcher !



UNE RÉVUE CHEZ LES BOCHES

La " Baïonnette " a eu la bonne fortune de décider Joë Bridge à publier, pour nos lecteurs, ses premiers dessins, depuis sa douloureuse captivité et son évaison des geôles de Prusse !!! Le joyeux père de l'immortel Gédéon Gueuled'empeigne y a joint quelques scènes d'une revue qu'il fit jouer au bénéfice des indigents et des malades de son camp, malgré l'interdiction formelle des Boches !... Plus et mieux que n'importe quel article, ce numéro sensationnel, qui paraîtra la semaine prochaine, donnera une idée du courage, de l'énergie, du patriotisme avec lesquels nos infortunés soldats savent, en gardant le sourire, supporter sans se plaindre les épouvantables rigueurs de leur captivité en Allemagne, et se vengent, en les bafouant, de leurs ignobles bourreaux !!!

Tous les originaux des dessins parus dans ce numéro extraordinaire, seront vendus au bénéfice des prisonniers alliés du camp d'Alten-Grabow, selon le désir exprimé par notre collaborateur.



(Dessin d'Ybères.)

— Il s'est rendu... il a la nostalgie de Panam.



(Dessin de Siegl.)

— C'est bien ma veine, v'là qu'le jour que j'arrive à Panam, c'est un jour sans tabac.



Leroy
Satony
17

— T'as beau dire, y a qu'à Panam qu'on puisse voir ça...

(Dessin de Leroy.)

LA BAIONNETTE



(Dessin de Grand-Aigle.)

— Dont mind, Ketty ! Pénème, c'est le pays de la liberté..

LA BAÏONNETTE

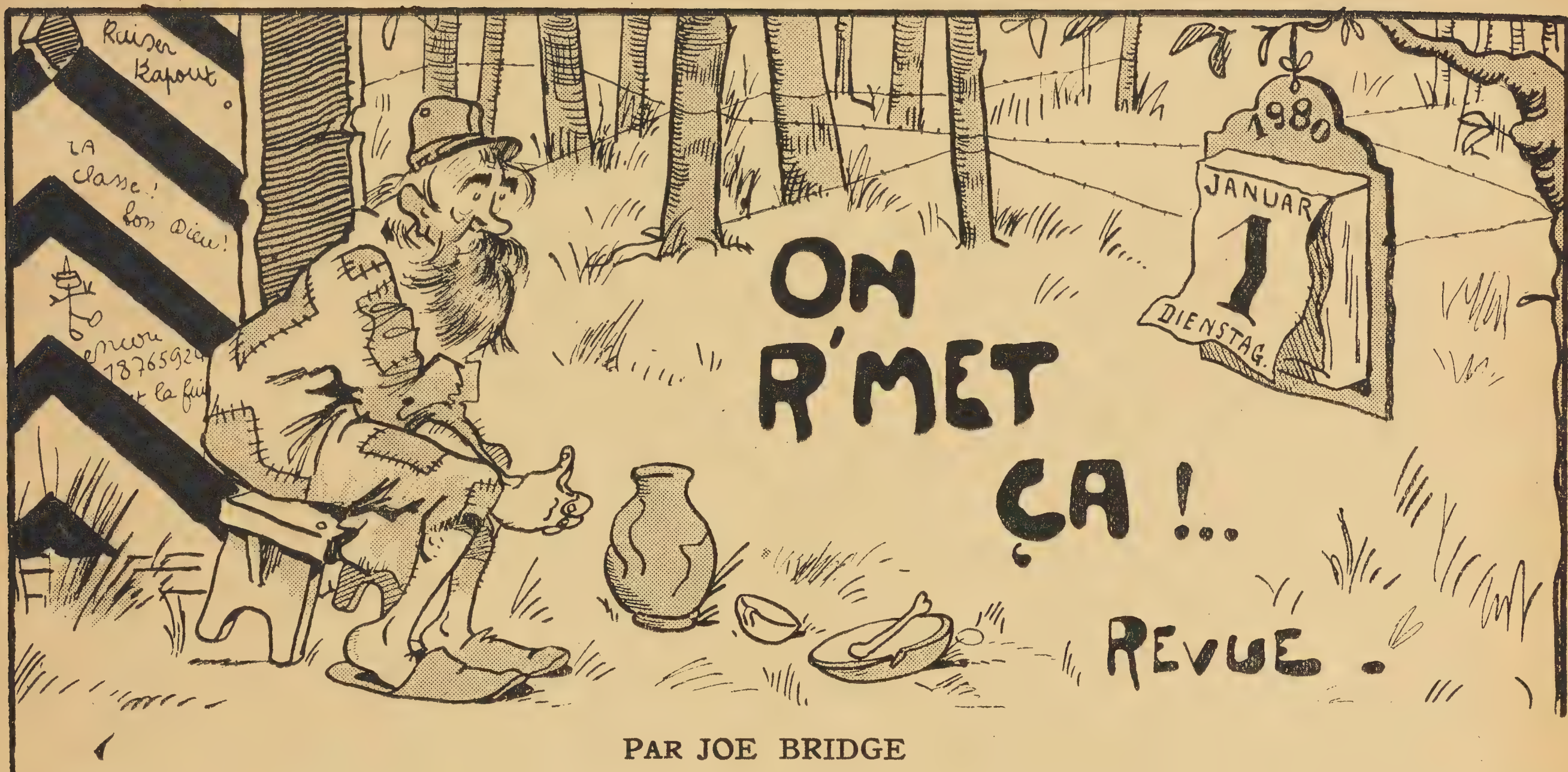


une
Revue
chez les
Boches !..

TEXTE
ET
DESSINS DE

Joë Bridge

1914-1916



PAR JOE BRIDGE

Les fragments de revue que nous publions aujourd'hui sont le prologue, une grande scène, et des morceaux détachés d'une fantaisie en deux actes intitulée: « On R'met ça », écrite par Joë Bridge, en décembre 1916, et jouée à la même époque au camp d'Alten-Grabow, où l'infortuné père de « Gédéon Gueule-d'empeigne », d'illustre mémoire, blessé à la bataille de Guise en août 1914, partageait avec Maurice Chevalier, des Folies-Bergère; Aveline, notre « Nijinsky » national; Louis Tunc, du Palais-Royal; Durou, de l'Opéra de Marseille, et d'autres excellents artistes que le hasard des combats avait réunis dans ce coin perdu de Prusse, les rigueurs d'une terrible captivité.

Le bénéfice des spectacles montés par nos courageux compatriotes était distribué aux malades, aux blessés et aux indigents du camp... C'était donc une bonne œuvre... mais ce fut surtout une œuvre d'une haute portée morale et bien française qu'ils accomplirent, au milieu des dangers que l'on devine, en jouant, malgré l'interdiction formelle des Boches, cette revue cinglante, bourrée de couplets frondeurs et patriotiques... Après avoir goûté le supplice du poteau et de la cellule une première fois, Joë Bridge se vit arrêter et emmener en prison le lendemain même de la première représentation... mais il était trop tard... la farce était jouée! Et tandis que notre malheu-

reux auteur achevait tristement l'année 1916 sur la paille humide des cachots allemands, ses camarades eurent « l'estomac » de donner deux représentations de son œuvre révolutionnaire, en faisant doubler, au pied levé, le rôle qu'il interprétait lui-même dans sa revue.

Le plus éclatant succès paya largement l'infortuné revuiste de ses déboires. Le voici maintenant revenu parmi nous, après les plus invraisemblables aventures. Surmené, blessé, à peine sorti de l'hôpital où il vient de subir encore deux opérations, il a aussitôt demandé à repartir sur le front. Avant de le perdre encore, nous avons eu la bonne fortune de le décider à publier dans la Baïonnette ces fragments de revue, dont il réussit à rapporter un acte entier avec lui, au prix des plus grandes difficultés.

Plus et mieux que n'importe quel article, elle donnera une idée rigoureusement exacte, non seulement de la vie de nos pauvres soldats prisonniers, mais aussi et surtout de l'état d'esprit dans lequel ils se trouvent, du jour sous lequel, après un long exil, ils entrevoient leur pénible existence, et enfin du courage, de la belle humeur, de l'invraisemblable confiance avec laquelle ils supportent, malgré tout, contre tout, leur effroyable calvaire.

PROLOGUE

La scène représente ce qui restera du camp d'Alten-Grabow vers et quelques !... C'est la brousse... Une végétation luxuriante a envahi et recouvert les ruines de ce qui est encore un camp de prisonniers... car, vous n'en doutez pas, ... Babylas, le dernier des prisonniers de guerre, gît dans un coin...

Sa longue barbe est inculte... Ses longs cheveux sont hirsutes... Il est vêtu d'une longue robe faite de couvertures et de toiles de colis assemblés, et coiffé d'un vieux petit képi, qui fut rouge en 1914... C'est l'aube blanchissante. Babylas sommeille, accoté à une vieille guérite vermoulue... Une écuelle... un quart et une cruche sont placés près de lui... Un calendrier est accroché au-dessus de sa tête... Le jour vient...

Babylas s'éveille... s'étire... bâille... et soupire...

Mélancoliquement il arrache un feuillet de son calendrier... soupire encore, se gratte et se passe la main dans les cheveux... Il chante :

(AIR de Faust.)

Rien ! En vain j'interroge, en mon ardente veille,
Ce calendrier !... ah ! malheur !!!
Pas une voix ne glisse à mon oreille
Un mot consolateur !!

Je languis, triste et solitaire (bis),
Sans pouvoir briser mes liens.
J'en ai soupé d' leur sacrée guerre !!
Je ne vois rien !
Je ne sais rien !

En coulisse, une trompette allemande sonne le réveil, lugubrement.

Le ciel pâlit. Voici la ritournelle
Qui, chaque matin, m'ahurit
Encore un jour !... encore un jour qui luit !...
O Mort, quand viendras-tu m'abriter sous ton aile?
Et bien !... puisque la mort me fuit !
Pourquoi n'irais-je pas vers Elle?

Il se verse un quart de jus.

Un quart de jus !... poison divin !..
Salut ! ô mon dernier matin.
J'arrive sans terreur
Au terme du voyage
Et je suis, avec ce breuvage,
Sûr de m'allonger ce matin !

Mais soudain, au loin, les voix glapissantes des soldats boches qui partent à la manœuvre, scandant du bruit pesant des bottes le rythme lourd de leurs chansons guerrières... Baby-

LA BAIONNETTE

las les écoute, comme en extase... puis il continue de chanter avec un grand geste de regret :

Frais échos de ces voix limpides,
Passez... Passez votre chemin...

Passez !
Passez !

Coupe de fer-blanc, qui tant de fois fut vide,
Pourquoi trembles-tu dans ma main ?

Pourtant le cœur des soldats s'est tu. — Babybas essaie encore de boire... mais, décidément, ça ne passe pas !... et il fait une grimace de dégoût !... Il repose le poison d'un air découragé...

Parlé : Non, je ne veux pas... J' m'en vas écrire au roi d'Espagne pour qu'il me fasse rapatrier comme ancien fils de veuve...

Chanté (désespérément) :

Mais encore, que peut-il pour moi...
Me rendra-t-il Paris... ses rues en pavés d'bois ?
Maudites soyez-vous, ô geôles inhumaines !
Maudites soient les chaînes qui nous font ramper ici-bas !...
Maudit soit tout ce qui nous leurre !
La margarine au lieu de beurre,
La ratatouille sans rata...
Rêves d'amour dont on est las.
Maudits soient le facteur... les colis en souffrance !
La guerre et les combats !... Maudite sois-tu... Absence ! !
A moi !... Satan... A moi !

Il hurle frénétiquement.

SCÈNE II

A ses cris accourt Peter-Fritz Schweinkopf, dernier gardien de cet ultime prisonnier... Il est aussi vieux que lui, et, puisque Boche, plus moche encore. Sa capote « feldgrau » est couverte de pièces... Sur son bonnet on lit : Alten-Grabow-Musée. Il est maigre comme un jour sans pain... et il y en a !

PETER. — Voilà !... voilà !... Ta gueule ! Babybas, ta gueule ! On n'entend que toi !...

BABYBAS. — La belle malice. Je suis tout seul !

PETER. — Faut pas crier.

BABYBAS, larmoyant. — Peter, mon vieux, je m'en...

PETER. — Je le sais bien... mein Gott... ach ! Si tu crois que je m'amuse depuis le temps que je te garde...

BABYBAS. — Si ça t'embête tant que ça, laisse-moi partir.

PETER. — Toi, partir ? ach ! jamais. Tu es le représentant

: le prisonnier de guerre !...

BABYBAS, mélancolique. — Le dernier des Grabowiens...

PETER. — Tu t'éteindras un jour sans héritier.

BABYBAS. — Est-ce de ma faute, à moi ? (Persuasif.) Peter, je voudrais bien aimer.

PETER. — Ce n'est pas possible, mon pauvre vieux.

BABYBAS. — Peter, ma lignée fout le camp !

PETER. — Elle n'ira pas loin...

BABYBAS. — J'veux faire des petits...

PETER. — Quelle souche !...

BABYBAS. — Hein ?...

PETER. — Je dis quelle souche ça ferait ! Je suis désolé, Babybas, mais y a pas mèche.

BABYBAS. — Y a des jours où je voudrais être moule... pour me reproduire tout seul. (Il bâille.) ans dans ce patelin !... Quelle paye !...

PETER. — Évidemment, nous ne sommes plus de la première jeunesse !...

BABYBAS. — Ni même de la seconde !... Dis donc, Peter, ça avance, les opérations ?

PETER. — Ça boulotte !... Ça boulotte !... Veux-tu que je te dise mon impression ?

BABYBAS. — Dis toujours...

PETER. — Entre nous, je crois que c'est plutôt une guerre d'usure !...

BABYBAS. — Évidemment, ça n'est pas foudroyant !... Ça ne casse rien !

PETER. — Si, des gueules...

BABYBAS. —

PETER. — Il paraît qu'au Printemps prochain, la Russie

mettra sur pied

!!!

BABYBAS. — Quel réservoir d'hommes, cette Russie !

PETER, confidentiel. —

BABYBAS. — Malédiction !...

PETER. —

Alsace !

BABYBAS, exultant. — Victoire ! ! !

PETER. — Crois-moi, Babybas, tu as encore le bon filon...

BABYBAS. — Je voudrais bien filer...

PETER. — Plains-toi, tu es logé, nourri...

BABYBAS. — Parlons-en !...

PETER. — Blanchi...

BABYBAS, se passant la main dans les cheveux. — Dame, avec l'âge !...

PETER. — Enfin, les affaires ne vont pas mal, tu es devenu la curiosité du pays. Notre petit Musée d'Alten-Grabow est cité dans tous les guides de touristes... des bandes de neutres défilent ici pour te voir...

BABYBAS. — Ils voient quelque chose de propre... J'suis dégueulasse ! ! !

PETER. — Pas du tout, le noir te va bien !...

BABYBAS. — Dis donc, Peter, tu ne pourrais pas me donner quelque chose sur tes pourboires ?

PETER, évasif. — Oui, oui, nous en reparlerons...

BABYBAS. — Je voudrais bien avoir un petit peu d'argent de poche...

PETER. — Tu n'as pas de poches... à quoi bon ? Ach ! donnerwetter ! ! ! Voilà encore des étrangers qui arrivent... Je cours les recevoir... (Il se hâte de sortir.)

PETER, en coulisse. — Tâche de te tenir...

BABYBAS. — On tâchera... (Resté seul il réfléchit tristement, les yeux vagues, tout en se grattant la tête.) J'en ai marre de toujours gratter à l'œil !... J'aurais bien dû me syndiquer !

SCÈNE III

Peter rentre en scène à reculons, suivi de toute une famille de Transatlantiques : le milliardaire Jérémie Shaw, ses fils Mark et Bertie, sa fille Dorrit, blonde et rose et bleue et blanche... costumes d'autos... kodaks.

PETER, de la voix traînante et dolente des guides. — Par ici, Mesdames et Messieurs, par ici... Attention ! il y a un pas...





(La famille franchit le pas et l'entoure avec curiosité...) Le camp d'Alten-Grabow, inauguré le 9 août 1914, est tombé maintenant, comme vous pouvez vous en rendre compte, en ruines...

JÉRÉMIE. — Je demande votre pardon... Quel est le respectable vieil homme qui est gisant sous cette cabane?...

PETER, même voix. — Ce malheureux que vous voyez devant vous, misérable déchet de l'espèce humaine, dont il a conservé seulement les tares...

BABYLAS. — Ah! non, ah! non, il cherre dans la guérite!...

PETER, même jeu. — ... est le prisonnier de la guerre affreuse qui déchire, le vieux continent...

BABYLAS. — Mais il m'engueule!

PETER, même jeu. — ... va entrer bientôt

DORRIT. — Hallo. P'pa, c'est un tout à fait curieux phénomène...

BERTIE. — On peut toucher, p'pa?...

JÉRÉMIE. — Je pense on peut toucher, chère vieille petite chose... (Et Bertie s'approchait pour toucher, mais Babylas lui allonge une claque sur la main; Bertie fait un bond en arrière en poussant un hurlement.)

DORRIT. — Ah! la sale bête, il mord!

JÉRÉMIE. — Mais non, chère vieille petite chose, seulement je pense: nous n'avons pas été présentés. (A Peter): introduisez-nous...

PETER. — C'est inutile.

JÉRÉMIE. — Je dis: introduisez-nous... je paierai. (Il lui glisse la pièce.)

PETER. — Si vous y tenez. (A Babylas). Allons, vieux, « Raus ». (Babylas ne bronche pas.) « Zurück ». (Babylas s'obstine.) Eh ben quoi, lève-toi!...

BABYLAS (tendant la main). — Part à deux. J'ai les piéc's nickelés.

JÉRÉMIE. — Je pense je n'ai pas payé assez cher. C'est bon, je donne encore cent dollars. (Il donne. Babylas s'obstine toujours... Alors, après une courte lutte intérieure, Peter se résigne, furieux, à partager avec sa victime... Babylas compte les billets scrupuleusement; puis, souriant, aimable, il se lève.)

LES TRANSATLANTIQUES, en chœur. — « Hello! cheer up! »

BABYLAS se lève!!

JÉRÉMIE, s'avançant. — Jérémie Shaw, de New-York. Je veux aussi vous introduire mes enfants: ma fille Dorrit... mes fils: Mark, Bertie. Nous sommes la maison de veau en conserves la plus grande du monde... Mon cher père est réellement mort de faim... Moi, je vau douze milliards... et vous, chère vieille chose? ..

BABYLAS, à part. — Il est un peu familier... mais il

casque!... Moi, Babylas... je ne suis pas mal conservé non plus, je vous remercie, et je vau... je vau... (Il regarde les dollars qu'on vient de lui donner.) Ma foi! à partir de maintenant, je vau au moins cent sous!

JÉRÉMIE. — Cheer up, secouez les mains avec moi. Je vous aime beaucoup... Vous avez une jolie vieille horrible figure.

DORRIT. — Secouez aussi avec moi. Dites-moi, mon doux cœur, je demande votre pardon, mais je veux faire votre portrait. (Elle arme son kodak.) Restez un instant tranquille, voulez-vous?

BABYLAS. — Vous allez me le faire à la pose?

DORRIT. — Yes, ne bougez pas, voulez-vous? (Babylas remue et se gratte.) Mais ne bougez donc pas...

BABYLAS. — C'est plus fort que moi, ça me démange.

DORRIT. — Qu'est-ce qui vous démange?

BABYLAS. — Ben, mes totos, pardine!...

DORRIT. — Quelle horreur! vous avez des totos! (Les Transatlantiques s'écartent avec effroi.)

BABYLAS. — Dame, avec eux, j'suis moins seul.

JÉRÉMIE. — J'achète vos totos. (Il sort encore des billets.)

BABYLAS, très digne. — Le pou ne se vend pas, Mòssieu, il se donne...

PETER, furieux. — Ne l'écoutez pas, il ne sait pas ce qu'il dit.

BABYLAS. — J' sais pas c'que j'dis... J' sais pas c'que j'dis? Faut-il que j'vous le chante?

JÉRÉMIE. — C'est ça, c'est ça, chantez. Je paie... (Il lui donne des billets.)

BABYLAS. — Ça, ça me botte. Je vas vous pousser ma goulante. (Il annonce: « Le Pou... mélodie » (et il chante):

(AIR: Légende du grain de beauté.)

I

Muse, prête-moi tes accents!
A moi Shakespeare, à moi Rostand:
Je veux à la même seconde
Chanter ici, par devant vous,
Un hymne à la gloire du Pou
Qui règne en maître par le monde..

II

Voici, d'abord, laborieux
Simple, propre, méticuleux,
Le pou des Flandr' originaire.
Ce pou, modèle des époux,
Est un modeste, savez-vous.
Petit pou, tu n'es que poussière.

III

Venu des plateaux de l'Oural,
A patte, en traîneaux, à cheval,
Le *pou* russe est alcoolique...
C'est comm' les ch'veux d'Eléonore :
Quand y en n'a plus... y en a zencore !
Viv' le czar et la République !

IV

Le *pou* anglais est un athlète.
Quand il vous trotte sur la tête
On dirait qu'il fait du coursing,
J'en ai vu trois sur mon nombril
Qui s'entraînaient au « cross country »
En chantant le « God save the King » !

V

J'en connais un surtout, léger,
Qui se pose sans appuyer.
Ses baisers sont remplis de science...
C'est un *pouète*, un vapoureux...
Un dilettante... un pas bileux...
C'est un oiseau qui vient de France !

VI

Dans un petit bocal de verre,
J'avais mis un *pou* d'Angleterre,
Un belge, un russe... et puis un boche...
S'précipitant au même instant,
Les Alliés lui fir' proprement,
L'*pou* du pèr' François dans la cloche.

VII

Il me restait un *pou* français.
Si vous saviez comme j'y tenais.
Par malheur, sa fin fut amère.
S'étant oublié, par mégarde,
Sur le sal' Boche qui me garde,
Il chut... empoisonné, par terre !!!

Enthousiasme général : cris d'Iroquois : Cheer up ! Hello ! Dans son coin, Peter fait la gueule... si l'on peut dire.

JÉRÉMIE. — Je suis littéralement surexcité : *Old chap !* Je suis !... secouez... secouez... (*Il lui presse les mains avec enthousiasme.*) Mais votre affreux vilain Boche ne s'mble pas complètement satisfait.

PETER, *riant jaune*. — Ach ! Gott ! Ces sacrées têtes de cochons de Franzouse ont une façon de parler à demi-mot... On ne comprend jamais ce qu'ils veulent dire.

BABYLAS. — Ben, mon cochon, la prochaine fois je t'enverrai le père Joffre.

PETER. — Qu'est-ce qu'il me dira ?

BABYLAS. — M... arne !

Les Transatlantiques se tordent. Peter, qui n'a sans doute pas compris, rit bruyamment.

JÉRÉMIE. — Babylas, je veux partager mon fortune avec vous si vous avez besoin...

PETER, *s'interposant*. — Unmöglich ! mein Herr, unmöglich !... le règlement s'y oppose, le prisonnier doit déposer son argent à la caisse de la Kommandantur.

JÉRÉMIE. — Je pense, vieille chose... c'est réellement dommage, alors, je pense, j'ai une autre idée. Je vous considère de la famille... (*Hello général. Il l'embrasse et tous les Américains se le repassent, l'étreignent avec effusion.*)

BABYLAS, *de mains en mains*. — On devrait toujours suivre sa première idée ! (*Dix heures sonnent.*)

PETER. — Donnerwetter ! mein Herr, c'est l'heure du rapport. Je vous laisse avec votre enfant. Auf wiedersehen !... (*Il tend la main à Jérémie qui la refuse.*)

JÉRÉMIE. — Je dis je ne secoue pas volontiers les gens que je ne connais pas. (*Il lui tourne le dos.*)

BABYLAS. — Attrape !

PETER, *qui ne se rebute pas*. — Si ces Messieurs et Dames veulent conserver un souvenir de leur excursion, je pourrai leur offrir de bien jolis objets : un porte-plume fait avec la clavicule du dernier Russe mort de faim ici en

JÉRÉMIE. — Non, merci.

PETER, *insistant*. — Un joli encrier en or massif fait avec les alliances empruntées à nos pensionnaires depuis un quart de siècle...

JÉRÉMIE, *exaspéré*. — Non, merci.

PETER, *même jeu*. — La collection complète des mandats internationaux retenus par mes soins à nos administrés depuis le mois d'août 1914...





JÉRÉMIE, hors de lui. — Non, merci. Je dis je vais vous boxer hors d'ici.

PETER. — Ach! Gott! Dans ce cas, je vous enverrai pourtant mon catalogue... (Jérémie le pousse dehors par les épaules.)

SCÈNE IV

A peine est-il sorti que le Bluet entre en scène, casqué, botté, ceinturonné de cuir fauve.

LE BLUET. — Pardon, c'est bien ici Alten-Grabow?

LES TRANSATLANTIQUES. — Hello, what is it?

JÉRÉMIE. — Quel est ce bleu jeune homme?

DORRIT. — Quel appétissant boy!

BABYLAS, revenu de sa surprise, et comme transfiguré. — Nom de Dieu! Un soldat français!!!

LE BLUET. — Eh bien! oui, quoi, un soldat français! Un bluet! Ça vous étonne? Je viens relayer le vieux. (A Babylas.) Eh l'ancien, t'es de la classe, mon poteau. Passe-moi la consigne. On r'lève ta garde!...

BABYLAS. — Ah! mon petit, c'est pas possible! Je suis fou. Je perds la boussole. J'vais m'en aller d'ici? Je vais quitter la tôle?

LE BLUET. — Pisque je te le dis. Allez, hop! fais ton ballot et décarre. T'occupe pas du reste. J'me charge de ballader tes singes.

BABYLAS, fou de joie. — Alors, ça va, là-bas?

LE BLUET. — Si ça va? J't'écoute! As pas peur, on les

aura! Va-t'en que j'te dis! Moi, j'm'en f'rai pas une miette. Je repique au truc. On r'met ça.

TOUS. — All right! cheer up! On r'met ça! Bravo!

JÉRÉMIE. — Vous êtes un réellement original gentleman. Secouez les mains. (Effusions.)

DORRIT. — Voulez-vous marier moi, cher cœur? J'ai une considérable fortune... Je achète vous...

LE BLUET. — Y a erreur, ma petite. Maintenant, c'est le vieux Continent qui paie l'Amérique... C'est moi l'micheton, et je vais vous acheter tous!

JÉRÉMIE. — Il est encore plus fort que moi!

DORRIT. — Moi, je ne vous quitte plus!

LE BLUET. — Si ça vous chante, je vous emmène!... et nous allons passer les Boches en revue... à la française!!!

TOUS. — A la française!!!

A ce moment, Babylas arrache sa longue barbe, sa perruque et sa robe grotesque; il apparaît grandi, transfiguré, dans la fière tenue bleue et rouge des héros de 1914.

TOUS. — Que faites-vous?

BABYLAS. — Je dépouille le vieil homme, pardi! Finie la ganache! Fini le vieux druide! C'était de la foutaise! Regardez-moi bien tous, vous autres! Et toi, viens ici, mon bleu. Garde à vous! Écoute un peu ce que chante ton ancien:

(AIR: Les Cloches de Corneville.)

I

Chapeau bas, saluez! Tes anciens,
Je les ai vu mourir à cette place!
Tâche, petit, de marcher sur leur trace!
Tiens bon quand même... et ne crains rien!!
Sous des armures à leur taille
Jadis, quand nos preux combattaient,
L'étendard qui, sur eux flottait,
Les protégeait dans la bataille!
Et le glaive du vil Germain
Qui de leur cœur cherchait la trace,
Même au défaut de leur cuirasse,
Se brisait contre un cœur d'airain!

C'est l'histoire de nos ancêtres,
C'est tout leur passé radieux.

Debout!

Reconnaissez vos anciens Maîtres.
Tous ces guerriers sont nos aïeux!





Nos aïeux !
Tous ces guerriers sont nos aïeux !

II

Foll' chevauchées. Combats sublimes,
Aujourd'hui, la mort c'est l'éclair
Et le plomb qui siffle dans l'air
Au hasard frappe sa victime !
Malgré tout sur le front, là-bas,
Voyez ces légions obstinées.
Corps à corps... en pleine mêlée...
Ell' meurent... mais ne tombent pas !

C'est l'histoire de nos ancêtres,
C'est tout leur passé radieux.
Debout !
Reconnaissez vos anciens Maîtres.
Tous ces guerriers sont nos aïeux !
Nos aïeux !
Tous ces guerriers sont nos aïeux !!

*Et tandis qu'apparaissent en apothéose, groupés autour
des trois couleurs, les héros légendaires de notre histoire,
depuis le Croisé jusqu'au grognard de l'Empire et au vo-
lontaire de Valmy... tandis que monte, formidable, chanté
par toute la salle, la dernière strophe de cet hymne à la
France, le rideau tombe, lentement.*

NOS HIRONDELLES

A mon regretté ami Roger Eng.

A s'fout' de nous, les hirondelles !
A sont r'venues encore un' fois...
Mais t'as-t-y eu d' meilleur' nouvelles ?
T'as-t-y zyeuté des feuil' aux bois ?
T'es-t-y r'venu sous ton vieux toit ?
Ah ! la la ! mince d'ritournelles !
A s'fout' de nous, nos hirondelles !...

On disait qu'ell' reviendraient d'loin,
Nous apporter, dans l' creux d' la main,
La Foi, l' Courage et l'Espérance !...
... Un brin d' laurier cueilli en France,
En passant, le long des chemins !
On les attendait, chaq' matin,
Avec une anxiété nouvelle...
A s'fout' de nous, nos hirondelles !...

Tout d' même, un jour, a sont r'venues !...
... Y en a qui n' les ont pas r'connues !...
Leur vol était lourd et pénible !
Les cieus, pour ell's inaccessibles,
Semblaient peser sur leur p'tit corps !
Leur chant n'était qu'un long cri d' mort...
Et, tristement, a battaient d' l'aile !...
... A s' foutaient d' nous... les hirondelles !...

Mais, en écoutant leurs p'tits cris,
J'ai su leur secret... J'ai compris
Pourquoi, malgré qu'ell' venaient d' France,

Ell' nous apportaient d' la souffrance,
De la tristesse et d' la rancœur !
Ell's avaient des sanglots plein l' cœur
Quand ell' babillaient d' nous entre elles !...
... A s' fout' pas d' nous les hirondelles !...

« Les pauv' p'tits gâs !... les pauv' p'tits gâs,
Qu'ell' disaient... Ils n' verront donc pas
La fin d' leur calvaire et d' leurs larmes !
On va donc pas poser les armes
Et les rendre à leurs vieill' mamans ?
C' qu'ils ont maigri !... C'est effrayant !
Leurs bonn' figur' où donc sont-elles???... »
— ... V'là qu'ell' pleuraient !... nos hirondelles !

Mais passait par là, justement,
Un affreux corbeau, l'œil méchant,
Le bec mauvais... crispant ses serres !...
Il s' prom'nait, hargneux, solitaire,
Méditant quelque mauvais coup !...
Les hirondell', tendant leur cou,
Ecarquillaient leurs p'tit' prunelles...
— ... A n' pleuraient plus, les hirondelles !...

Et comm' le vilain oiseau noir,
Lugubrement, dans l'air du soir,
Croassait en battant des ailes,
A travers les clameurs mortelles
Du sinistre corbeau d'hiver,
Soudain, on entendit un air
Joyeux siffler un' ritournelle !
... A s' foutaient d' Lui... nos hirondelles !

NOËL D'ALSACE

Au grand Hansi.

AIR du « Noël », de Augusta Holmès

Il était une fois un gâs,
Un p'tit gâs qui s'battait en France !
C'était un brave ! Y en n'avait pas
Deux comm' lui en fait de vaillance !
Les ball' passaient au-d'sus du gamin,
Sifflant un air de bravade !
Mais lui marchait droit sur son chemin :
Son œil clair fixait la camarde !

Noël ! Noël !
Sa voix vers le ciel
En montant vibrat dans l'espace !
C'était un gâs
Qui ne flanchait pas !
Un vrai gâs du pays d'Alsace !

Or, un soir, montant à l'assaut,
Il reçut un tel coup d'épée,
Qu'il tomba sanglant, l'pauv' petiot,
Sous la froide nuit étoilée !
... Déjà la neige, comme un linceul,
Recouvrait de sa blanche couche
Le pauv' p'tit gâs qui mourait tout seul,
Quand un chant sortit de sa bouche :



LE CAMP D'

Voici le camp, tel qu'il était encore vers la fin de 1915, avant que les Boches n'eussent déporté en masse les prisonniers dans les usines, les mines et les cultures ! On y voit, pêle-mêle, des

alliés de tous poils et de toutes couleurs, dans l'amusant grouillement de la vie journalière : les hommes de corvée... la voiture des colis... la lecture du journal, en cachette... l'homme-santwich



ALTEN GRABOW

d'Alten-théâtre, bien malmené, ... comme d'habitude !... les « Protégés Polonais » couverts de guenilles multicolores ... Enfin, de l'autre côté des fils de fer, par-delà le chemin de ronde où passe

la patrouille, une famille endimanchée, venue tout exprès pour contempler les prisonniers de guerre, excite, parmi les pauvres exilés, une folle hilarité !...



Joe Bridge

Noël ! Noël !
Ce soir... c'est Noël !
Et j' m'en vais comm' ça !... C'est pas d'chance !
Pourtant, mon Dieu,
J' vous r'mercie !... Tant mieux !...
J' suis content d'mourir pour la France !

Or, tout à coup, du firmament
Descendirent trois beaux archanges...
Il' prir' le petit gâs douc'ment,
Comm' l'Enfant Jésus dans ses langes !
L'emportèrent au ciel, en chantant,
A travers les voûtes fleuries...
Le déposèrent pieusement
Aux pieds de Madame Marie ! !

Noël ! Noël !
Ce fut, dans le ciel,
Un moment de stupeur immense !
Car le petiot,
Même en v'nant là-haut,
Avait laissé son cœur en France !

SCENE DE L'OUBLIÉ

Jouée par Maurice Chevalier, des Folies-Bergère.

DORRIT. — Vous êtes un tout à fait crâne garçon, dear...
Vous savez, je me sens doucement inclinée sur vous !...

LE BLUET. — Vous dites ?

DORRIT. — Je dis : j'ai une terrible inclinaison pour vous,
chère douce fleur !

LE BLUET *riant*. — Oh !... une inclinaison !... Vous vou-
lez dire : une inclination, miss Dorrit ! ou bien encore... un
penchant...

DORRIT. — ... Ça, je ne peux pas !...

LE BLUET. — Et pourquoi donc ?

DORRIT. — Parce que quand on penche, on tombe... et je
dis une honnête miss ne doit pas tomber !

LE BLUET. — Bah ! il n'y a que le premier faux pas qui
coûte !

DORRIT. — Oh ! le prix n'est pas matière ! Je peux payer.
Nous sommes la maison de veaux conservés la plus consi-
dérable du monde !

LE BLUET. — Je sais... Je sais !...

DORRIT. — ... Mais je ne tomberai pas !... ça, je dis !

LE BLUET. — Vous êtes un amour... mais vous ne com-
prenez pas...

DORRIT. — Il faut m'excuser, dear ! Je ne suis pas
habituée sur votre pays !... Je suis toute neuve !

LE BLUET. — Vous vous y ferez !

DORRIT. — Oui, positivement, je pense ainsi, cher cœur !
Mais il est si difficile d'avoir votre langue dans mon bou-
che !

LE BLUET. — Mais pas du tout !... mais pas du tout !
*Il a d'abord un mouvement violent pour l'embrasser sur
les lèvres... mais il se retient et lui baise longuement les
mains.*

DORRIT. — Oh ! dear !

LE BLUET. — Chérie ! chérie !

DORRIT. — Oh ! dear ! je vois... comment vous dites ?...
je vois trente-six étoiles !

LE BLUET. — C'est votre drapeau, chérie ! Vive l'Amé-
rique ! *(Il la tient enlacée et l'embrasse dans le cou).*

DORRIT. — Oh ! cher cœur ! quel patriotique boy vous
êtes !

*Entre l'Oublié. Il venait, le nez au vent, mélancolique,
en grignotant un bout de pain dur. Il aperçoit soudain le
couple... et se détourne vivement, comme s'il était de
trop...*

L'OUBLIÉ. — Oh !... pardon ! Continuez donc, je vous en
prie !... Faites comme chez vous !

DORRIT, *au Bluet*. — Chère chose ! que va penser ce gent-
leman ?

L'OUBLIÉ, *toujours le nez au mur*. — Faites donc ! faites
donc ! Quand vous aurez fini, prévenez-moi ?... C'est tout !

DORRIT. — Mais... j'ai fini... je vous jure !

L'OUBLIÉ, *même jeu*. — Vous n'aurez qu'à tousser !

DORRIT et le BLUET, *ensemble*. — Hem ! hem !

L'OUBLIÉ. — Bien !... alors, je rentre ! *(Il descend à l'avant-
scène). Ça va mieux ?*

DORRIT, *après un grand soupir qui peut être de l'émotion...
ou de la satisfaction*. — Je pense... ça va !

LE BLUET. — Bien entendu, je compte sur votre discrétion ?

L'OUBLIÉ. — Mais oui, mais oui !... on a été jeune, mon p'tit !

LE BLUET. — Quel âge avez-vous donc !

L'OUBLIÉ. — Dix-sept mois !...

DORRIT. — Hein ?

LE BLUET. — Vous êtes rudement mal conservé... pour votre âge !

L'OUBLIÉ, *continuant*. — Dix-sept mois d'Alten-Grabow !... Le reste !... dame ! j'ai oublié ! c'est trop loin !...

LE BLUET. — Ça se perd...

L'OUBLIÉ, *le coupant*. — Dans la nuit des camps !

DORRIT. — Vous paraissez vingt ans !

L'OUBLIÉ. — J'ai deux fois ça !

LE BLUET. — Quelle blague !

L'OUBLIÉ. — Parole !... Avant la guerre, figurez-vous, j'ai mené une vie de patachon !

DORRIT. — Alors ?

L'OUBLIÉ. — Deux fois vingt. Ça fait quarante !... puisque les années de champagne comptent double !

LE BLUET. — Vous avez fait la bombe ?

L'OUBLIÉ. — Un peu ! Aussi... dans les tranchées, je n'ai eu qu'à continuer... D'ailleurs, mon docteur m'avait ordonné des bains de boue !... J'ai été servi !

DORRIT. — Ça tombait bien !

L'OUBLIÉ. — Pas mal, je vous remercie !

LE BLUET. — Vous avez été blessé ?

L'OUBLIÉ. — Une fois !...

Mais une fameuse !... Figurez-vous, j'avais tellement de ferraille dans le corps qu'on s'est trompé !... On m'a ramené dans la voiture à munitions !

DORRIT. — Pauvre chère glorieuse chose !

L'OUBLIÉ. — Et l'on dit que ça porte bonheur de toucher du fer ! Ah ! la la ! Si c'était à recommencer !

LE BLUET. — Ne vous énervez pas !

L'OUBLIÉ. — Ah ! vous êtes bon, vous ! On voit bien que vous venez d'arriver !... Moi qui me disais en partant : « dans une quinzaine, ça s'ra bâclé !... Je me connais !... »

DORRIT. — Pourquoi ?

L'OUBLIÉ. — Oh ! c'est très simple !... Je n'ai jamais rien pu faire pendant plus d'un mois !... C'est mon maximum !... Je n'ai pas de suite dans les idées !

LE BLUET. — C'est inouï d'être léger à ce point là ! Qu'est-ce que vous diriez d'un soldat qui irait au feu sans fusil ?

L'OUBLIÉ. — Je dirais : c'est un officier !

LE BLUET. — Mais non ! c'est un imprudent !... Vous vous embarquez comme ça, à l'aveuglette !... au petit bonheur !

L'OUBLIÉ. — Vous appelez ça « au petit bonheur »... Vous n'êtes pas dur ! Ah ! je peux dire que j'ai mangé mon pain blanc le premier !

Et comme, machinalement, il grignote son bout de pain, il pousse un cri de douleur. « Ah ! cochon de pain ! ! »

DORRIT. — Vous vous êtes fait mal ?

L'OUBLIÉ. — Cochon d'pain ! C'est pas de la mie ! c'est du ciment ! (A Dorrit)... Enfin, Mademoiselle, vous qui êtes de la partie, tâtez-moi ça !... Ils nous foutent du caillou dans les miches !... Pour qui nous prennent-ils ?

LE BLUET. — Pour des michetons ?

L'OUBLIÉ, *furieux*. — Mais ça ne va pas durer ! Je vais lui renvoyer son pain, à Gabriel !

DORRIT. — Gabriel ???

L'OUBLIÉ, *de plus en plus surexcité*. — Et je lui écrirai... à Gabriel ! ! !

LE BLUET. — Quoi ???

L'OUBLIÉ, *blême de colère*. — Gabriel !... j'ai tes miches quelque part !

LE BLUET. — Taisez-vous donc !

L'OUBLIÉ. — Je me tairai si ça me plaît !... (Il se promène de long en large, à grands pas, en brandissant son pain). Ah ! il peut les garder, ses petits pains... ses saucisses... et ses croquignolles !... Ses colis ! je les ai vus ! ! ! Seulement, je lui défends de toucher à Hortense ! Ah ! mais ! !

LE BLUET. — Je ne saisis pas !

L'OUBLIÉ, *avec véhémence*. — Je ne mange pas de ce pain-là ! (persuasif). Ils m'ont foutu du pain rassis !

DORRIT. — Mais, qui est Hortense ?

L'OUBLIÉ. — C'est ma femme, mademoiselle ?

LE BLUET. — Et Gabriel ?

L'OUBLIÉ. — C'est son amant, M^{onsieur} !

LE BLUET et DORRIT, *estomaqués*. — Hein ?

L'OUBLIÉ, *navré*. — Ils m'ont foutu du pain rassis !

LE BLUET. — Alors ?... votre dame vous trompe ?

L'OUBLIÉ, *désespéré*. — Ils m'ont foutu du pain rassis !

DORRIT. — Mais pauvre cher, vous êtes... !

L'OUBLIÉ. — Ah ! Mademoiselle !... Si je le suis !... Savez-vous combien de fois Hortense m'en a fait porter depuis le commencement de la campagne ?

LE BLUET. — Nous n'avons aucune idée !

L'OUBLIÉ. — Dix-huit fois, mes bons amis !

LE BLUET. — Vous avez compté !

L'OUBLIÉ. — Scrupuleusement...

DORRIT. — Comment le savez-vous ?

L'OUBLIÉ. — Oh ! très facilement !... Par les colis qu'on m'envoie...

DORRIT. — Vous faites un joli métier !

LE BLUET. — Ah ! c'est du propre !

L'OUBLIÉ. — Je ne peux tout de même pas empêcher mes amis d'étouffer leurs remords en me prodiguant leurs soins ! Ah ! ça ne rate pas !... A chaque colis nouveau, je suis sûr de mon affaire !

DORRIT. — Vous vous faites des idées !

L'OUBLIÉ. — Pas du tout ! Je sais ce que je dis ! (Il se frappe le front *sentencieusement*)... Vous savez, quand j'ai quelque chose là !...

LE BLUET. — Evidemment.

L'OUBLIÉ. — C'est une fatalité !

LE BLUET. — Le doigt de Dieu !

L'OUBLIÉ. — S'il n'y

avait que celui-là !... Ah ! c'est toute une histoire !

(AIR : La très moutarde.)

C'est fatal !

Mon malheur conjugal

Fait les délices

De tous mes copains, à présent ! !

Mon Hortense,

Je l'sais par expérience,

Sitôt qu'ell' glisse,

C'est moi qui prends !

Par bonheur,

Comme elle a du cœur,

Cett' brav' fill', régulier'ment,

(Vrai, c'est touchant !)

M'envoie tous les vendredis,

Ponctuell'ment, un p'tit colis.

Malheureus'ment, la Censure,

Fouillant d'un' main sûre,

Trois mois après, c'est étrange,

Je r'çois un affreux mélange

De poir', d'andouille et de m'lon :

C'est fameus'ment bon !

Quand, au front,

Mais cett' fois, pour de bon,





J'eus ma blessure,
J'envoyai chez moi sans tarder,
Comm' de juste,
Mon brave ami Auguste,
Pour qu'il rassure
Ma chère moitié !
Jamais plus
Je ne l'ai revu.
Mais, c'est clair,

à mon
vieux Maurice
bien affectueux

Joe Bridg

Il a dû faire
Sa pt'ite affaire :
Car depuis, tous les jeudis,
Il m'envoie son p'tit colis ;
Malheureus'ment, la Censure
Fouillant d'un' main sûre,
Quat' mois après, c'est joyeux,
Je r'çois un mélange affreux
De m'lon, d'andouille et d'poireaux
En tout-p'tits morceaux !!

Un beau jour,
Je suis pris sans retour,
Et l'on m'amène
Dans ce paysage enchanteur !
Seule en France,
J'abandonn' mon Hortense !
C'est bien ma veine !
Ça m'fendait l'cœur !
Heureus'ment,
Vers le jour de l'an,
Y a-z-un départ,
J'y envoie, dardare,
Ce brave Edouard !...
Depuis c'temps, tous les lundis,
Je r'çois un nouveau colis !
A chaq' départ de blessés,
Je n'y ai pas coupé !
La Censure, malheureus'ment,
Scrupuleus'ment les fouillant,
Quand j'les r'çois j'y trouv' seul'ment
D'la peau et du flanc !

Désolé,
Des écarts d'ma moitié,
J'ai cherché vite
A conjurer d'nouveaux malheurs !
Dieu soit loué !
J'croyais avoir trouvé
Le truc tout d'suite.
Y a pas d'erreur !!
J'y envoyai
Un noir que j'connais,
Un type affreux,
Crasseux, miteux,
...Sénégaux !...
Ben ! ça n'a pas fait un pli :
Il y a été d'son colis !
Celui-là j'l'ai jamais r'çu,
Mais seul'ment j'ai eu
Un mot de ce dégoûtant
Me disant : « Sidi frèr' blanc,
« A ta santé, nous f'rons ce soir
« Un fameux p'tit noir ! »

LE BLUET. — Allons ! Vous m'avez l'air d'en prendre tout à fait votre parti !

L'OUBLIÉ. — Mon Dieu, oui ! Je suis philosophe !... Quand Ulysse, après la guerre de Troie, revint dans ses foyers, il trouva sa femme Pénélope en train de tisser !... Quand moi, je reviendrai de la guerre de 1914, je trouverai la mienne, Hortense, en train d'enfiler des perles !... c'est la seule différence !

DORRIT. — Ah ! vous n'êtes pas jaloux, vous !

L'OUBLIÉ. — Je vous dirai même, Mademoiselle, que je m'en fous !

LE BLUET. — Vous allez un peu loin !

L'OUBLIÉ. — Je m'en fous royalement, parce que je n'aime pas ma femme !...

LE BLUET. — C'est du joli !

DORRIT. — Mais qui aimez-vous alors ?

L'OUBLIÉ. — J'aime ma petite amie...

DORRIT. — Comment ? Vous trompez votre légitime épouse ?

L'OUBLIÉ. — Avouez que je lui dois bien ça !...

LE BLUET. — Mais elle vous est fidèle... votre petite amie ?



L'OUBLIÉ, devenu grave tout à coup. — Ah! celle-là... j'en réponds!... Pourtant... y a des moments où l'on a des doutes encore!... Quand les lettres sont plus rares... ou plus banales... Pour un mot de travers quelquefois... on se choque!... Pour une phrase, on a le cœur chaviré!... C'est bête! On a des soirs d'angoisse où il vous semble que tout est foutu pour toujours!... qu'on ne la retrouvera pas telle qu'on l'avait quittée!... On serre les poings... l'œil mauvais, en pensant à ceux qui doivent rôder autour d'elle... pour essayer de vous la prendre!... On voudrait être là pour défendre son bien... pour la serrer dans ses deux bras, et l'emporter très loin... très loin... pour soi tout seul!... Mais y a rien à faire!... On est là, chez les Boches!... On est ficelé... muselé!... Alors... on chiale comme un môme... et on souffre à en crever!... (Il se cache la figure dans la main, et, doucement, il pleure...).

DORRIT. — Pauvre boy! Mais vous savez bien qu'on vous attend... et qu'on vous aime?

L'OUBLIÉ. — Peut-être!... En tout cas, nous leur demandons... de toute la ferveur de notre âme!

(AIR: *Save your Kisses' till the boys come home*).

Chérie! je t'implore,
Car, vois-tu, ce soir,
Une fois encore,
J'ai perdu l'espoir!
Je te revois
Tout près de moi,
Blottie comme autrefois!

Dans mon pt'it coin, sur la
[dure,
Mon pauvre cœur saigne, et,
[j'te jure,
Ma mienn' j'ai peur qu'on te
[prenne à moi!!
Défends-toi, ma petit' femme!
[Défends-toi!...

Garde tes baisers pour le
[retour!
Garde notre amour!
Tu sais que j'viendrai te
[r'prendre?



Mais il faut attendre
Et tout souffrir jusqu'au jour
Où, là-bas,
Tu verras,
Dans mes bras,
Oui, tout ça s'oubliera!
Garde tes baisers pour le retour!
Nous avons toute notre vie!
Comme on s'en paiera d'l'amour,
Ma môm' chérie!

Tes yeux de pervenche
Sont d'un bleu profond!
Tes quenott' sont blanches,
Et tes lèvres sont
Un piment
Rouge ardent,
Vermeil comme du sang!
Aussi quand, au fond d'mon cœur,
Je rêve à ces trois couleurs,

C'est un peu d'mon pays qu'j'entrevois!!
Bleu!... blanc!... rouge! C'est mon drapeau qui flotte en toi!

Garde tes baisers, ma France,
[pour
Les prochains beaux jours!
Tu sais qu'on viendra te
[r'prendre!
Mais il faut attendre, et tout
[souffrir, mon amour,
Jusqu'au jour
Où, là-bas,
Dans nos bras, oui, l'on te
[sauvera!
Garde tes baisers jusqu'au
[retour!
En t'adorant, ma môm'
[chérie,
Je t'aime d'un même amour
Que ma Patrie!...

JOË BRIDGE.

Alten-Grabow, 25 octobre 1915.



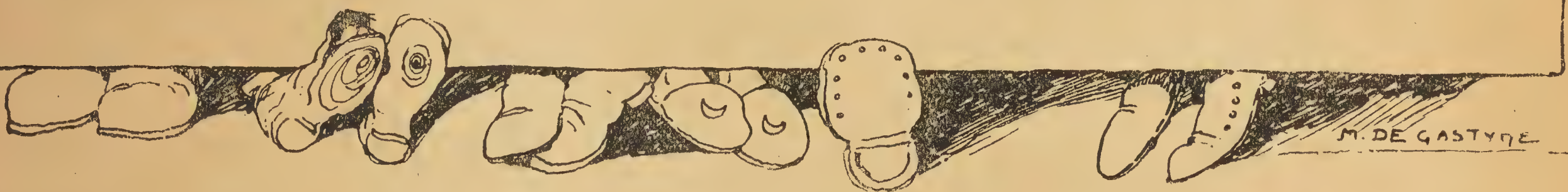
QUI VEUT DES ORIGINAUX ?

Les quelques scènes qu'on vient de lire montrent assez que, même au milieu des camps où nos infortunés compatriotes subissent les pires souffrances, l'esprit français et la blague parisienne ne perdent par leurs droits. Les malheureux luttent énergiquement contre le découragement; ils font tout pour résister à la dépression physique et morale que l'ennemi cherche par tous les moyens à faire naître. Malheureusement, le temps passe, voici venir le quatrième hiver de cette guerre impitoyable, et l'on se demande avec angoisse dans quelles conditions vont se trouver nos pauvres prisonniers pour supporter les rigueurs effroyables du froid, sans abri, à peine vêtus, à peine chauffés, peu ou pas du tout nourris. C'est pourquoi nous avons eu l'idée, de concert avec Joë Bridge, de mettre en vente, aux enchères, les originaux des dessins du présent numéro. Jusqu'au 15 Octobre prochain, nous recevrons les offres, et chaque dessin reviendra à la plus généreuse.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs tiennent à participer à cette bonne œuvre, œuvre bien patriotique, puisque la somme ainsi amassée et dont le détail sera publié ultérieurement dans la *Baïonnette* servira à faire parvenir à la " Société Nationale de Secours ", fondée par Joë Bridge au Camp d'Alten-Grabow, en 1915, les fortifiants, les médicaments, les vêtements et les vivres qui leur sont indispensables pour passer le terrible hiver.

Prière de nous indiquer d'une façon très précise l'original désiré et le prix offert et que l'on ne craigne pas de mettre des surenchères, c'est pour les nôtres!

Adresser les lettres à l'administrateur de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris,



(Jugend, Munich.)

L'ALLEMANDE VUE PAR LES ALLEMANDS

— Je ne veux plus aller chercher de sauf-conduit parce que, chaque fois, on me demande mon poids !...



(Life, New-York.)

(Dessin de Peters.)

L'ENFANT. — C'est bien là le bureau des objets perdus ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien, je suis perdu...



(London Mail)

(Dessin de Starr Wood.)

— Où avez-vous mal ?

— Vers le milieu, Mossieu. Mais je suis si mince que je ne sais pas si c'est du côté du ventre ou du côté du dos...

A NOS LECTEURS

La *Baïonnette* va bientôt entrer dans sa quatrième année d'existence. Née de la guerre, elle ne pensait certes pas que sa carrière guerrière dût être aussi longue. Cent-dix sept sujets différents ont déjà été abordés par elle dans autant de numéros spéciaux, et, non moins prévoyante que nos ministres, il lui a fallu en préparer nombre d'autres pour tenir, elle aussi, jusqu'au bout. On se rappelle les succès remportés en particulier par nos numéros : " Nos Infirmières ", " Nos Gosses ", " La Danse Macabre ", " Les Bourreaux de Lille ", " Charlot correspondant de guerre ", " Un mois à Potsdam ", " Les Cuistots ", " Les Toubibs ", " Les Chansons de France ", " Ceux qui s'en f... " etc. Ceux qui suivront ne céderont en rien à la précédente série, citons : Les " Usines de Guerre ", " Le fruit défendu ", " Les filons ", " Deux jours sans... ", " Les Bourreaux de Crânes ", etc., où nos lecteurs retrouveront toutes les signatures de leurs dessinateurs et de leurs auteurs favoris, les maîtres du crayon et de la plume, que l'on ne peut trouver réunis que dans un seul journal

LA BAÏONNETTE

LES MEILLEURS DESSINS



Une dame généreuse donne à Willy un penny pour l'empêcher de pleurer...



(Life, New York.)

Dix minutes après...



(Le Rire.)

(Dessin d'Arnould.)

— Ah ! zut ! Encore le chemin des Dames...



(London Mail.)

LUI. — Épousez-moi et je vous traiterai comme un ange.

ELLE. — C'est cela ! Rien à manger et encore moins à se mettre. Merci bien !



(Le Petit Bleu.)

— A propos, tu sais que Ginette est devenue sourde ?

— Pas étonnant ! Elle adorait les couleurs criardes.



HIGGINS.

(Bystander, Londres.) (Dessins d'Higgins.)

La dame qui dit qu'elle "travaille" à la cantine.

ce qu'il faut lire

LA DEMOISELLE DU CINÉMA

C'est une délicieuse jeune fille de la petite bourgeoisie qui se trouve forcée, pour gagner sa vie, d'apparaître sur l'écran. Cette circonstance lui permet de devenir la protagoniste d'épisodes et d'aventures d'amour aussi romanesques que ceux des films sensationnels qu'elle tourne. Tel est le roman que vient d'écrire notre collaborateur **Maurice Vaucaire**, pour les jeunes filles, les jeunes gens, pour nos braves poilus, et pour ceux qui ont la curiosité d'être initiés aux mystères de cette magie noire : le Cinéma. (Éditions Pierre Lafitte.)

U. 713

Où les gentilshommes d'infortune.

C'est l'histoire fantaisiste des aventures d'un sous-marin allemand qui finit par se débarrasser de son équipage pour aller vivre et repeupler tranquillement dans le fond de la mer. On s'imagine quel parti ces deux maîtres de l'humour, **Pierre Mac Orlan** et **Gus Bofa**, ont tiré de cette donnée audacieuse. (Société Littéraire de France.)



(Punch, Londres.)

— Comment se comporte votre fils à l'armée, M^{re} Poddish ?

— Très bien, merci. On vient de le nommer colonel.

— Oh ! Oh !

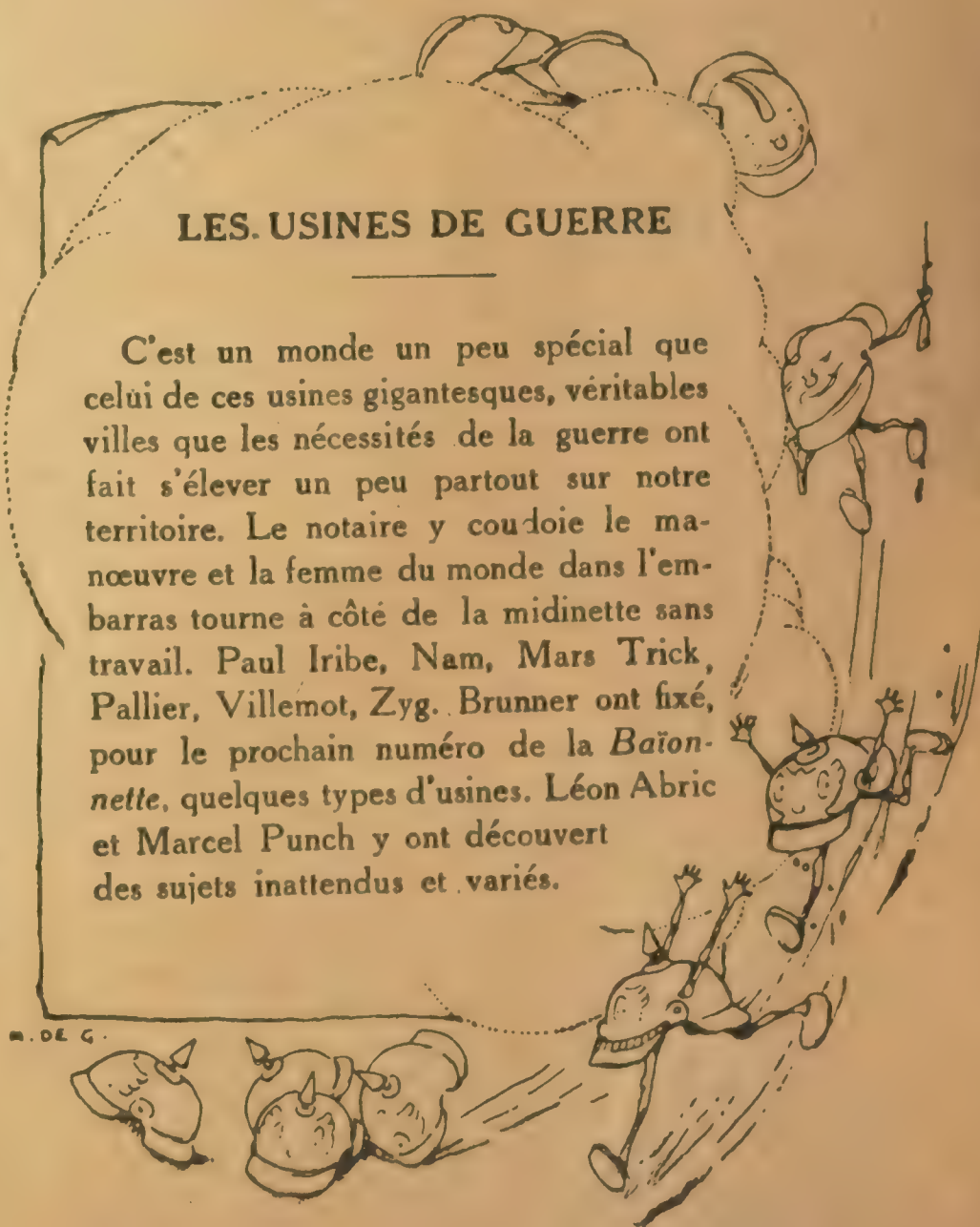
— Ou capitaine, alors.

— Vous voulez dire caporal, peut-être ?

— Je ne sais pas si c'est ce que vous dites, mais enfin ça commence par un K.

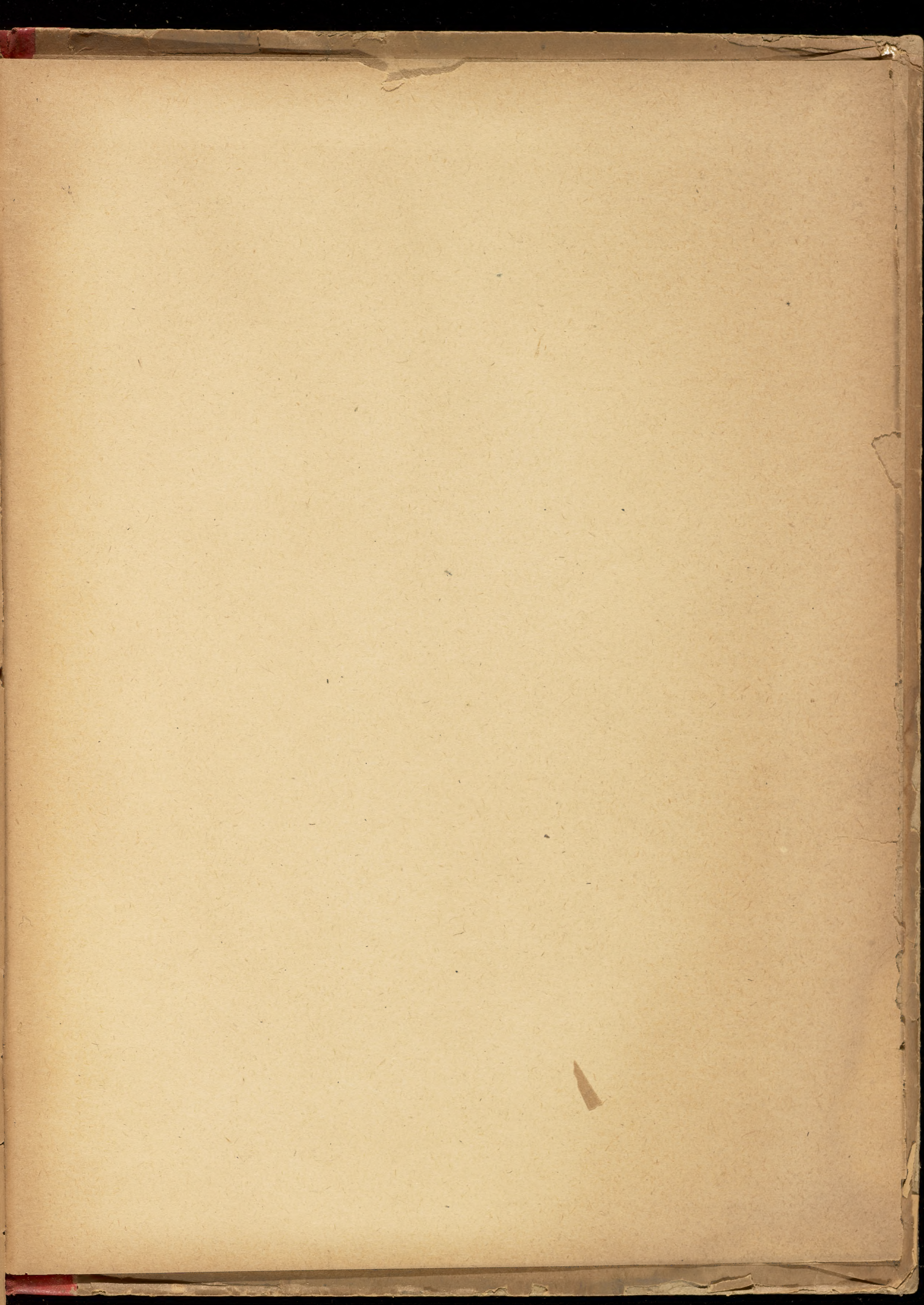
LES USINES DE GUERRE

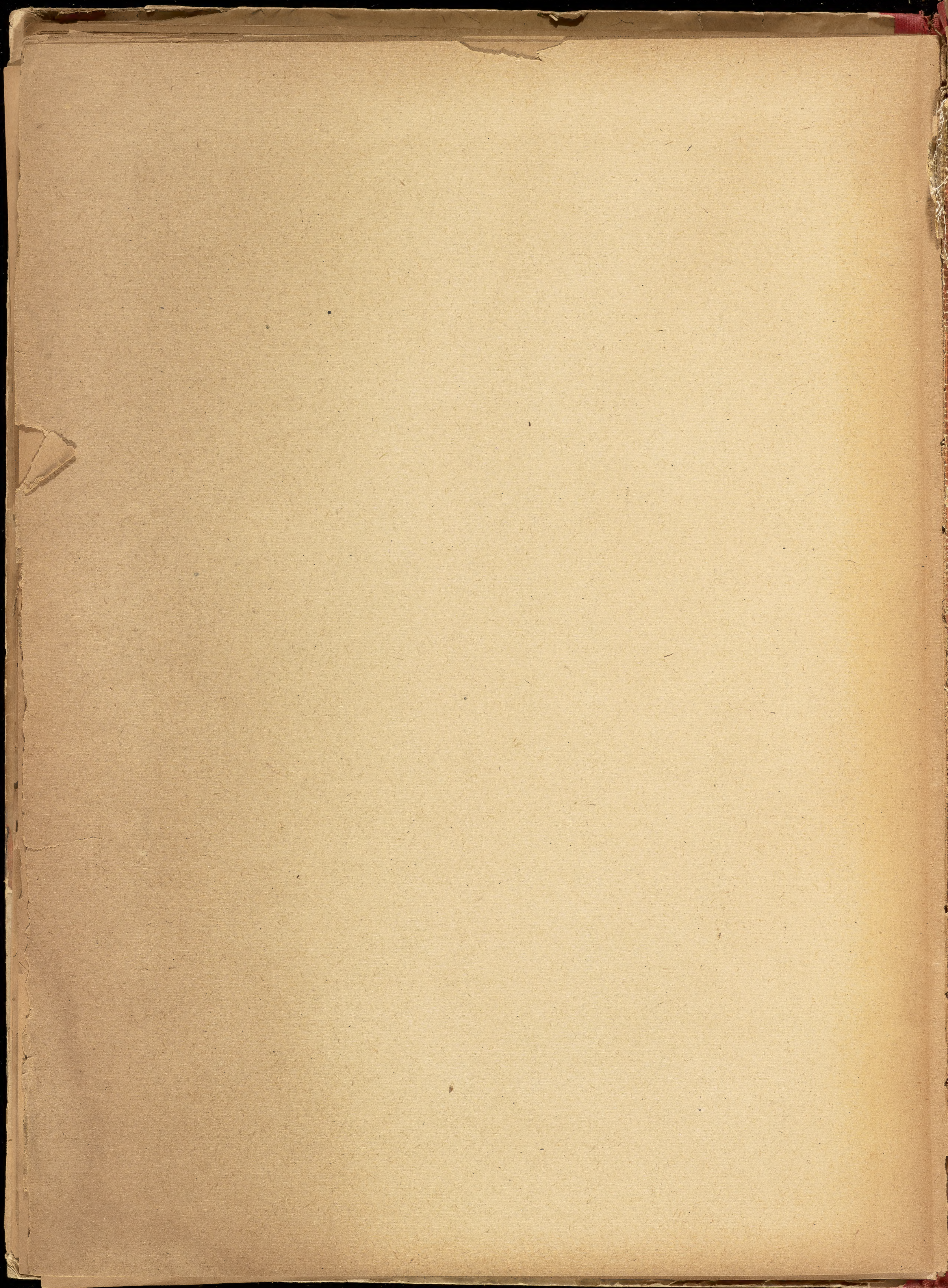
C'est un monde un peu spécial que celui de ces usines gigantesques, véritables villes que les nécessités de la guerre ont fait s'élever un peu partout sur notre territoire. Le notaire y coudoie le manœuvre et la femme du monde dans l'embarras tourne à côté de la midinette sans travail. Paul Iribé, Nam, Mars Trick, Pallier, Villemot, Zyg. Brunner ont fixé, pour le prochain numéro de la *Baïonnette*, quelques types d'usines. Léon Abric et Marcel Punch y ont découvert des sujets inattendus et variés.

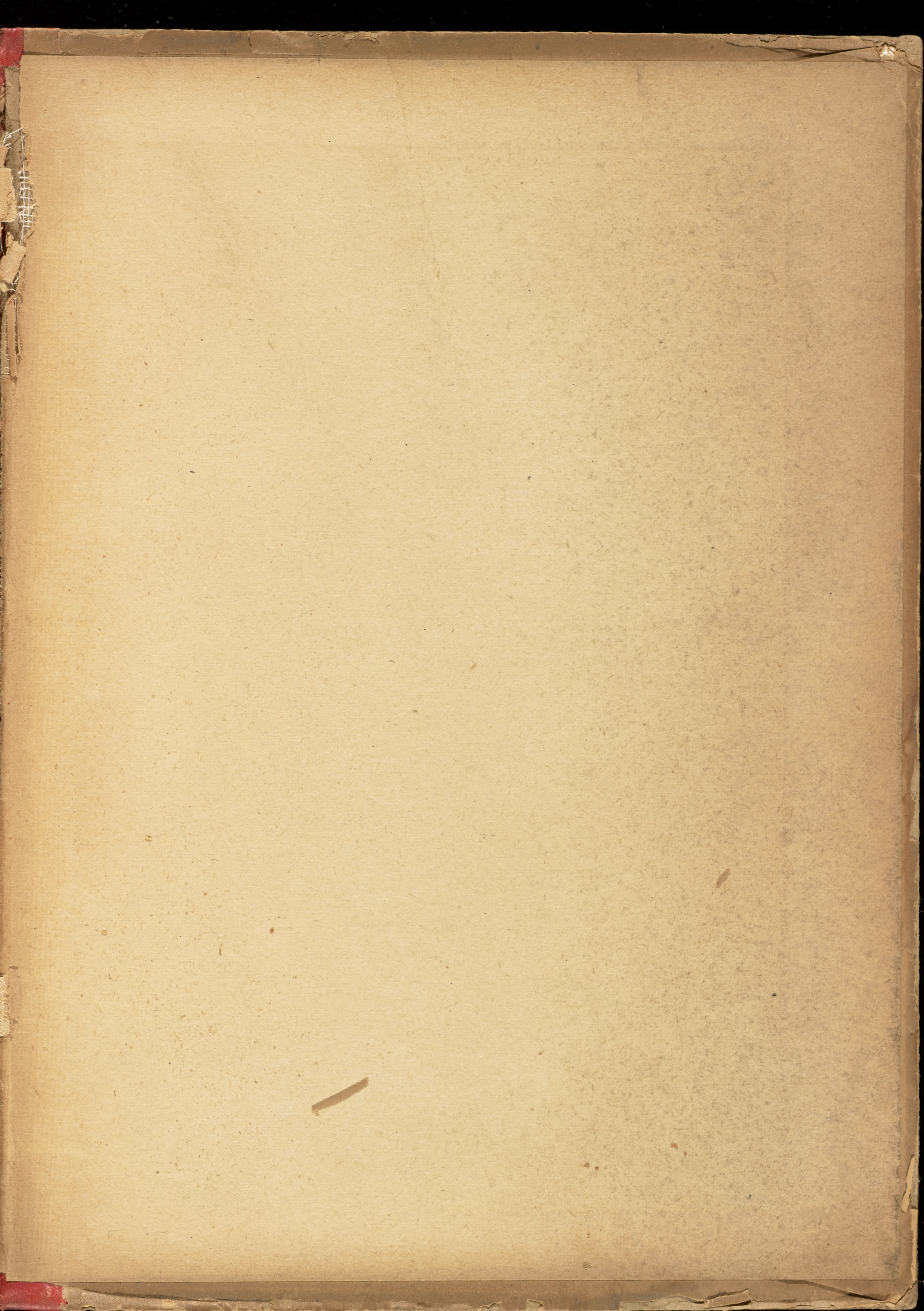




— Qui donc s'est permis de refuser la soupe aujourd'hui ? ... C'est au moins ces sacrés malades ? ...
 — Pas du tout, capitaine... C'est les cochons du mess de Messieurs les officiers...







Collection de *La Baïonnette*
= en volumes trimestriels =

A coups de Baïonnette

Chaque Volume : 5 francs

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30 — PARIS

DÉJA PARUS :

Tome I

L E Kaiser rouge. — Têtes de Turcs. —
Le Clown-Prinz. — Bouillon de
Kultur. — Impérial-Gaga. — Elégances
berlinoises. — Leurs Espions. — Nos
Poilus. — Les Civils. — Les Natura-
lisés. — Les Perruches. — Les Pessi-
mistes. — Les Optimistes.

Tome II

L EURS Officiers. — Les Mairaines. —
Nos Infirmières. — Nos Gosses. —
Kamerad! — Les Remplaçantes. —
L'Agence Wolff. — Leurs Ventres. —
Nos Permissionnaires. — Nos Prison-
niers. — Nos Aviateurs. — Noël de
Guerre. — Ferdinand le menteur.

Tome III

L ES Rois. — Taisez-vous! Méfiez-vous!
— Les Gretchen. — Les Pépères. —
La Vie chère. — Raemaekers. — Les
Stratèges en chambre. — Le Système D...
— Leurs Intellectuels. — Kaiser-Kar-
naval. — A bas l'Alcool. — Les Lous-
tics. — Les Profiteurs.

Tome IV

L ES Mamans. — La Danse macabre. —
Modes de Guerre. — Nos Chauff-
eurs. — Les Bleuets. — Machines de
Guerre. — L'Impôt sur le Revenu. —
Nos Marins. — Nos Blessés. — Kame-
lotland. — Les Tommies. — Les
Pirates. — Rosalie.

Tome V

L ES Canards. — La Question des Loyers.
— Nos Amis les Russes. — Les Frati-
lein. — Les Pacifistes. — Les Gendarmes.
— C'est la Guerre. — La Guerre et les
Femmes. — Le Communiqué de 15 heu-
res. — Les Bourreaux de Lille. — Notre
Sœur l'Italie. — Un Mois à Postdam. —
Nos Africains.

Tome VI

L E Dictateur aux Ventres. — Avant.
Après. — La Chasse est fermée. —
Les Mercantis. — Ils n'ont pas eu Ver-
dun. — Les Crises. — T'en fais pas!
— Ouf!!! On ne les reverra plus!. — Les
Prophètes. — Chez eux. — Le Pinard. —
On les aura. — Les Etrences des Poilus.

Tome VII

D ES Canons! Des Munitions! — Fêti-
ches et Mascottes. — Les Nouveaux
Riches. — Le Théâtre aux Armées. —
Images de Guerre. — La Paix allemande.
— Taxons! Taxons! — Les G. V. C. —
Chez les Toubibs. — Les Filleuls. —
Menus de Guerre. — Charlot, corres-
pondant de guerre. — Poissons d'Avril.

Tome VIII

L ES Cuistots. — Œufs de Pâques. —
Ceux de la Terre. — Jeux de Cartes.
— Leurs Finances. — Les Mécanos. —
Le Brillant Second. — Jardins de
Guerre. — Autres Atrocités. — Le Plan
d'Hindenburg. — Les Héros à quatre
pattes. — Les As. — Les Avants de
l'Arrière.

Le 10^e Volume paraîtra le 1^{er} Février 1917